...OUIN-DUMAZET



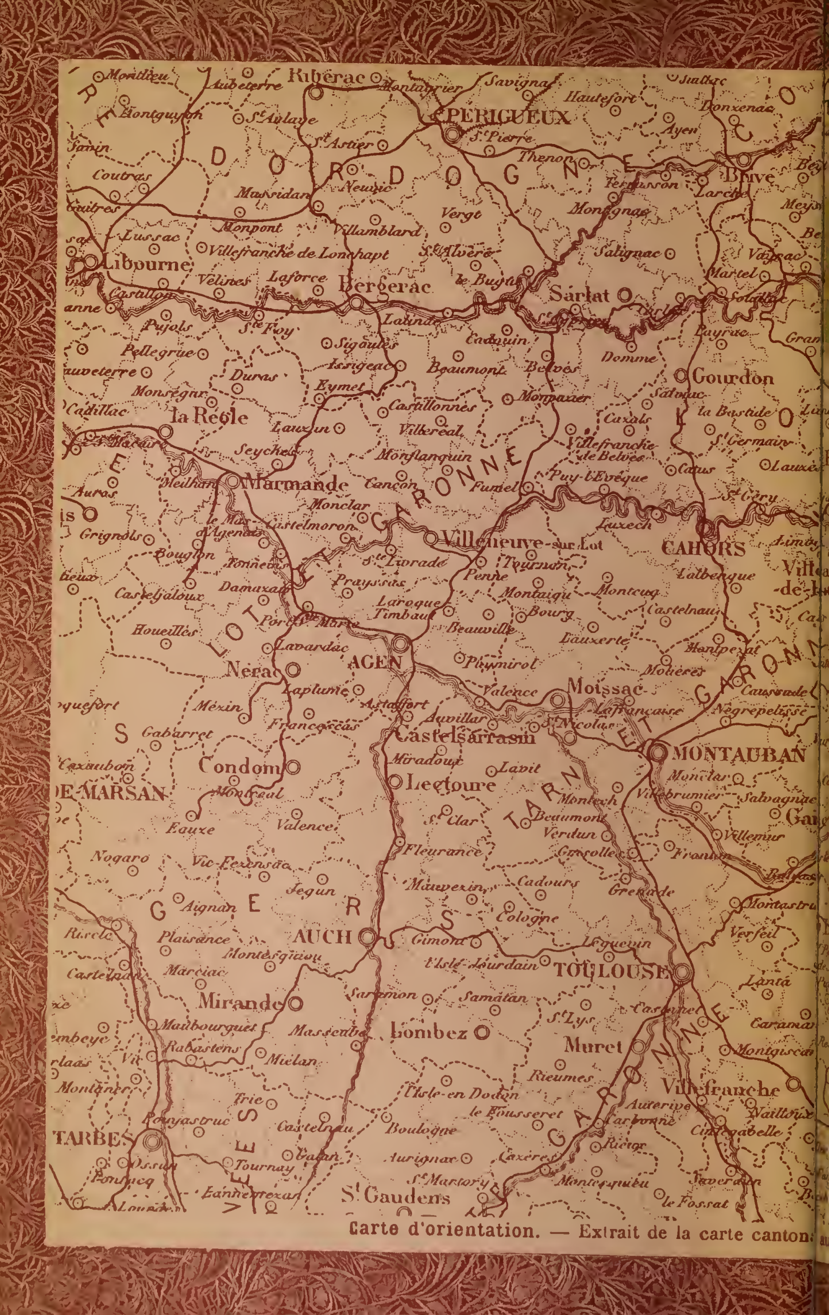
PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie

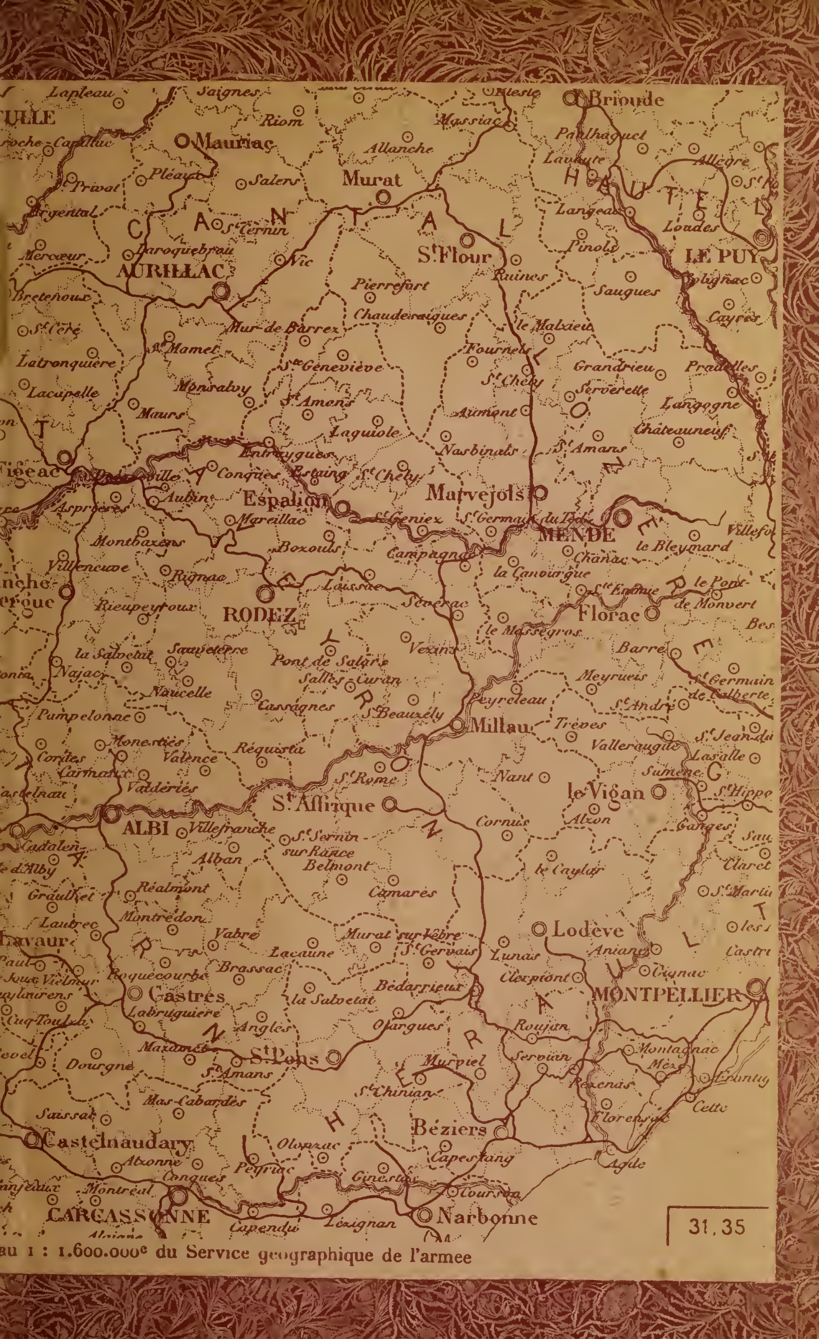
MIDI

ROUERGUE
ET
ALBIGEOIS

Basse Marche
Brézier
Les Rougiers
Petits Causses
Levezou
Plateau du Larzac
Ségala
Montagne Noire



Carte d'orientation. — Extrait de la carte canton…



au 1 : 1.600.000e du Service geographique de l'armee

ARDOUIN-DUMAZET



VOYAGE EN FRANCE

35ème Série

ROUERGUE

ET

ALBIGEOIS

PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Europe centrale et ses réseaux d'État. — Un volume in-12. 3 fr. 50 c. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la Flotte en 1894. — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les Opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. (Berger-Levrault et Cie.) [*Épuisé.*]

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

Études algériennes. — Un volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.
2e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
6e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue.
9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11e Série : Forez, Vivarais septentrional, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13e Série : La Provence maritime.
14e Série : La Corse.
15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16e Série : De Vendée en Beauce.
17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23e Série : Plaine comtoise et Jura.
24e Série : Haute-Bourgogne.
25e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26e Série : Berry et Poitou oriental.
27e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
28e Série : Limousin.
29e Série : Bordelais et Périgord.
30e Série : Gascogne.
31e Série : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33e Série : Basse-Auvergne.
34e Série : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35e Série : Rouergue et Albigeois.

Sous presse : 36e Série : Cévennes méridionales. — 37e Série : Le golfe du Lion. — 38e Série : Haut-Languedoc. — 39e Série : Pyrénées, partie orientale. — 40e Série : Pyrénées, partie centrale. — 41e Série : Pyrénées, partie occidentale.

En préparation : 42e Série et suivantes : Paris et l'Ile-de-France.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

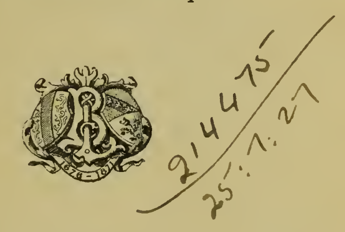
35e SÉRIE

Rouergue et Albigeois

BASSE-MARCHE DU ROUERGUE — LES ROUGIERS
CAUSSES DU ROUERGUE — PLATEAU DU LARZAC
ROUGIER DE CAMARÈS
SÉGALA — ALBIGEOIS — MONTAGNE NOIRE

(Départements de l'*Aveyron* et du *Tarn*.)

Avec 22 cartes ou croquis



BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1904

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 35e SÉRIE



Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'état-major au 1/80 000e.

VOYAGE EN FRANCE

I

LA BASSE-MARCHE DU ROUERGUE

Le chemin de fer de Toulouse par Capdenac. — La vallée de la Diège. — Le causse de Villefranche. — Villeneuve. — Villefranche-d'Aveyron. — En descendant l'Aveyron. — Najac et ses ruines. — Au confluent du Viaur.

Najac. Juillet.

De toutes nos grandes lignes ferrées, l'ancienne voie de Paris à Toulouse par Capdenac, aujourd'hui remplacée pour la circulation rapide par la section nouvelle de Limoges à Montauban, est celle qui offre au voyageur la plus grande variété de paysages. Granit du Limousin, calcaire des causses, micaschistes du Rouergue, amènent des changements incessants dans l'aspect des hommes et des choses.

Sur ce long parcours, la section entre Figeac

et les plaines de l'Albigeois condense tous ces caractères divers. A peine a-t-on passé le tunnel de Capdenac, percé sous le grand promontoire calcaire, franchi le Lot aux eaux vertes ou rouges après les pluies, et ce paysage lumineux, franchement méridional, fait place à des gorges ouvertes dans la roche primitive, mais aimables encore et ensoleillées. Elles s'ouvrent sur le large bassin de Capdenac en laissant échapper la cristalline riviérette de Diège, dont le hameau de Saint-Julien-d'Empare garde l'entrée. Saint-Julien, jadis commune dont dépendait Capdenac-Gare, a été privé de ce rang au bénéfice de la ville d'employés du chemin de fer, née de toutes pièces au bord du Lot [1].

La Diège descend par un vallon très encaissé aux pentes ombreuses, tapissées de châtaigniers et de chênes ; sous le village de Naussac, les collines s'écartent en un charmant bassin très vert, dominé par la silhouette caractéristique du village de Peyrusse, qui fut une ville. Assis au-dessus d'un vallon très évasé, où coule l'Andrières, Peyrusse doit un aspect très féodal à son église, à ses hautes tours, à ses débris d'enceinte, à la

---

1. Sur Capdenac (Lot) et Capdenac-Gare (Aveyron), voyez la 31e série du *Voyage en France*, chap. VI.

teinte grise de ses constructions. La roche de granit se revêt d'un manteau puissant de châtaigniers et de chênes. La fraîcheur est idéale de ces croupes ondulées, séparées des calcaires du causse de Villefranche par une ligne d'une extraordinaire régularité. Sur la carte géologique, la limite des deux formations semble tracée à l'aide d'une règle.

Dans ces campagnes, où confinent deux mondes si différents, *Ségala,* c'est-à-dire pays du seigle, et *Fromental,* producteur de blé, les villages sont rares, mais les hameaux se suivent au long de la route conduisant à Villeneuve. L'un d'eux est au-dessous du château de la Roque, très pimpant avec sa couronne de mâchicoulis et la haute tour qui le flanque.

Autant la vallée de la Diège et les terrains granitiques du Ségala étendus à l'est sont accidentés et verdoyants, autant est plate et nue la table du causse dont le rebord porte Salles-Courbatiès. Une vaste étendue uniforme, sans arbres, sans maisons, découpée par de longs chemins réguliers, occupe la partie la plus élevée de cette aride contrée. Au bord de la triste plaine, délimitée en une foule d'enclos par des murs de pierre sèche, le hameau du Causse commande des pentes également partagées par une

infinité de murets. Partout où il y a un peu d'humidité, les châtaigniers et les noyers sont nombreux; autour des hameaux s'étendent des vergers de pruniers.

Sur le causse, dans une partie assez fraîche, la petite ville de Villeneuve borde la grande route. C'est une ancienne *bastide* dont le plan primitif a été débordé par des faubourgs. Dans l'enceinte exiguë de cette cité créée au XIII[e] siècle, les rues ont conservé leur tracé régulier. Villeneuve semble surtout s'être développée à l'époque de la Renaissance, beaucoup de maisons portent la marque du XV[e] siècle. L'église, qui a des parties romanes antérieures à la création de la ville, a été en grande partie reconstruite dans le style gothique. Ces vieilles constructions, plus curieuses que belles, constituent un noyau citadin assez sombre, mais les remparts ont fait place à des promenades.

Jadis florissante et riche, Villeneuve n'est plus qu'un centre rural, entouré de campagnes bien cultivées. Elle possède des gîtes importants de phosphates de chaux appartenant à la même formation que ceux du Quercy[1]. Ces gisements

1. Sur les phosphates du Quercy, voyez la 31[e] série du *Voyage en France*, chapitres XVII, XIX et XX.

se retrouvent jusqu'aux abords de Villefranche, le grand centre de la contrée.

Les vallons qui descendent du causse vers cette ville sont frais et peuplés de hameaux.



L'un d'eux, Vouzac, dans un bassin où quelques vignes occupent des terrasses, possède deux tours accolées, restes du château qui commandait jadis cet important croisement de chemins.

Le pays se plisse, les vallons deviennent pro-

fonds, parfois gorges désertes et tortueuses, comme celui de l'Alzou et surtout celui de l'Aveyron, qui se réunissent à l'entrée du large et clair bassin de Villefranche.

C'est un excellent site de ville, choisi fort judicieusement par ce grand bâtisseur de cités qui se nommait Alphonse de Poitiers, auquel l'on doit de si nombreuses bastides dans la Guyenne, la Gascogne et le Languedoc. Celle-ci fut une des plus étendues autant que des plus régulières ; de bonne heure une population considérable vint y résider. L'emplacement était excellent pour les échanges, car la ligne de séparation entre le Ségala, pays de seigle et de châtaignes, et le causse propre au froment, à la vigne et au noyer, passe à ce point précis. Il s'y créa donc un centre de commerce et d'industrie fort actif; les habitants fondaient les minerais d'argent du pays, ce qui avait fait naître un hôtel des monnaies ; ils fabriquaient du drap et de la toile. Cette prospérité, entravée par des épidémies terribles, n'est jamais complètement revenue et la population s'est médiocrement accrue [1].

Pourtant Villefranche-de-Rouergue, devenue

1. Population de Villefranche, 9 730 habitants, dont 7 258 agglomérés.

Villefranche-d'Aveyron, n'en reste pas moins un centre actif dans ce département où la découverte de la houille a fait naître les grandes usines. Si la vieille bastide est restée intacte, avec ses rues étroites bordées de hautes maisons, les fortifications ont fait place à de larges et ombreuses promenades sur lesquelles aboutissent de grands faubourgs.

Les rues principales, bien pavées, bordées de nombreux magasins, aboutissent à une place centrale entourée d'arcades, les *Couverts* ou les Arceaux, dont chaque rangée porte un nom : arcades Alphonse-de-Poitiers, arcades du Consulat. L'église, intéressant édifice ogival, occupe un des côtés. Les voies secondaires sont pittoresques par leurs maisons à ressaut et leurs auvents brisés pour l'ouverture des lucarnes.

Le commerce a pour spécialité principale la préparation des jambons et de la charcuterie expédiés à Paris et dans les grandes villes du Midi. Les noix du causse, recueillies par plusieurs maisons, sont cassées dans la ville et expédiées à l'étranger à l'état de cerneaux. L'industrie était représentée par les mines de plomb argentifère ouvertes au faubourg de la Maladrerie, à l'entrée du vallon de la Doulouze ; l'argent ayant beaucoup baissé de valeur, l'extraction se porte sur

la blende ou sulfure de zinc, destinée aux usines de Viviez[1]. Là encore, les phosphates sont triturés pour être vendus à l'agriculture. L'industrie textile n'est plus représentée que par une filature et un tissage de toile de chanvre.

La métallurgie se maintient par quatre fonderies de cloches et une usine où l'on fait des nasses pour la pêche et des pièges à rat; celle-ci a pris un tel développement, que 150 ouvriers y sont employés, produisant par jour 500 pièces. Une tannerie occupe un personnel plus nombreux encore.

La banlieue, bien cultivée, couverte de vignes, peuplée de hameaux et de maisons isolées, offre beaucoup de sites aimables. A la sortie de la ville, en descendant l'Aveyron, l'hospice occupe une ancienne chartreuse qui a conservé de belles parties, notamment deux cloîtres; le plus petit est une pure merveille.

L'Aveyron descend par une vallée large et riante qui contraste avec le profond, sinueux et obscur couloir par lequel il est venu de Rodez. La rivière, étroite et peu abondante, se montre très sombre partout où des barrages retiennent

---

1. L'exploitation de la blende occupe 225 ouvriers.

(D'après la carte de l'Etat-major au 1/600 000e)

LE ROUERGUE

(Département de l'Aveyron).

ses eaux. Elle délimite à peu près les deux formations géologiques et les deux zones agricoles. Sur la rive gauche abondent les beaux châtaigniers, sur la rive droite croissent les noyers et la vigne. Le fond de la vallée est tapissé de prairies ; l'une d'elles forme pelouse devant le château d'Orlhonac, un des spécimens de l'architecture féodale particulière au Rouergue et au Quercy : masse carrée ayant une galerie à mâchicoulis sous le toit et flanquée d'une tour sur l'une des faces.

A Monteils, village assis au pied de pentes reconquises par la vigne, se forment de nouveau les gorges. Tout en se tenant à une faible distance du causse, l'Aveyron se fraie passage dans le massif gneissique du Ségala. Il est peu de défilés plus tortueux que celui-ci. Sur la carte, le tracé donne le profil d'un tire-bouchon. La rivière, redevenue torrent, se tord, se brise de rocher en rocher. Les pentes, très raides, tapissées de broussailles, de châtaigniers et de chênes sont d'une teinte superbe. Chaque promontoire a son hameau très haut juché. Aucune route n'a été tracée dans cette vallée, qui est presque un précipice, mais le chemin de fer a pu la parcourir à force d'ouvrages d'art. Neuf fois il traverse l'Aveyron, neuf fois il troue des éperons par des tunnels.

Soudain se montre une longue arête couverte de constructions grises et terminée par un rocher hardi que couronnent des ruines superbes, hautes murailles flanquées de tours d'un effet merveilleux. C'est Najac, une des plus fortes villes du Rouergue, fière encore malgré l'isolement de ce formidable promontoire, entouré par l'Aveyron et perforé à sa base par un souterrain de la voie ferrée.

Pour monter là-haut, une route de voiture décrit un grand lacet autour de la montagne, mais l'ancien chemin des mules et des haquenées, tracé droit entre les rochers, va plus directement à la ville. Un pont antique franchit la rivière au-dessous d'un moulin doté d'une porte monumentale, avec la date *1827*; l'édifice doit être plus ancien pourtant, il porte l'empreinte du XVIIe siècle.

Entre les noyers et les frênes, le chemin s'élève jusqu'au plateau auquel se rattache l'arête de Najac. L'antique cité n'est guère qu'une rue allongée sur cette crête de gneiss, irrégulière et concave; d'un côté elle monte jusqu'aux ruines formidables où l'étroite voie a pour pavé la surface même du roc, de l'autre elle s'élargit un peu, très montueuse, entre de vieilles habitations pour la plupart en surplomb, et atteint une place bor-

dée de maisons portées sur des piliers carrés et formant une pittoresque galerie.

Ce décor est tranquille, presque sans vie. Une pauvre vieille filant sur le pas de sa porte, une jeune fille cousant à une fenêtre, voilà toute l'animation pendant ma traversée de la bourgade, qui garde si saisissant l'aspect du Moyen-Age. Pas d'autre bruit que le murmure de l'eau tombant dans les vasques d'antiques fontaines de granit, où les femmes viennent, à pas furtifs, remplir leurs seaux de cuivre, de forme si archaïque.

Çà et là, une ogive murée ; près du château, une maison à tourelles avec des fenêtres de la Renaissance aux orbites vides et à demi masquées par le lierre. Dans la partie supérieure de la ville, beaucoup d'habitations ont des balcons, de grands auvents, des mansardes dont le toit est tapissé d'une petite plante grasse à feuillage rouge, à la fleur d'un jaune éclatant.

Le château est encore le monument principal de la ville, malgré son état de ruine. Le donjon cylindrique, toujours formidable, n'a désormais d'autre rôle que de porter l'horloge communale. Dans sa double enceinte, avec ses tours puissantes, ses hautes murailles, son labyrinthe de couloirs et d'escaliers, on peut étudier une des plus complètes forteresses du Moyen-Age.

C'est encore Alphonse de Poitiers, le grand bâtisseur, qui a édifié le château de Najac, en 1252, sur les ruines d'un autre château détruit pendant la guerre des Albigeois. Souvent attaqué et pris, il est resté intact jusqu'à la Révolution ; vendu alors par la Nation, il trouva acquéreur pour *douze francs !* et devint une mine de matériaux. Aujourd'hui il semble assuré de survivre, bien que l'on n'ait pas classé ces restes superbes parmi les monuments historiques.

Des ruines, on a une vue saisissante sur le grand méandre de l'Aveyron, enfermé entre les rochers presque à pic, revêtus de broussailles, de châtaigniers, de vignes et de rares pans de céréales. Aucun bruit ne monte de l'étonnante gorge, la rivière coule avec trop de lenteur. Mais de temps à autre un sourd grondement se fait entendre, un coup de sifflet éveille les échos, un train passe sous la ville et poursuit sa route dans la vallée, sur les rails luisants.

Pendant que je reviens à l'hôtel, bordant la place déclive encadrée de vieillottes habitations, je retrouve à chaque coin de ruelle des affiches sur lesquelles on lit, en grosses lettres :

« Vive Fualdès ! »

Ce nom tragique, rappelant le crime fameux

dont Rodez fut le théâtre en 1817, sert ici à la querelle électorale : ce M. Fualdès ainsi exalté était candidat.

Najac, si isolée pour qui la contemple des bords de l'Aveyron, est en réalité de plain-pied avec le grand plateau du Ségala et reliée par des chemins à cette triste région profondément découpée par les ruisseaux et les petites rivières qui s'écoulent vers l'extraordinaire vallée en abîme dans laquelle descend le Viaur tortueux. Il y a là des paysages d'une fantastique beauté, malheureusement peu accessibles, aucune route ne permettant de suivre l'immense précipice.

A la sortie de Najac par cette route du Ségala, apparaît le vaste château moderne du Pic-de-Rigaud, couronnant une montagne arrondie et dont la masse blanche aux contrevents gris est comme un contresens dans le tableau offert par la vieille cité. Malgré son aspect dominateur, il est loin d'offrir la magistrale grandeur des ruines féodales et de la petite ville allongée sur sa haute et étroite bande de gneiss.

En redescendant à l'Aveyron, on éprouve une impression plus empoignante encore ; il semble que l'on voit monter et grandir ce paysage charmant et farouche de la vieille France. La montagne est admirable par la végétation luxuriante

qui la revêt ; les noyers et les frênes croissent sur des pelouses émaillées de fleurs, surtout de grandes campanules aux thyrses gracieux. La ramure des arbres aux abords de Najac masque à demi les maisons grises et leur enlève un peu leur caractère aérien. Seul le château surgit en entier, à la pointe du roc, visible de la base au faîte. La grande végétation s'est arrêtée à ses avancées découronnées. Les remparts percés de rares meurtrières, les tours sans ouvertures, le donjon crénelé, font là-haut comme un édifice de légende.

Après avoir contourné le roc de Najac, l'Aveyron continue à errer par le couloir de gneiss, non moins grandiose qu'en amont. Au bord de l'eau se penchent des peupliers, des ormes, des saules et des frênes ; à la lèvre du défilé, dans les parties bien exposées, les pentes sont tapissées de vigne. Jusqu'à l'embouchure du Viaur, la rivière continue à descendre franchement au sud, puis, rencontrant son maître affluent, elle en adopte la direction vers l'est. Cette rencontre des deux grandes rivières du Ségala a lieu aux confins de trois départements : Aveyron, Tarn-et-Garonne et Tarn, et de deux provinces, le Rouergue et l'Albigeois. La partie de Tarn-et-

Garonne que borde l'Aveyron, c'est-à-dire le canton de Saint-Antonin, était rouergate[1].

Le confluent est encore un beau site. Entre les rivières s'allonge le village de Laguépie, de prospère apparence ; sur l'autre rive, dominant la jonction des eaux et le hameau de Saint-Martin, de grandioses ruines féodales couronnent un rocher. Au-dessous, l'Aveyron, dont le flot est presque doublé, s'en va dans un val plus large, retenu par des barrages qui souvent lui donnent l'ampleur d'un fleuve ; il redevient torrent et, de nouveau, s'apaise en un bief. Des collines boisées, de belles cultures, des châteaux anciens, parfois habités encore, forment une suite de paysages heureux jusqu'au hameau groupé autour de ce petit bijou qu'on appelle la gare de Lexos[2].

---

1. Sur Saint-Antonin et les gorges de l'Aveyron en Tarn-et-Garonne, voyez la 31e série du *Voyage en France,* chap. XVII.

2. 31e série du *Voyage en France,* chap. XVII, p. 264.

II

LE BASSIN DE DECAZEVILLE

Le Lot entre Capdenac et Penchot. — Les mines de Bouquiés. — Au long du Rieu-Mort. — Viviez et ses usines. — Les cerises d'Asprières. — Decazeville. — Origine de la ville. — Les mines et les usines. — La « découverte ». — Les grèves.

Decazeville. Juin.

Une des beautés du site superbe de Capdenac [1] est le contraste offert par la végétation. D'un côté, contre les parois du roc de calcaire qui porte la cité déchue, c'est bien le Midi avec ses figuiers, ses noyers et ses vignes ; en face, sur la rive gauche du Lot et contre le grand rocher lui-même, il y a plus de fraîcheur, les châtaigniers se montrent, révélant l'ossature de granit.

La vallée doit une réelle splendeur à l'opposition des teintes des végétaux, mais ces contrastes ont vite disparu. Lorsqu'on a quitté la

1. Sur Capdenac, voyez la 31e série du *Voyage en France*, chap. VI.

petite plaine pour remonter le Lot, formant un instant la limite entre le département auquel il donne son nom et celui de l'Aveyron, on ne tarde pas à voir la vigne réduite à un domaine restreint. Le châtaignier est désormais le roi du sol : il revêt les pentes, remplit les creux, couvre de ses puissantes ramures les roches brunes qui se hérissent au-dessus du Lot. Dans ce couloir si différent par les teintes de celui qu'il suivra de Capdenac à Cahors, entre les falaises calcaires chaudement colorées, le Lot, retenu par les barrages, roule aujourd'hui des eaux d'un rouge ; de sang il a suffi d'une journée de pluie pour enlever au flot sa belle teinte verte.

Sur la rive droite, les rives sont particulièrement âpres. De grandes roches portent Cuzac et le château de Bouillac et leur donnent un aspect farouche. Bouillac est encastré dans un vallon exposé au soleil de midi, où la chaleur a permis de maintenir un petit vignoble. Il y eut ici une exploitation de mine de plomb argentifère ; elle a été abandonnée, les bâtiments sont des ruines lamentables ajoutant à l'effet sévère de ces gorges aux parois de roches rouges. Dans la partie la plus étroite, au flanc d'un escarpement en apparence inaccessible, sont les ruines d'un château, la Roque-Bouillac, dont l'espla-

nade est devenue le cimetière. Les pentes sont telles, que l'on n'a pu créer un chemin jusqu'à la vieille forteresse. Pour conduire un mort à son asile, il faut hisser le cercueil à l'aide de cordes.

Ce mode de convoi funèbre est d'autant plus singulier qu'on l'utilise en un site où la civilisation se révèle par une grande activité industrielle. L'âpre défilé où le Lot se déroule en méandres est le débouché de la région de Decazeville, de ses mines de houille et de fer, de ses hauts-fourneaux, de ses forges, de ses fonderies. La rivière, dont le rôle économique est si faible ailleurs, possède ici un mouvement appréciable. Les mines de houille de Bouquiés utilisent la voie d'eau sur les 5 kilomètres qui les séparent de la Roque-Bouillac, où le port, doté de grues, peut procéder au transbordement sur les wagons de la voie ferrée. Ces mines ont été achetées par la Société métallurgique de l'Ariège pour alimenter ses usines de Pamiers, Foix et Tarascon-sur-Ariège.

Ici commence la région industrielle que la présence de la houille a fait naître à ces confins du Rouergue et du Quercy. Aux bords mêmes du Lot rendu navigable pour desservir ce bassin à une époque où l'on ne pouvait deviner l'essor des chemins de fer, se sont créées les impor-



Boisse-Penchot
Lot R.
Bouquiès
Roquefort
la Can
Prayssac
Brunet
Rosiers
Ligal
Malaval
Nissols
St Roch
Agnac
les Angles
Plantevigne
Romegous
la Bessenaits
Peyrebrune
Fonteilles
Esperaubes
Cantarel
la Boudie
Laubarède
Viviez
Bessière
Mauquiès
Dunet
le Cruzet
DECAZEVILLE
Plegat
Sentres
Usines de Firmi
Firmi
Agar
Gamelle
la Bastide
le Moulinou
la Bouquiès
Malaval
Grès
Cransac
Combettes
Lacan
le Paux

tantes verreries de Penchot, celle de Livinhac-le-Haut et, plus tard, une usine où la Compagnie de la Vieille-Montagne travaille le zinc qu'elle a produit dans sa fonderie de Viviez.

Mais le Lot n'a pu répondre complètement aux besoins de l'industrie ; de bonne heure, dès 1858, Decazeville était relié au réseau des chemins de fer, pourtant si peu développé encore. Le point où cette ligne quitte la vallée pour pénétrer dans l'intérieur du Rouergue, n'a cependant pas pris le développement que l'on aurait pu espérer, il n'y a pas ici d'agglomération considérable ; le bourg le plus populeux, Livinhac, groupe à peine 550 habitants. Les ouvriers des usines et des mines résident dans les campagnes ou dans les *cités* édifiées autour des établissements.

Le Lot, malgré la longueur de sa vallée, n'est pas bordé plus amont par la voie ferrée ; celle-ci pénètre dans une gorge aux pentes tapissées de châtaigniers et dans laquelle coulent les eaux du Rieu-Mort, souillées par les déjections des mines, des usines et des cités industrielles de son bassin. Pendant 3 kilomètres, route et chemin de fer côtoient le torrent, qui a si complètement perdu sa pureté cristalline, pour atteindre un bassin élargi où il reçoit le Rieu-Vif, descendu par un sombre défilé, et l'Ennas, venant des

noirs pays de Cransac et d'Aubin. Là se détache l'embranchement, long de moins d'une lieue, conduisant à Decazeville.

La Compagnie de la Vieille-Montagne a fait choix de ce point de jonction pour y créer une fonderie de zinc qui a transformé le hameau de Viviez en un bourg populeux.

Dans ce bassin, jadis tranquille, les usines vastes et noires font monter des fumées sombres ou bleuâtres. Les vapeurs exhalées par le métal en fusion ont rendu la végétation souffreteuse, les châtaigniers n'ont plus la vigueur qu'ils offraient aux bords du Lot.

Le minerai de zinc, qui était jadis fourni par les trois gisements de Villefranche, Asprières et Vazis, n'est plus aujourd'hui produit que par Villefranche, mais la blende grillée à l'usine de la Madeleine est en quantité insuffisante, Viviez doit encore faire appel aux minerais de Sardaigne.

A voir ces collines où les châtaigniers et les vignes semblent croître comme à regret, on ne supposerait pas que les parties hautes recèlent de belles campagnes et des vergers luxuriants. Mais les environs, vers Asprières, sont de grands producteurs de fruits, de cerises surtout, qui alimentent un commerce étendu. Pendant la saison, la gare de Viviez expédie chaque jour

par centaines les paniers à destination de Paris; les cerises vont jusqu'en Angleterre.

Viviez est véritablement la ville du zinc. Ce métal, produit ici en saumon, puis la miné à Penchot, a fait naître quelques ateliers où les feuilles sont transformées en toitures. Malgré son activité, ce petit centre est assez triste, il est demeuré purement industriel ; comme d'ailleurs Decazeville, sa grande voisine, à laquelle il est relié par un mouvement incessant de trains.

Entre ces deux groupes d'usines, le Rieu-Mort coule au milieu de prairies bordées de collines couvertes de vignes et de céréales, cultures parsemées de maisons aux toits rouges, en grande partie habitées par des ouvriers. La ville de Decazeville elle-même semble le prolongement de ces habitations devenues de plus en plus nombreuses à mesure que l'on avance au long du noir ruisseau.

Decazeville est née d'un seul jet avec la grande industrie moderne. Elle n'a donc aucun souvenir du passé. L'emplacement qu'elle occupe dépendait de la commune de Firmi. Ses créateurs n'ont pas cherché à en faire une ville américaine, les constructions se sont élevées sur la route qui remonte le vallon du Rieu-Mort ; elles ont constitué une longue et large rue sur la-

quelle s'ouvrent d'autres voies, courtes et larges. L'église est la lourde bâtisse classique chère à l'époque bourgeoise du roi Louis-Philippe. Sur une avenue plantée d'arbres conduisant aux usines, se dresse la statue du fondateur, « François Cabrol, né à Rodez en 1793, mort à Paris en 1882, importateur en France et créateur dans l'Aveyron de la sidérurgie au charbon minéral », dit une inscription gravée sur une des faces du piédestal. D'un autre côté, on lit : « Firmi-la-Forézie, berceau de la sidérurgie dans l'Aveyron, créé par François Cabrol en 1827 et Decazeville en 1830. »

Cabrol fit choix de Firmi pour les nouvelles méthodes à cause de ses mines d'une facile exploitation. Le charbon affleurait partout, en masse considérable : à Firmi on put le récolter à ciel ouvert sur une épaisseur de 33 mètres. L'usine prit un développement rapide, en 1829 on comptait déjà 2 000 ouvriers. L'établissement où Cabrol amenait une vie nouvelle avait eu pour créateurs en 1826 le duc Decazes et M. Humann. Quand on accrut l'usine et qu'il fallut créer une ville sur l'emplacement du hameau de Lagrange pour loger les ouvriers, on lui donna le nom de l'ancien ministre de Louis XVIII.

Là ne s'est pas borné l'hommage, le duc De-

cazes possède sa statue dans la partie haute de la ville, sur une place portant également son nom, à la jonction de l'usine et de la grande mine qui l'alimente. Des maisons enfumées, sans caractère, font face à un hôtel de ville assez monumental dans le style de la Renaissance, porté sur une haute terrasse au-dessus du vallon hérissé de cheminées vomissant des fumées noires.

Le site est sévère et sombre. A l'entrée de la place, un nuage aux teintes livides s'élève d'un vaste cratère, c'est la *découverte* où l'on extrait le charbon en carrière. En bas s'étendent les usines. Le bruit des laminoirs, le sifflement des scies, le grondement d'une multitude d'engins, emplissent la ville de rumeurs, comme elle est pleine de brumes fuligineuses. Sous ce voile, la campagne, qui serait belle, est d'une indicible tristesse. Vert des moissons et des vignes, frondaisons des châtaigniers, n'évoquent guère d'idées idylliques.

Decazeville est surtout connu par ses établissements métallurgiques, mais ceux-ci ne seraient point nés si la houille n'avait fourni les moyens de créer une telle industrie dans une région éloignée de tout grand centre et si l'on n'avait

trouvé aussi le minerai de fer nécessaire à l'alimentation des hauts-fourneaux. C'est donc par la houillère qu'il faut entreprendre la visite de ce grand ensemble de chantiers et d'ateliers. Elle le mérite d'autant mieux qu'elle présente un spectacle unique, plus saisissant même que celui des houillères à ciel ouvert de Commentry[1] à l'époque où elles étaient en pleine exploitation.

Depuis longtemps la houille était connue à Firmi. Les affleurements servaient aux usages domestiques dans les hameaux, mais c'est seulement à partir de 1825 que l'on entreprit une exploitation raisonnée, faite concurremment avec celle des établissements métallurgiques. La mine a suivi toutes les vicissitudes de ceux-ci, elle est aujourd'hui en pleine prospérité. La production, pour Decazeville seulement, atteint 500 000 tonnes. Mais depuis 1892, date à laquelle la Société de Commentry-Fourchambault a remplacé la Compagnie de l'Aveyron, on a radicalement modifié les installations souterraines et au jour ; plusieurs parties du bassin ont été abandonnées, notamment les gisements fort riches de

1. Sur Commentry, voyez la 27e série du *Voyage en France*, chap. X.

Firmi que les prétentions des propriétaires de la surface rendent inexploitables.

A Decazeville, la couche de houille atteint une profondeur inconnue dans le reste de la France et même en Europe ; l'épaisseur dépasse 50 mètres. La couche de terre et de roche qui la recouvre est faible, aussi a-t-on renoncé au système de galeries jadis en usage. Le charbon s'enflammait spontanément et le travail devenait impossible, on devait évacuer les souterrains ou les fermer par des barrages coûteux, difficiles à établir. Des millions de tonnes de charbon ne pouvaient être extraites.

La nouvelle compagnie se résolut à appliquer en grand la méthode employée à Commentry. On enleva la couche inerte, pour l'employer comme remblai, et l'on attaqua la couche de houille à l'aide d'une tranchée disposée en gradins. Pour cela, on a dû faire disparaître le château de Lassalle, dont le nom fut longtemps donné aux mines par les habitants.

Aujourd'hui, la tranchée est ouverte dans toute son étendue, elle n'a pas moins de 100 mètres de hauteur et la couche de charbon que l'on abat atteint en moyenne 36 mètres. C'est un cirque formidable composé de vingt-cinq gradins ayant chacun 4 mètres de hauteur. Treize

de ces gradins sont dans la roche, deux creusés à demi dans la houille, enfin les huit derniers sont entièrement dans le charbon.

Les anciens auraient vu là une œuvre infernale. Les descriptions les plus terrifiantes de la fable à propos de l'antre de Vulcain ne sauraient donner une idée de l'immense amphithéâtre où 700 ouvriers abattent la roche sans remplir ces gigantesques degrés. Les assises sont de toutes les teintes, ternes ou vives ; il en est de blanches, de grises, d'un rouge fulgurant ; le noir mat des schistes fait mieux ressortir le noir brillant de la houille. Au-dessus, un ravin rougeâtre est couvert de fumée, c'est une couche de charbon spontanément enflammée comme la montagne de Cransac [1]. Le charbon mis à l'air s'embrase aussitôt ; pour apaiser cet incendie, on puise l'eau amassée au fond de l'abîme et on l'amène sur les foyers.

Les déblais schisteux prennent également feu. Toutes ces fumées, les flammes rougeâtres, à peine devinées le jour mais effrayantes la nuit, ajoutent à l'étrangeté de la scène. Cela donnerait à l'abîme l'aspect d'un cratère si le mouvement des ouvriers et des trains de wagonnets con-

1. Voyez pages 36 et suivantes.

duits sur chaque étage par des chevaux ne faisaient disparaître l'illusion.

Ces petits trains, à leur débouché du gradin qu'ils ont desservi, rencontrent un plan incliné sur lequel ils s'aiguillent, un câble les hisse ; au sommet on les attelle à une mignonne locomotive et ils s'en vont dans les ateliers de triage, criblage et lavage. Au retour, les wagons vides descendent par leur propre poids.

D'autres trains viennent des parties hautes de la *découverte,* amenant les roches et les terres et vont les déverser au-dessus de la partie évidée par l'extraction du charbon. Ils comblent ainsi, à mesure, l'énorme abîme d'où l'on voit sortir des fumées âcres, des puits et des galeries mis au jour par la tranchée, qui furent le mode ancien d'exploitation. L'incendie est violent encore dans ces travaux d'autrefois; il faut constamment élever des barrages pour empêcher l'introduction de l'air.

La découverte est ainsi exploitée depuis 1874, avançant sur une profondeur de 20 mètres dans la couche représentée par l'inclinaison des gradins. Il semble que celle-ci sera inépuisable, le charbon s'étendant bien loin encore vers Firmi. D'ailleurs, lorsqu'on aura enlevé cette montagne de houille, il en restera bien encore, en des cou-

ches souterraines que la Compagnie a soigneusement reconnues et étudiées.

Cette réserve constitue le faisceau plus ancien dit de Campagnac; au-dessous, une troisième formation moins puissante est le prolongement des couches reconnues loin de Decazeville, près du village d'Auzits.

Les charbons sont en partie employés sur place pour la confection des briquettes, dont les presses livrent 70 000 tonnes, et du coke nécessaire aux établissements métallurgiques : 30 000 tonnes environ. L'atelier de carbonisation pour les cokes est complété par une usine pour la récupération des sous-produits et la fabrication du sulfate d'ammoniaque.

Les charbons livrés au dehors sont consommés par les chemins de fer d'Orléans, du Midi et de l'État et les usines à gaz de la région. Leur rayon de vente est très étendu, car ils sont dirigés jusque sur l'Espagne et la Suisse.

Si l'ancien système d'exploitation de la mine est complètement abandonné, on n'a pas moins radicalement transformé les forges elles-mêmes. Celles-ci avaient été pendant de longues années le plus prospère des grands ateliers de France, grâce à la fabrication des rails pour le réseau du

Centre ; les lignes de chemin de fer de la Compagnie d'Orléans furent construites en majeure partie avec les rails de Decazeville. Mais quand les traités de commerce de 1860 eurent amené la concurrence de l'Angleterre, l'usine connut des phases difficiles. En 1866, on devait procéder à la liquidation, deux années plus tard une nouvelle société se fondait ; elle aussi a dû laisser la place à une autre organisation en cédant mine et usine à la Compagnie de Commentry-Fourchambault.

Cette dernière a fait table rase. Les bâtiments et les ateliers, qui furent en leur temps un des plus beaux ensembles de l'industrie française, ne répondaient plus aux besoins et aux progrès nouveaux. On a donc construit et organisé de toutes pièces un outillage perfectionné, des hauts-fourneaux ont été édifiés, une aciérie a permis de remplacer la fabrication des anciens rails de fer par les rails d'acier aujourd'hui en usage.

Decazeville ne possède pas seulement la houille dans l'usine même, elle a aussi le minerai en abondance, mais les gisements sont loin ; pour les utiliser, on a dû créer une ligne ferrée de 30 kilomètres à voie de 66 centimètres, allant chercher les produits de l'extraction près

de Marcillac, où des chars à bœufs les amènent. La mine principale, à Mondalazac, fournit un calcaire oolithique ferrugineux atteint en souterrain ; à Lunel, on exploite un filon d'hématite rouge ; enfin, depuis la fabrication de l'acier, le gisement de Kaymar, formé d'hématite brune, est activement fouillé. Le filon jusqu'ici utilisé a une puissance de 4 à 12 mètres ; sa teneur moyenne est de 37 p. 100 de fer et de 75 p. 100 de manganèse. Ce ne sont pas les seules richesses métalliques du bassin : sur les formations houillères mêmes, est une concession de minerai de fer ; « celui-ci, dit une notice de la Compagnie, est en quelque sorte mélangé avec le combustible et n'exige aucun transport ».

Ces avantages ont permis de triompher de l'inconvénient présenté par la situation de Decazeville loin des principaux centres de consommation. La production de la fonte pour affinage, acier et moulages a pris une grande extension. Les *feuillards* employés au cerclage des futailles ont acquis une solide réputation et trouvent un vaste débouché dans le Bordelais et le Midi, pays d'énorme production vinicole. Tous les fers sont fournis par Decazeville, où la construction métallique a elle-même été tentée

avec succès, puisque les halles nouvelles de l'aciérie et des laminoirs ont été faites par l'usine.

L'aciérie avec ses trois fours Martin-Siemens produit chaque année 20 000 tonnes de lingots transformés, sur place, en barres marchandes. Sept laminoirs, neuf fours à puddler pouvant produire 10 000 tonnes, complètent le grand outillage, auquel sont annexés d'importants établissements de construction et de réparation.

La surface occupée par ce bel établissement est de 10 hectares 90 ares. 1 200 ouvriers y sont employés.

Decazeville est devenue tristement célèbre par ses grèves, qui ont eu une influence néfaste sur le sort des premières compagnies. L'une d'elles a produit dans toute la France une impression d'horreur profonde. C'était en 1886 : le sous-directeur, M. Watrin, ayant refusé de donner sa démission, fut martyrisé et assassiné par la foule furieuse, livrée sans frein à tous les excès, le maire s'étant refusé à faire appel à la force publique.

Les richesses houillères et minières de cette partie du Rouergue sont telles, que l'on peut prévoir encore une longue période de prospérité

si des crises ouvrières nouvelles ne viennent agiter le bassin et renouveler le désastre d'Aubin, dont les aciéries et usines ont été abandonnées après avoir été longtemps florissantes. La houille offre encore de puissantes couches dans la vallée de Firmi, souillée à l'entrée par les immenses amas de scories et de déblais des mines. Là se déversent les eaux de lavage des charbons qui vont former dans le Rieu-Mort des atterrissements recueillis par les paysans pour être brûlés dans leurs foyers. Cette région de Firmi est une des plus variées au point de vue géologique, on y rencontre la seule montagne française constituée uniquement par de la serpentine, le Puy-del-Valt, hauteur sans végétation et même sans terre. « Sa composition chimique explique cette infertilité, dit M. Rissler[1], c'est un silicate de magnésie hydraté, quelquefois avec un peu de fer et d'alumine. Aucune plante ne peut trouver à s'y nourrir. »

1. *Géologie agricole*, tome Ier. — Librairie Berger-Levrault et Cie. Paris.

III

LA MONTAGNE QUI BRULE

Le pays de Brézier. — Aubin et la vallée de l'Ennas. — Usines disparues. — Cransac. — Les mines en feu. — Étuves naturelles. — La montagne qui brûle. — Les causses de Montbazens et de Rignac. — Le pays de Rougier. — Marcillac. — Conques, son pèlerinage, son église et son trésor.

Conques. Juin.

Decazeville faillit un instant perdre la prépondérance dans ce petit pays auquel les habitants donnent le nom de « Brézier » pour indiquer la nature du sol où se montre le grès ; sa voisine Aubin, cité plus ancienne, avait, elle aussi, ses mines qu'elle possède encore et ses usines aujourd'hui abandonnées. Sans la fermeture de ces vastes ateliers, Aubin dépasserait sans doute en population la nouvelle venue [1] ; mais désormais elle semble condamnée à n'être plus qu'une ville de mineurs.

---

1. Population des communes de la région minière : Decazeville : 11 536 habitants, dont 9 180 agglomérés ; Aubin : 9 973, dont 2 040 agglomérés ; Cransac : 6 715, dont 4 456 agglomérés ; Firmi : 2 469, dont 559 agglomérés.

La vallée de l'Ennas qui abrite Aubin est la plus centrale du petit système hydrographique si harmonieux et complet dont le groupement se fait à Viviez. Un moment, entre ce bourg et la ville, la gorge se montre gracieuse : fond de prairies, châtaigneraies ombreuses, ravins latéraux d'où coulent des ruisselets clairs allant au flot noir de l'Ennas. A la jonction de plusieurs de ces vaux apparaît Aubin, aussi pittoresque que Decazeville est banal. Elle s'étend au fond du vallon, escalade les pentes où ses maisons grises à toits rouges s'accrochent en amusant désordre et se termine à une curieuse arête de rochers, semblable à une muraille de fortification, sur laquelle on a jadis élevé des tours de défense appelées le fort du Calvaire, donnant encore beaucoup de caractère à cette petite ville devenue un centre purement ouvrier. L'église, d'origine romane, retouchée au XVe siècle, offre de belles parties du gothique flamboyant. L'ensemble est très curieux et féodal, malgré les hautes cheminées noires des usines d'où ne s'élève maintenant aucune fumée.

Ce noyau de cité ancienne se prolonge sur la route, au fond du val, par des quartiers ouvriers. Voie tortueuse, bordée de grands monticules de scories. Au-dessus, près du chemin de fer, sont

les anciennes aciéries. Amplement conçues, elles devaient avoir grand aspect lorsqu'elles étaient en pleine activité. Mais tout cela est mort, l'outillage a été enlevé, même on a démonté les fermes de fer de quelques toitures. Ces vastes halls offrent un aspect lugubre. Plusieurs sont utilisés comme dépôts de charbon.

Les aciéries d'Aubin ont longtemps alimenté de rails les chemins de fer de la Compagnie d'Orléans ; elles remplaçaient les établissements primitifs qui produisaient des rails de fer. Le groupe d'usines comprenait en outre cinq hauts fourneaux et l'extraction de minerai de plomb argentifère. Au pied des usines, dans le val, un grand faubourg nommé le Gua s'était développé. Aujourd'hui encore, cette section de la commune d'Aubin est plus peuplée que le chef-lieu lui-même [1].

Les habitants se livrent presque exclusivement à l'extraction de la houille ; les puits et les *découverts* sont plus loin, sur le territoire de Cransac, bourg fameux jadis par sa « montagne qui brûle ». Ce phénomène, bien dédaigné de nos jours, frappa beaucoup l'imagination de nos aïeux. La science, qui explique tout et dépoé-

1. Population du Gua : 3 040 habitants agglomérés ; 478 épars.

tise tout aussi, a ramené à un simple effet de combustion spontanée de la houille, ce que l'on présentait jadis comme un volcan en activité. Même quand la théorie du volcan fut abandonnée, on s'extasiait encore devant ces « montagnes enflammées ».

Cransac ne cherche plus à attirer les curieux par le spectacle en somme assez laid de ces plis et de ces boursouflures de cendres et de scories, à travers lesquelles on voit, la nuit, des rougeoiements de brasier et d'où, le jour, s'élèvent des fumées livides. Plus pratiques aujourd'hui, les habitants ont utilisé cette chaleur naturelle pour la guérison des rhumatismes, de la sciatique et de la goutte. On a creusé des étuves dans le sol brûlant : le patient, complètement enfermé, sauf la tête, dans une boîte de bois ou de tôle émaillée où il est assis, est soumis aux vapeurs sulfureuses conduites par une canalisation.

Ces étuves appartiennent aux hôtels dont les enseignes font connaître cette particularité. Un établissement d'eaux minérales, alimenté par quatre sources, complète le rôle médical du bourg.

Le site est curieux, s'il n'est pas séduisant. Les constructions des puits de houille, les collines entaillées par les *découverts* où l'on extrait le

charbon, les fours à coke, les immenses tas de déblai, puis de sombres châtaigneraies, font un cadre morose au bourg, tout noir, situé au fond de la vallée de l'Ennas. Dans une immense excavation des roches rouges, se montrent les veines noires de la houille. Chaque vallon adjacent possède des puits de mine.

Au-dessus du bourg, au nord, sont les houillères en feu ; elles occupent le sommet de collines dont l'autre versant s'abaisse sur Firmi. L'aspect de ces croupes est hideux ; du sol affaissé monte sans cesse une fumée épaisse, la nuit on aperçoit le brasier qui brûle depuis des siècles, il ne semble pas que cet incendie ait bien profondément attaqué la masse de charbon, il est resté superficiel. Un jour peut-être, quand le déhouillage aura épuisé les mines des environs, tentera-t-on d'éteindre ce foyer pour conquérir à l'industrie les couches respectées. C'est en somme ce que l'on fait avec succès à la *découverte* de Decazeville.

Le bassin houiller d'Aubin, dans sa partie exploitée, ne dépasse guère les vallons du Rieu-Mort, c'est-à-dire de Firmi, et du Rieu-Vif, gorge solitaire et sombre étendue entre le bassin houiller et l'espèce d'île calcaire constituée dans les cantons de Montbazens et de Rignac, et ne s'é-

tend pas loin au delà de ces deux bourgs. Tout autour sont les terrains de gneiss qui produisent uniquement du seigle et font partie de la grande région du Ségala.

Pour les gens du pays, cette contrée exiguë est le causse de Montbazens ou de Rignac. Le voyageur non prévenu ne pourrait se croire sur une de ces tables calcaires que l'on s'imagine toujours taillées à pic et portées très haut au-dessus des rivières, la surface se confond avec celle du Ségala; seuls le géologue et le botaniste ne se tromperaient pas sur la nature du sol, en voyant croître le froment sur ces étendues où les arbres sont rares.

Le plateau présente en petit tous les phénomènes des grands causses ; les eaux s'y perdent par infiltration. Aux abords mêmes de Montbazens, le *Boit-Tout des Dragonnières* est, par son fonctionnement, un abîme analogue aux cloups et aux avens.

Ici aucune industrie, le cultivateur qui voit fumer au loin les usines de Decazeville et les puits de mine de Cransac ne connaît pas le travail industriel ; son existence se passe sur la glèbe fertile où il récolte le blé dont sont privés ses voisins du Ségala, nourris de châtaignes et de seigle. A peine peut-on désigner comme in-

dustrie la production de la chaux que le Ségala commence à acheter pour l'amendement des terres.

Les deux chefs-lieux, Montbazens et Rignac, sont des bourgs de médiocre intérêt, au point de vue monumental. Le village de Bournaze mérite davantage une visite, son château est une œuvre remarquable de la Renaissance rappelant avec plus de sévérité les belles habitations féodales de la vallée de la Loire. L'édifice, entrepris sur un vaste plan, n'a pu être achevé ; les tours d'une forteresse plus ancienne, destinée à être détruite pour faire place à d'autres corps de logis, sont encore debout et font mieux ressortir les nobles lignes de l'architecture du XVIe siècle. Le château de Bournazel, que la Révolution avait laissé dans un grand état de délabrement, a été partiellement restitué par son propriétaire actuel, M. de Marigny, qui en a fait de nouveau la plus belle demeure du Rouergue.

Au-dessous de Bournazel et de Montbazens, les nombreux vallons qui se creusent sont, dans les formations primitives, de verts abîmes ombragés de châtaigniers et aboutissant au Rieu-Vif qui vient de traverser le site des mines abandonnées de l'Estang. Cette houillère est la dernière trace d'exploitation ; elle était ouverte dans la couche

d'Auzits, encore peu connue aujourd'hui. L'abandon des travaux a restitué au paysage sa fraîcheur primitive ; il y a beaucoup de châtaigniers jusqu'au moment où l'on atteint l'étrange contrée des Rougiers, une de ces zones de terres d'un rouge puissant qui couvrent de grands espaces dans le Rouergue et l'Albigeois.

C'est un pays tout différent par l'aspect général autant que par les cultures. On en juge bien à la portière d'un wagon, car le chemin de fer se tient sans cesse très haut en épousant par de grands contours les formes arrondies des collines. Le sol est d'un rouge ardent. La roche et la terre sont de même teinte, la couche arable n'est qu'une désagrégation de la pierre. Les pluies, les gelées, le soleil, ont modelé ces hauteurs, l'homme à son tour est venu pour mettre en valeur le produit des érosions ; il a construit des murs sur les pentes, a transporté au-dessus les terres recueillies dans les fonds ; sur ces terrasses il a planté la vigne et établi des champs minuscules.

Entre ces croupes, dans ces vallons aux berges arrondies, la population a disposé des hameaux et des fermes isolées. Ces petits groupes d'habitations, ces métairies, ces maisons de vignerons sont d'un effet heureux. Rien ne saurait rendre

l'étrange teinte fulgurante du terrain recouvert de vignes, tapissé de petits champs, que des châtaigniers ombragent dans les plis et dont les parties les plus raides, inaccessibles à la houe, se couvrent maigrement de mousses et de genêts.

Le village d'Escandolières, notamment, laisse un souvenir profond. La verdure est puissante autant que la couleur du terrain est ardente. Les maisons elles-mêmes sont rouges, car elles sont construites en moellons tirés du sous-sol. Autour d'un autre hameau, Saint-Christophe, tout est d'une teinte rutilante difficile à dépeindre, les céréales, les prés et les bois font mieux ressortir encore cette nuance.

Dans ce paysage qui semble avoir été imprégné de sang, le chemin de fer décrit une immense courbe enserrant le village de Valady aux toits d'ardoises grises. Un viaduc aux belles arches, rouges elles aussi, franchit le vallon où l'Addy roule ses eaux ; par ses lignes classiques il accroît la splendeur du site. Une montagne de forme régulière, cône tronqué terminé en table, domine l'immense bassin.

Il faut voir ce pays par un coucher de soleil d'été, c'est alors d'une incomparable magnificence ; les terres et les rochers rouges prennent une puissance de coloration extraordinaire, les

rayons obliques donnent à la verdure une sorte de transparence dorée.

Cette région rouge n'est pas unique en France, on trouve des terrains semblables, mais moins rutilants dans les Vosges, et les accidents naturels en pareille formation sont autrement grandioses dans les gorges du Var près de Guillaumes, où j'ai ressenti une des plus fortes impressions que l'on puisse éprouver devant des paysages de France[1]. En Rouergue ils sont plus étendus, car il y a plusieurs de ces *Rougiers*, comme les appellent les gens du pays. Celui-ci est le Rougier du Dourdou, du nom du cours d'eau qui le traverse en partie jusqu'au Lot. Au long de cette dernière rivière est un autre Rougier, confondu avec lui et dont l'étendue est plus considérable encore. Enfin, dans le sud du département, les cantons de Belmont et de Camarès sont les Rougiers de Camarès ; ils voisinent avec un pays semblable appelé le Salagou, étendu jusqu'à Lodève[2].

Ce terrain *permien* explique pourquoi les eaux si vertes du Lot et du Tarn deviennent d'un rouge sombre pendant les crues ; elles s'accroissent des flots apportés par les ruisseaux des Rougiers,

---

1. 12e série du *Voyage en France*, pages 354 et 355.
2. 36e série du *Voyage en France*, chap. XV.

d'autant plus chargées en alluvions que les pentes, étant raides, sont facilement ravinées.

Dans le rouge terrain, la petite rivière du Créneau, née par les grandes fontaines de Salles-la-Source, vient recevoir l'Addy. Le confluent a lieu un peu en aval de Marcillac, mignonne ville blottie dans la vallée, à 130 mètres au-dessous de sa gare assise au flanc d'une montagne contournée par un des plus capricieux lacets de nos voies ferrées. Dans cette contrée de petits bourgs, Marcillac est un centre populeux : seule avec Rodez parmi les 80 communes de l'arrondissement, elle a plus de 1 000 habitants dans le centre communal [1]. Un beau viaduc pour le chemin de fer industriel des mines de Decazeville franchit le vallon en passant au-dessus des toits gris.

La ville est ancienne et garde encore quelques maisons d'autrefois, mais le chemin de fer a tué son activité ; il passe trop haut et trop loin pour compenser la disparition du roulage. Cependant les merveilles d'art de Conques, sa voisine, lui valent la fréquentation des étrangers attirés par un des coins les plus saisissants de ce curieux pays de Rouergue.

---

1. Population totale : 1 595 habitants ; 1 210 agglomérés.

L'activité commerciale est faible ; elle tire encore un peu de vie par le chemin de fer des mines. Les minerais de fer sont amenés près de la ville et chargés dans les wagons de la petite ligne industrielle.

Tout autour de Marcillac, les collines sont revêtues de pampres, les rangées de ceps s'alignent dans la terre rouge ou couvrent les petites terrasses. Ce sol est excellent pour la vigne : dans cette région se récoltent les meilleurs vins de l'Aveyron. Le maïs croît aussi sur ces terres et révèle que l'on est déjà dans la zone méridionale, malgré l'âpre aspect des plateaux.

L'altitude de ce fond de vallée (moins de 300 mètres) explique la douceur du climat. Même lorsqu'on a quitté les roches rouges, vers le confluent du Créneau et du Dourdou, on retrouve encore le vignoble, plus luxuriant peut-être ; les campagnes sont plus fraîches. Il y a là de beaux paysages, chapelles et ruines couronnant les collines aux formes hardies.

Le Dourdou a lui aussi parcouru les Rougiers ; de Villecomtal à Nauviale, sa gorge est creusée dans cette formation singulière, plus belle encore à cause de l'opulence de la végétation. Un peu au delà de Nauviale, que dominent les ruines de Belcaire, on retrouve les schistes, en-

veloppés de châtaigniers et de vignes, gorge profonde mais ensoleillée, parfois bordée de roches à pic, où le Dourdou écume et bondit, où la marche est vivifiante et qui conduit au grand site de Conques.

Si étroit est le défilé, que la cité monastique apparaît seulement lorsqu'on arrive à son pied et que l'on voit s'entr'ouvrir le charmant et verdoyant abîme de l'Ouche, creusé dans le plateau granitique de Campuac. Alors on aperçoit une rue, bordée de maisons très vieilles, grimpant sur une pente de verdure jusqu'à la masse puissante d'une église dressant ses flèches au milieu d'un bassin bien dessiné, véritable *conque*, comme le dit le nom du lieu donné, dit-on, par Louis le Débonnaire. Les armes de la ville portent d'ailleurs trois « conques ou coquilles d'argent ».

Des vignes sur des petits ressauts, des vergers, des champs de seigle, quelques prairies emplissent ce grand pli. Le Dourdou, tout en bas, coule sous les arches d'un vieux pont ogival, à l'extrémité duquel s'ouvre la rue très raide d'un faubourg ; au long se suivent des masures dont tout le pittoresque est dû à la vétusté. Au sommet de la côte, une vieille porte de l'ancienne enceinte fortifiée donne accès dans le bourg escarpé, pavé de pierres disloquées ; les maisons

sont collées contre la montagne. Beaucoup possèdent deux entrées, l'une par la rue, l'autre par un jardin ayant accès aux étages supérieurs.

Sauf quelques habitations ayant des tourelles ou des fenêtres à meneaux révélant le bien-être d'autrefois, Conques est un amas de gîtes misérables où l'on ne viendrait guère si les archéologues n'accomplissaient un véritable pèlerinage pour contempler une des plus vastes églises romanes du Midi, la rivale de Saint-Sernin de Toulouse.

Dans ce pays perdu qui avait porté le nom de la Vallée-Rocheuse, un tel monument ne s'expliquerait pas si quelque miracle n'avait amené de bonne heure des foules de fidèles. Dès le temps de Louis le Débonnaire une abbaye s'était créée dans cette solitude ; la translation des reliques fameuses de sainte Foy, ravies à Agen par les moines de Conques, détermina un concours incessant de pèlerins, attirés par les miracles de la sainte. L'abbaye, enrichie par les dons qui lui venaient de toutes les parties de la chrétienté, put alors entreprendre la construction du vaste édifice devenu aujourd'hui l'église paroissiale.

Le monastère, déjà bien déchu par sa sécularisation au XVIe siècle, disparut à la Révolution ; l'église elle-même subit des dégradations. De

nos jours on a entrepris une réfection complète ; l'édifice a retrouvé son aspect primitif et des recherches sous des masures ont remis en lumière des portions importantes du cloître ; on les a transformées en musée.

Extérieurement, l'église étonne plus par sa masse qu'elle ne frappe par son caractère architectural. L'intérieur, au contraire, séduit par ses belles proportions. Les colonnes sévères portent très haut les voûtes, les chapiteaux offrent une profusion de sculptures qui sont parfois des merveilles. Le déambulatoire et le triforium sont des œuvres exquises, comme l'art roman en a peu produit.

Si l'extérieur ne répond pas à cette magnificence, le tympan du portail est une splendide page de sculpture représentant le jugement dernier ; morceau capital, digne de ces autres portails romans que l'on admire à Beaulieu et à Moissac[1].

La grandecélébrité artistique de l'église de Conques lui vient de son trésor, échappé à la fonte révolutionnaire grâce au dévouement d'une partie des fidèles qui réussirent à cacher ces reli-

1. Sur Beaulieu (Corrèze), voyez la 28e série du *Voyage en France*, chap. XXI ; sur Moissac (Tarn-et-Garonne), la 31e série, chap. XIII.

quaires, ces croix, ces coffrets pour lesquels on ne trouvait pas de métaux assez précieux ou de pierres assez belles. Une statue en or de sainte Foy, remontant au IXe siècle, joyau de cette collection, a été exposée à Paris en 1900 avec plusieurs autres parties du trésor et a fort contribué à faire connaître les richesses enfermées dans ce misérable bourg du Rouergue.

Ces splendeurs attirent à Conques les artistes et les archéologues. Mais la grande foule des fidèles n'a pas repris le chemin de l'antique pèlerinage. Celui-ci est bien oublié, après avoir été l'un des plus célèbres du monde chrétien.

IV

RODEZ ET LE CAUSSE DU COMTAL

Un chemin de fer hardi. — Apparition de Salles-la-Source. — Rodez. — La cathédrale. — Lointains horizons. — Sur le causse. — Le ravin du Faby. — Salles-la-Source, ses fontaines et ses cascades. — Le tindoul de la Vayssière.

Rodez. Juin.

Les grands lacets par lesquels le chemin de fer s'élève au flanc des Rougiers pour atteindre le causse du Comtal ou causse de Rodez, offrent un des plus magiques tableaux de nos voies ferrées. Tableau rapidement aperçu, les tranchées et les tunnels le masquent trop vite, mais il arrache un cri d'admiration à tous ceux qui savent voir et comprendre l'harmonie des beaux paysages.

Depuis la station de Marcillac, la ligne continue à monter; elle épouse les contours d'une colline terminée en plateau. De là on voit grandir encore le paysage des Rougiers. Les petits monts eux-mêmes, disposés en gradins, sont dé-

coupés en marches secondaires par d'innombrables terrasses plantées de vignes. Soudain, le train semble revenir en arrière ; il décrit une courbe très forte et l'on se trouve en vue d'un vaste bassin ouvert entre des parois nettement taillées dans une table régulière. Les roches rouges ont disparu, ce sont maintenant les teintes blanches ou dorées du calcaire ; le grand cirque que l'on a sous les yeux est creusé au sein du causse, ses pentes sont frangées de plis et de combes ombragés de noyers sous lesquels s'abritent de jolis hameaux. Les sources ont fait naître des prairies, des bois croissent au pied des roches hérissées qui supportent le rebord de la contrée pierreuse.

Du côté opposé à la voie ferrée, une conque plus harmonieuse s'entr'ouvre, disposée en plans successifs portant chacun un quartier d'une bourgade descendant ainsi du rebord du causse au fond de la vallée. Sur le gradin intermédiaire jaillit une cascade abondante et haute qui plonge d'un bond entre des roches faites de concrétions ; des vapeurs s'élèvent de cette chute et font comme une écharpe de gaze au merveilleux bassin.

Ce n'est qu'une apparition. Je reviendrai à Salles-la-Source !

Le chemin de fer franchit un vallon encaissé de roches au fond duquel se brise la naissante rivière du Créneau et aborde le causse, table pierreuse où des genévriers se dressent çà et là. Quelques noyers et des chênes souffreteux représentent la grande végétation. Mais ce causse est plissé et les plis sont verts, il y a de belles prairies et des groupes de chênes. Quand la couche de terre est suffisante, des cultures apparaissent. Ainsi l'espèce de cuvette dans laquelle est Sébazac. Il y a des prés enclos de frênes, les chênes ont de la vigueur.

Vers le sud apparaît Rodez. L'antique cité est très fière d'aspect par sa situation au sommet d'un renflement du causse, au pied duquel l'Aveyron se creuse une vallée profonde. La haute tour et la grande masse de la cathédrale surgissent au-dessus des toits d'ardoises groupés dans l'étroit espace dévolu jadis à la ville. Sur les pentes, une grande église blanche contraste avec cet aspect sévère, c'est un monument récent, construit sur le plan de l'abbatiale de Conques.

La gare est bien au-dessous de la ville, couvrant la bande mince de sol comprise entre la gorge où coule l'Aveyron et le petit vallon que parcourt l'Auterne. Par cette sorte d'isthme, la colline de Rodez se relie au reste du causse. Une

route en pente raide sur laquelle courent les rails d'un tramway électrique conduit au « faubourg », vaste quartier formé d'une rue très large allant aboutir devant la cathédrale.



Rodez n'a pas l'aspect rébarbatif que l'on s'attendrait à trouver quand on a aperçu de loin sa silhouette guerrière. Elle est bien construite, proprement tenue et a su conserver de nom-

breuses maisons anciennes. Ses remparts ont fait place à de larges boulevards ombragés d'où la vue est très étendue.

La cathédrale est le monument par excellence de la capitale du Rouergue. Elle domine superbement la cité et les campagnes lointaines ; de presque tous les points de la ville on voit se dresser la haute tour ciselée comme une pièce d'orfèvrerie. Les habitants en sont fiers, elle incarne pour eux la patrie.

O clocher de Rodez qu'on voit de trente lieues !

a dit un de leurs poètes.

Le monument est inachevé ; deux grandes tours devaient flanquer la façade, on les a élevées jusqu'à la hauteur de la nef, on les a dotées d'une inscription les mettant au-dessus des pyramides d'Égypte et de tous les autres édifices humains, mais l'effort s'est borné là. Seule la grande tour du chevet a été achevée, avec une prodigalité d'ornementation inouïe. Sur une base fruste s'élance la partie décorée de pinacles, de fenêtres flamboyantes, de dais, de galeries patiemment fouillées comme de la dentelle. L'art gothique, parvenu à son apogée et tombant dans l'abus excessif de la décoration, a produit ici une de ses œuvres les plus brillantes.

L'intérieur de Notre-Dame offre la même profusion de sculpture. Le jubé, une des belles œuvres de ce genre, bizarrement placé dans un des bras du transept, et un saint sépulcre sont des morceaux de premier ordre.

Autour de la cathédrale, les rues étroites offrent encore beaucoup d'antiques maisons ayant gardé leur aspect primitif. Cette partie de la ville constituait la Cité, domaine particulier des évêques, séparée jadis par des portes et des murailles du Bourg dont les seigneurs étaient les comtes de Rodez. La barrière a disparu, mais les deux quartiers sont bien distincts encore. La place principale, à l'intérieur de la ville, est la « place du Bourg ». Elle est entourée de vieux et intéressants logis : l'un a une tourelle d'angle, un autre garde une tour et des vestiges de mâchicoulis, plusieurs ont conservé leurs fenêtres de la Renaissance. Sur un carrefour, à l'entrée de l'église Saint-Amans, est la plus intéressante de ces habitations, l'hôtel d'Armagnac. De hautes mansardes, des fenêtres à meneaux, des médaillons sculptés, font de cette demeure un des plus beaux types de l'architecture civile, malgré la transformation du rez-de-chaussée en magasin moderne. Les maisons voisines et l'église complètent un fort intéressant coin de ville.

Le quartier de la Cité, plus ancien, n'a pas autant d'élégance, les rues y sont très étroites et les maisons noires. Si quelques-unes gardent les traces d'une ancienne opulence, elles participent aussi à l'aspect sordide des misérables ruelles qu'elles bordent. Du fond d'une de ces voies, la monacale rue Seguy, la tour de la cathédrale surgissant au-dessus des toits se montre dans toute sa beauté. Le ton de la pierre rougeâtre, travaillée avec une incomparable patience, est relevé d'une teinte de bronze par les lichens qui, attaquant certains creux, mettent en valeur les détails de la sculpture.

L'évêché, dominé par une tour ayant fait partie du palais épiscopal primitif, est une noble demeure d'allure seigneuriale derrière laquelle des jardins forment terrasse sur le boulevard d'Estourmel, une de ces belles promenades qui enveloppent le Vieux-Rodez, *tour de ville* d'où l'on découvre à la fois le causse et le Ségala. Au-dessous, à 120 mètres de profondeur, coule, lente et triste, la rivière d'Aveyron, séparation des deux grandes régions géologiques. Le Ségala se montre comme un plateau ondulé et verdoyant, dont les cultures et les prairies encloses de chênes font un bocage. Des toits brillent au soleil, quelque flèche d'église surgit à l'horizon. De ce

côté, la beauté est celle des grands horizons, on n'a pas les lignes heureuses et les perspectives dont jouissent d'autres villes haut perchées, comme Angoulême. Cela est d'une sécheresse de détails qui fait éprouver une profonde mélancolie.

Vers le causse, les lointains sont plus variés. D'une place appelée « Point de vue de la Boule-d'Or », on distingue les croupes hautes et bleues de l'Auvergne. Mais sur cette immense étendue du causse, peu de rubans de route, pas de ville, pas même de village, à peine de minuscules hameaux ou maisons isolées, très espacés.

Ce caractère désertique rend fort surprenante l'existence d'une ville populeuse loin des grasses campagnes et des centres d'industrie ; mais Rodez dut son importance à sa situation même. La position militaire est très forte et la capitale du Rouergue est admirablement placée comme centre d'échanges. Cette haute colline est au point de contact du causse, terre à froment et parcours de brebis, du Ségala, région du seigle et de l'élevage, et des terres rouges qui donnent le vin et les fruits. Aussi dut-il y avoir de bonne heure un rendez-vous commercial ; les Ruthènes en établissant ici leur capitale, les Romains en faisant de *Ruthena* une de leurs places fortes, n'ont fait que consacrer la valeur stratégique et

économique du lieu. Les Romains lui accordèrent même une importance considérable, car ils eurent un vaste amphithéâtre et allèrent très loin chercher des eaux pures. L'aqueduc, retrouvé de nos jours, est de nouveau utilisé.

Ces causes de prospérité ont bien perdu de leur valeur aujourd'hui, depuis que les chemins de fer ont réduit le rôle des marchés d'échanges. Aussi Rodez est-elle dépassée par Millau pour l'activité industrielle et commerciale. Même cette dernière ville est plus peuplée [1], bien qu'elle ne possède ni garnison, ni grands établissements d'enseignement, ni les nombreux fonctionnaires d'un chef-lieu de département.

C'est que la situation est peu propice à l'industrie et Rodez vit surtout par son rang de chef-lieu qui lui vaut un commerce de détail actif et a amené un accroissement de population considérable ; elle avait à peine 6 000 habitants au commencement du XIXe siècle. Les chemins de fer lui apportent d'ailleurs un élément d'activité : la ligne de Capdenac, longtemps arrêtée sous ses murs, a été prolongée jusqu'à Sévérac en com-

1. Rodez : 16 105 habitants, dont 12 076 seulement de population municipale agglomérée ; la garnison, les écoles, etc., comptent pour 4 029 âmes. Millau : 18 701 habitants, dont 18 218 de population municipale agglomérée.

munication avec l'Auvergne et le Midi ; on vient d'achever une autre voie, œuvre superbe, pour la relier à Carmaux, Albi et Castres. Bientôt le nord, vers Espalion, sera desservi à son tour. Rodez est donc bien le cœur du département, le lien entre toutes les parties de l'ancien Rouergue.

L'Aveyron, qui donne la vie à quelques manufactures, tanneries ou filatures dans la commune du Monastère, véritable faubourg, pourrait alimenter de plus nombreuses usines ; son cours se prête, sur bien des points, à la création de barrages.

En somme, Rodez est surtout un grand marché agricole, le commerce des bestiaux et des mulets y est fort important. Toutefois, ces affaires et le commerce local sont loin de représenter un mouvement de capitaux comparable à celui de Millau. Alors que cette dernière ville est au cinquante-quatrième rang des succursales de la Banque de France (sur 126), Rodez n'est qu'au cent-cinquième ; elle vient pourtant avant ses voisines, Albi, Aurillac, Cahors et Mende [1].

La nouvelle ligne de Rodez à Carmaux, dont

1. Classement de 1902. Cette année-là Millau eut un mouvement d'affaires de 38 550 700 fr. et Rodez de 14 318 200 fr.

les ouvrages d'art ont apporté quelque beauté au paysage immédiat de la ville, fera peut-être du chef-lieu de l'Aveyron un centre d'excursion en ouvrant aux visiteurs les gorges saisissantes du Viaur, franchies par le viaduc du Tanus, rival de Garabit, la ligne d'Espalion permettra de parcourir les gorges superbes du Lot vers Estaing ainsi que les grands pâturages de l'Aubrac. Déjà quelques touristes s'installent à Rodez pour visiter Conques et le site de Salles-la-Source, auquel on parvient en peu de temps par une route tracée à travers une partie assez fraîche du causse.

Rapidement descend ce grand chemin qui frôle le beau viaduc du chemin de fer, de si grand effet par ses arcades de pierre rouge portées sur des piles de pierre blanche. Aussitôt toute rangée d'habitations disparaît, Rodez ne se prolonge pas en faubourgs comme les autres villes ; on est de suite en pleine campagne. Le causse est plissé, sur ce point, en un vallon où la fraîcheur entretient des prairies transformées en pâturages pour des vaches de cette belle race d'Aubrac dont on voit au fond l'habitat, montagnes bleues profilées en avant des grands monts d'Auvergne.

Au bord de ces prés, le château de Fontange

n'est plus qu'une ferme, groupe de vieux bâtiments montrant encore des tours découronnées; au-dessus, le château de Floyrac, plus loin les tours d'Onet-le-Château montrent que cette petite combe de verdure fut la retraite des champs pour l'église et la noblesse de Rodez. Le causse a perdu toute sa sévérité grâce aux suintements des sources, les herbes des prés sont épaisses et vertes, les moissons abondantes. Du sommet d'une côte dominant la belle masse du château d'Onet, on ne découvre que d'agrestes campagnes. Sans les murs de pierre sèche et quelques friches, on pourrait se croire dans les régions herbeuses du lias.

Cette zone riante s'arrête à Vabre, hameau groupé autour d'une belle demeure du XVIIIe siècle, couverte d'un haut comble mansardé. Les arbres du parc marquent la fin de la grande végétation; désormais, vers le nord, jusqu'aux terres rouges de Villecomtal, il n'y a plus que la surface pierreuse du causse du Comtal, ainsi nommé parce qu'il fut le domaine des comtes de Rodez. Les ondulations, à peine couvertes d'un gazon rare, sont mouchetées par les genévriers.

Ici même, le causse se creuse, un vallon où sourdent des fontaines descend du hameau de Souyri entre des pentes douces et devient gorge

sur laquelle le chemin de fer a jeté les cinq hautes et robustes arcades d'un viaduc s'harmonisant avec les roches sévères. C'est comme l'entrée triomphale du ravin où le Faby bondit au pied des assises et des blocs calcaires revêtus de lierre. Les cascades, les détours du ruisseau, la verdure puissante qui enveloppe les éboulis, les falaises semblables à des ruines fantastiques, sont d'une sauvagerie charmante. Et cela devient superbe à mesure que le vallon se fait plus creux entre des parois plus hautes ; puis, lorsque les murailles du causse s'écartent, on aperçoit Salles-la-Source sur son conglomérat de tuf sillonné de cascades d'argent et couvert de maisons surgissant entre les arbres.

Au pied de la bourgade, entre la route et le torrent est le quartier du Bourg, sorte de minuscule cité bien à part avec son petit castel à tourelles, son église à chapelles rayonnantes et ses pittoresques maisons entre lesquelles court en cascatelles et en rapides la rivière issue d'une des plus puissantes sources du Rouergue.

Au centre du décor, le ruisseau du Créneau, né sous le rebord du causse, réunit ses bras que se partageaient des usines et atteint le sommet d'une haute roche créée par les eaux elles-mêmes, concrétions dessinant de superbes draperies çà

et là revêtues de lierre et d'églantine. Le ruisseau plonge sur l'encorbellement de tuf qui forme une grotte toute tapissée de mousse sur laquelle perlent des gouttelettes. Les eaux forment devant la grotte un rideau d'où s'élèvent des vapeurs et vont se briser sur les rochers pour fuir en d'autres cascades à travers le Bourg, jusqu'au Faby, dont elles s'emparent, car elles sont autrement abondantes que le ruisseau.

Les rochers du causse, tout sombres sous leur manteau de broussailles, les maisons, une grande filature, encadrent cette belle scène que l'industrie a malheureusement quelque peu gâtée.

Au-dessus est le centre de la triple bourgade, Salles, groupe de maisons grises possédant, lui aussi, un château et une église, comme le troisième quartier, Saint-Laurent, bâti plus haut encore sur un chemin qui suit toutes les sinuosités offertes par le front du causse. Salles garde l'issue du cirque où les sources jaillissent d'une série de cavités explorées et reconnues par M. Gaupillat, le vaillant collaborateur de M. Martel. C'est un « véritable delta souterrain » dont le développement atteint un kilomètre et conduisant à un chenal unique que le persévérant explorateur a pu remonter en bateau sur un parcours de 500 mètres. Là il s'est trouvé en présence

d'un obstacle insurmontable, le flot débouchant en siphon. Mais la direction prouva que les eaux proviennent bien de l'abîme ou aven nommé « tindoul de la Vayssière », ouvert sur le causse, à l'est.

Ce site de Salles est donc aussi curieux par ses parties cachées que par ses parties visibles. La beauté, surtout extérieure, est due à cet ensemble de parois de roches titaniques, de corniches de tuf bordées de maisons, d'eaux bondissantes et de végétation surexcitée par l'humidité constante de ces falaises exposées au soleil. C'est vraiment grandiose. Si l'homme a un peu dérangé l'harmonie des choses par ses manufactures massives, il a apporté une note nouvelle et heureuse par l'art inconscient mais parfait avec lequel ont été groupés les logis, les églises et les châteaux.

Bien différent est le paysage du causse, sur lequel je monte pour retourner à Rodez en allant jeter un regard peu rassuré sur le tindoul de la Vayssière. Le soleil s'abaisse à l'horizon, ses rayons obliques dorent ces pentes molles, ces petits coteaux rocailleux. Du haut des ondulations on ne découvre que de misérables bergeries, des touffes de genévriers et là-bas, sur la route

d'Entraygues, des bois taillis couvrant une assez vaste étendue. Près de là est le « tindoul ».

Sans un berger qui m'a guidé en ramenant son troupeau, je n'aurais pu trouver l'orifice qu'au risque de me précipiter dans l'abîme. Celui-ci ouvre à même la roche. J'avoue l'avoir contemplé de loin. A cette heure crépusculaire, le causse, déjà mystérieux, devient lugubre par le voisinage du gouffre. Celui-ci, pourtant, n'a pas les énormes dimensions de Padirac[1]. L'ouverture est un ovale de 60 mètres de longueur et 20 à 40 mètres de largeur. La profondeur à pic était de 38 mètres lors des premières explorations ; un effondrement qui se produisit permit d'arriver à 18 mètres plus bas, où les visiteurs ont trouvé des galeries qui les ont conduits à une rivière souterraine formant les sources de Salles, à quatre kilomètres et demi plus loin.

Le premier explorateur fut M. Quintin, ingénieur des ponts et chaussées ; en 1890 et 1891, il signala l'existence d'un lac et d'une cascade. L'année suivante, M. Gaupillat poursuivit les recherches et put faire en bateau un parcours de

1 Sur Padirac, voyez la 32e série du *Voyage en France*, chapitre V.

500 mètres, ce qui portait la longueur à un kilomètre. Mais, comme à la source, un siphon empêche d'aller plus avant.

L'intrépide spéléologue, voulant faire profiter les curieux de ces belles découvertes, fit construire à ses frais un escalier de fer permettant d'éviter la désagréable sensation d'une échelle de corde. Il avait compté sans la malfaisante engeance des bergers, partout ennemie de tout ce qui peut être utile aux visiteurs. Ils se sont amusés à faire rouler des blocs de pierre sur les marches de métal et ont ainsi mis l'escalier hors de service.

La nuit vient ; au ciel encore pourpre sous les derniers reflets du soleil couchant, les étoiles déjà s'allument, pendant que là-bas, sur un monticule d'un noir d'encre, les becs de gaz de Rodez font comme une ceinture de lumière à la tour de la cathédrale, se détachant en sombre sur le fond du ciel.

V

ESPALION ET LE CAUSSE DE BOZOULS

Charbonniers indélicats. — L'arrondissement d'Espalion. — Espalion. — L'Olt à Saint-Genicz. — Une petite ville industrielle. — Sur les parois du causse. — Bozouls et le « gour d'Enfer ». — Le calvaire de Gabriac. — Bertholène et les Palanges.

Bertholène. Juin.

Il y a quelques années, dans une des mairies de Paris où j'avais à faire une assez longue station, je m'efforçais de tuer le temps en lisant les affiches manuscrites emplissant un cadre. C'était comme le pilori où l'on vouait à l'exécration publique les crémières qui falsifient leur lait et surtout les charbonniers, les *bougnats,* qui livrent à leur clientèle des quintaux de moins de 50 kilogrammes. Ces derniers étaient de beaucoup les plus nombreux. On donnait leur état civil, presque tous étaient nés natifs, comme on dit au régiment, de quelque commune de l'arrondissement d'Espalion (Aveyron).

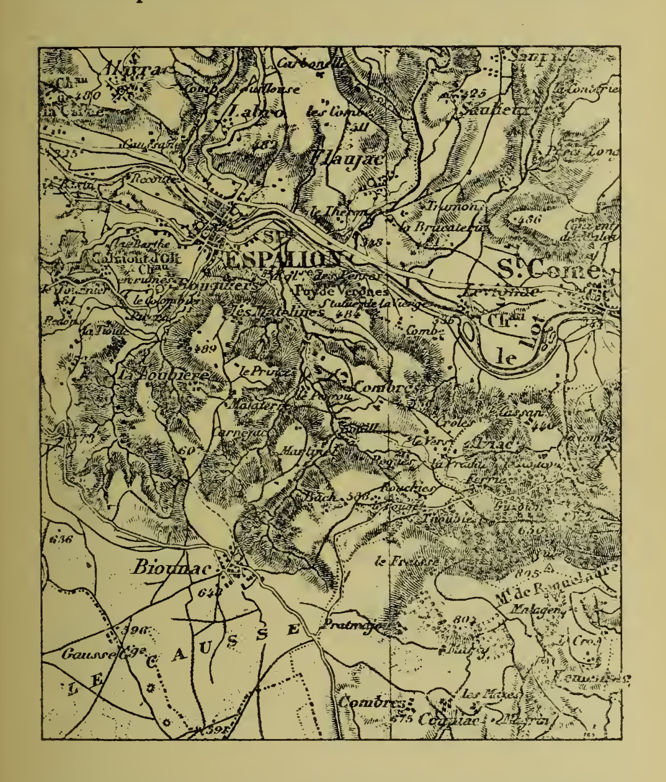
Encore une illusion qui s'en allait; les char-

bonniers auvergnats ne sont pas d'Auvergne, ce sont des Rouergats de la Viadène et de l'Aubrac. Sauf une étroite bande de *Rougiers* sur la rive gauche du Lot, vers Espalion et Estaing, tout l'arrondissement est en effet composé du plateau granitique et du versant des monts de basalte regardant vers le Lot.

J'avais gardé de cette découverte l'impression que le pays d'Espalion était peuplé de gens très noirs et que la ville elle-même devait être couleur de suie. Aussi l'apparition fut-elle une surprise : elle se montre d'abord sous l'aspect d'une masse de hauts toits gris percés de lucarnes, puis d'une longue rue droite dont l'entrée est gardée par un collège conservant des fenêtres flamboyantes et une chapelle, indice de la splendeur évanouie.

La cité est ancienne ; elle a été rajeunie et modernisée par le percement de la rue centrale formée par la route nationale et divisant en quatre îlots les deux parties de la ville séparées par l'Olt, c'est-à-dire le Lot. Au cœur, un pont moderne franchit la rivière. En amont, un vieux pont ogival fut longtemps le seul moyen de communication entre les deux rives ; sur la pile centrale, une statue de la Vierge semble bénir ce pittoresque paysage citadin dont les maisons baignent dans le flot clair.

La voie centrale possède presque tous les édifices publics. L'hôtel de ville est installé dans



une ancienne église, l'abside a été remplacée par une façade ogivale, construite en grès rouge propre au Rougier dont Espalion fait partie. Un pignon à pinacle flanqué de tours en poivrière

et une galerie à jour composent un édifice assez original. La tour à huit pans de l'église ainsi transformée se dresse encore au-dessus du monument. En face, on a construit une vaste église, dans le même style ; deux tours, de teinte ardente comme le reste du monument, portent à leur sommet les statues dorées de saint Joseph et de la Vierge. Sur la même avenue, le palais de Justice avoisine une tour de l'enceinte disparue.

D'autres constructions sont plus intéressantes : l'ancien hôtel de ville, construit sur un rocher dont le Lot frôle la base, est d'un charmant effet avec ses tourelles, son comble mansardé, ses grandes fenêtres, ses murailles d'un rouge éteint que recouvre le lierre ; non moins curieuse est la belle chapelle romane du cimetière, dite église de Pers.

La grande rue d'autrefois possède de vieilles maisons où s'exerce encore le petit commerce ; j'ai vu là une fort amusante exhibition de girouettes faite par un ferblantier. Elle constitue une sorte de musée en plein vent de ces ustensiles pour lesquels la plus libre fantaisie s'est donné carrière.

Espalion est un centre administratif et un marché rural ; son rôle industriel est nul, toute

l'activité étant accaparée par la travailleuse ville de Saint-Geniez-d'Olt. Le chemin de fer en construction aura sans doute pour effet d'accroître son importance économique, car la Viadène et l'Aubrac en feront leur débouché naturel ; aujourd'hui, les échanges sont un peu partagés : Aurillac, Aumont dans la Lozère, Campagnac sur la ligne de Neussargues, attirent en grande partie le mouvement. La gare d'Espalion, plus rapprochée et mieux accessible, permettant d'atteindre rapidement Rodez, fera donc un entrepôt de la petite ville.

Entrepôt pour l'Aubrac surtout, auquel deux belles routes relient Espalion en s'élevant sur les étroites bandes granitiques du plateau de la Viadène[1], séparées par les vallons et les gorges d'une énorme profondeur où coulent les torrents et les ruisseaux nommés Boraldes et dont les affluents découpent encore en multiples petits plateaux la grande table ainsi fendillée. Les gorges sont désertes, les parties hautes et planes n'ont presque pas de villages, rares y sont les hameaux. Aussi l'abbaye de Bonneval se fonda-t-elle dans un abîme à l'époque de ferveur où la vie monas-

---

1. Sur la Viadène et le plateau de Campuac, voyez la 32e série du *Voyage en France*, chap. IX.

tique cherchait la solitude. Les centres sont si éloignés les uns des autres, que le canton de Saint-Chély-d'Aubrac se compose de deux seules communes : le chef-lieu et Condom-d'Aubrac.

Toute cette contrée est donc peu habitée, en dehors du bassin très vert d'Espalion où les pentes de la Viadène et celle du causse s'écartent pour donner à la petite ville une riante campagne. En amont du village de Saint-Côme, le Lot se tord en des gorges si profondes, étroites et sinueuses, que nulle habitation, aucune route, ne s'y sont établies. Si des hameaux couronnent les collines que la rivière contourne par ses méandres, pas un n'est chef-lieu de commune. Pour atteindre Saint-Geniez, la route doit s'élever sur le plateau de la rive gauche, à 350 mètres au-dessus de la rivière. L'escalade par les terres rouges plantées de châtaigniers est fort belle ; la vue s'étend sur le pays profondément découpé de la Viadène et les lointains pâturages de l'Aubrac. Le plateau lui-même est assez mélancolique, mais on y reste peu de temps, la route ne tarde pas à redescendre dans la vallée du Baraze emplie de châtaigniers et l'on retrouve le Lot, ou plutôt l'Olt, comme on le nomme dans cette partie de son cours, à l'entrée du défilé extraordinairement contourné où l'on ne saurait s'aven-

turer sans guide, tant les sentiers sont rares, tant les escarpements plongent souvent dans le flot.

Sainte-Eulalie est un charmant village entourant une église qui domine le Lot. Un vieux château complète le décor. Des filatures de laine mues par l'Olt appartiennent au petit groupe industriel de Saint-Geniez-Rive-d'Olt dont la présence au fond de ces gorges, loin des grandes villes, est bien faite pour surprendre.

Cette activité n'est pas récente : avant la Révolution déjà Saint-Geniez était réputé pour ses fabriques de drap où l'on mettait en œuvre les laines provenant des nombreux troupeaux des causses. On trouve trace des fabriques dès le XVe siècle. Jusqu'au moment où les machines firent leur apparition, Saint-Geniez avait des tisserands à la main : c'était le centre de cette production dans tout le Rouergue, où vers 1830 l'on comptait plus de 20 000 ouvriers en laines. Peu à peu la plupart des métiers ont cessé de battre et la draperie s'est concentrée à Saint-Geniez, dans quelques usines assez actives. Aussi cette petite cité eut-elle de bonne heure un tribunal de commerce auquel ressortissent les justiciables de l'arrondissement d'Espalion.

Il ne faudrait cependant pas chercher ici une de ces villes de fabriques noires et tristes, do-

minées par les hautes cheminées fumantes. La commune tout entière ne dépasse guère une population de 3 000 âmes — 2 500 dans l'agglomération[1]. L'Olt divise la petite cité en deux parties presque égales. Pas de quais au long de la rivière, les maisons, couvertes de grands toits et ornées de balcon, plongent leur base dans le lit du cours d'eau qui fait mouvoir les roues des usines ; vue de son beau pont de pierre, Saint-Geniez offre un pittoresque tableau.

Deux églises se montrent. L'une d'elles appartient à un couvent ; l'autre, l'église paroissiale, renferme le beau mausolée de M. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis, qui fut ministre de la Restauration et précepteur du comte de Chambord ; le monument, élevé par ce prince en souvenir de son professeur, a été sculpté par Gayrard, à qui Rodez doit une statue de Sanson, érigée dans le square de la cathédrale. Le cimetière renferme une autre œuvre d'art, plus récente, le tombeau élevé à la mémoire de Mme Talabot, femme de l'ingénieur éminent à qui l'on doit la création des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Saint-Geniez est d'aspect prospère dans son

---

1. Population totale : 3 149 habitants ; agglomérée, 2 564.

cadre de petits monts couverts de vergers et de vignes plantés sur la roche rouge. Les fabriques de tissus de laine livrent des produits variés : draps, cadis et molletons pour le commerce, draps spéciaux pour l'armée, couvertures. Le nombre des établissements est peu considérable, trois ou quatre à peine, mais ils n'en constituent pas moins un groupe intéressant, d'autant plus que son éloignement des voies ferrées et son isolement des autres centres lainiers en font une sorte de phéomène économique.

Pendant le retour à Espalion, le paysage apparaît plus grandiose. Éclairés par le soleil couchant, le plateau de la Viadène et les pentes de l'Aubrac prennent une réelle majesté. Le bassin dans lequel se blottit la ville est d'une grâce tranquille. Des terrasses de vignes, des prés, des châtaigneraies bordent le Lot. Sur une colline isolée semblable à un puy basaltique, les ruines de Calmont-d'Olt commandent le paysage.

Au matin, je quitte Espalion pour le causse de Bozouls. La route monte au flanc de la belle colline de Calmont-d'Olt dont les tours découronnées se profilent, noires, sur le ciel. A mesure que l'on s'élève, le paysage apparaît plus su-

perbe. Le cirque d'Espalion est admirablement encadré. La Viadène se montre comme une succession de collines aux teintes variées qui s'exhaussent peu à peu, entre leurs gorges semblables à des abîmes, jusqu'aux croupes de l'Aubrac aux sombres pelouses.

Ce grand paysage disparaît; maintenant la route est au fond d'un ravin où les châtaigniers tapissent les pentes d'un rouge ardent. La route est raide et se prolonge pendant neuf kilomètres. A mi-chemin est un cabaret avec cette enseigne :

A la halte de Grandval
On passe pas la mi-côte sans boire.

Cependant la voiture ne s'arrête pas. Dans toute cette contrée, les postillons et les cochers sont sobres; je n'ai pas encore eu de conducteurs profitant de la moindre occasion pour aller vider une bouteille. Le fait est assez rare pour être signalé!

Toujours des châtaigniers et des prés au bord de la route aux circuits incessants. Dans les parties bien exposées croissent quelques vignes, mais de ce côté de la vallée les pampres sont rares, tandis que sur la rive droite le vignoble est presque continu.

Près de l'arête où la route va atteindre, des ge-

névriers au port pyramidal révèlent une autre formation géologique ; là-haut ce sont les calcaires de cette partie du causse de Rodez appelé le causse de Bozouls. Le chemin de fer en construction en descend, au flanc des pentes du Rougier, par des travaux gigantesques : tranchées et tunnels ouverts dans le grès rouge, puissants talus de déblais de terre et de roches fulgurantes coulant entre les troncs de châtaigniers.

A l'entrée du causse, la route bifurque ; tandis qu'une branche se dirige vers Rodez, l'autre chemin, moins important, va traverser le plateau jusqu'à la ligne ferrée de Rodez à Sévérac. Un village temporaire est né sur ce point, groupe de cabanes de planches habitées par les terrassiers et les cantiniers. Le site de ce campement est splendide par l'étendue des horizons. Le regard plonge sur les ruines de Calmont-d'Olt entourées de terrasses de vergers. On voit, tel un plan, le détail de la forteresse, l'enceinte, les pans de murs des tours et des logis qu'elle enfermait. La vallée du Lot est comme la scène d'un hémicycle dont les gradins prodigieux sont formés par les pentes et les versants de la Viadène, coupés par les énormes fissures des vallées des Boraldes et des autres rivières ou ruisseaux descendus de l'Aubrac.

Sur un promontoire du causse, la masse fière du château de Roquelaure domine le bassin d'Espalion ; l'aspect est grandiose et farouche de cette ancienne demeure des ducs de Roquelaure qui lui donnèrent le nom de leur terre d'Armagnac, érigée pour eux en duché-pairie[1].

La route longe un précipice d'une extrême profondeur au flanc duquel le chemin de fer va serpenter par une courbe en rampe, d'où les voyageurs auront vue sur la vallée dominée par les éperons que projette le causse. Dans le fond, Espalion est semblable à un joujou, entre ses prés, ses vignes, ses châtaigneraies, au milieu desquels le soleil fait miroiter les toits des maisons.

La rampe finit à Biounac et l'on est aussitôt en plein causse. Le plateau s'étend loin jusqu'à la ligne sombre formée par le rideau de la forêt des Palanges, revêtant la terrasse du Ségala. Et le contraste est absolu de la puissante végétation de la vallée d'Olt avec cette surface pierreuse du *Fromental,* disposée en cases par les murets de pierre sèche ; on y cultive le blé, mais surtout on fait pacager les brebis dont le

---

1. Sur Roquelaure du Gers, voyez la 31e série du *Voyage en France,* page 309.

lait sert à fabriquer le fromage de Roquefort. On est ici en pleine zone de pâturage à moutons, toutefois le sol est assez fertile pour que toute l'étendue ne soit pas dévolue à ces animaux.



(Échelle au 1/320 000e.)

Sur le rebord, dominant un vallon, véritable abîme de verdure, le hameau de Biounac étend ses maisons grises. Devenu siège d'une colonie de « cheminots » employés à la construction de la voie ferrée, il a en ce moment beaucoup d'animation. De ses abords on voit se dérouler toute la surface du causse, dont les ravins et les val-

lons, entaillés dans la roche vive, ne sauraient se deviner. Pourtant, à une lieue est un des sites les plus extraordinaires de France, le bourg de Bozouls, bâti au sommet d'une falaise-arête du Dourdou, raidement taillée dans le grès du Rougier. L'indigente rivière entoure cette lame de roche qui divise le cañon en deux bassins très verts; elle entre dans le premier par une cascade, sort du second par une chute. De chaque côté de ce *gour d'Enfer*, des maisons couvrent les parois à pic, dont la hauteur atteint jusqu'à 60 mètres. Les habitations bordent les lèvres mêmes du gour et semblent faire corps avec la roche. Les noyers, l'eau claire, un moulin, égaient le fond; sur l'arête de roches, un couvent et l'église accroissent la majesté du site.

Au delà de Biounac, le chemin s'élève en pentes douces jusqu'à une sorte de col ouvert entre deux hautes buttes dont l'une masque le hameau de Saint-Affrique-du-Causse et l'autre, bien plus élevée, commande superbement l'horizon. Au sommet de cette colline isolée qui domine de près de 150 mètres les parties basses du plateau, est une église où l'on vient de très loin en pèlerinage. On la nomme « Calvaire de Gabriac ». Ce point est un des plus remarquables du Rouer-

que à cause de l'énorme étendue que l'on découvre du sommet. Je l'ai nettement distingué jadis des pentes sud du Cantal et des abords de Montsalvy en Auvergne [1].

A mi-hauteur de la colline, s'ouvre une carrière de roche noire; la route, depuis Espalion, est formée d'un macadam de basalte. Est-ce que le calvaire repose sur un puy volcanique? Je ne puis aller là-haut, vérifier ce petit problème, la voiture descend rapidement vers Gabriac assis sur les pentes de la vallée du Dourdou. Cette large dépression offre un spectacle nouveau, les campagnes sont vertes, un vallon secondaire s'ouvre vers Saint-Affrique-du-Causse et laisse apercevoir par son échancrure les croupes lointaines de l'Aubrac. La table du causse a été érodée et l'on retrouve encore ici les assises du Rougier.

Gabriac doit à ces pierres fauves, à ses grossières toitures de schiste rongées par les lichens un aspect assez misérable; une habitation qui dut être seigneuriale se dresse au bord d'une des ruelles.

Au-dessous du village coule le Dourdou; le chemin le traverse à l'endroit où il commence à

---

1. 32e série du *Voyage en France*, pages 132 à 135.

évider la gorge qui deviendra le gour d'Enfer de Bozouls et, plus loin, le superbe défilé de Villecomtal. On s'élève alors entre des prés enclos de chênes, prairies médiocres au sein desquelles est le chétif hameau de Banc. Beaucoup de bœufs dans ces campagnes ; quelques-uns portent un curieux collier de disques de fer gravé, ayant au centre une plaque également ornée de dessins.

Le causse recommence par une étroite bande couverte de petits enclos cultivés en froment et en avoine et cesse près du hameau d'Anglars, groupé autour d'une chapelle à campanile. Au-dessous des maisons, une forte source naît au sein d'une vasque marécageuse et forme un ruisseau qui se jette aussitôt dans une rivière de faible largeur, roulant ses eaux troubles entre les prairies. C'est l'Aveyron, dont la Serre vient de doubler le débit près du village de Palmas. La rivière coule au pied de hautes croupes boisées, forêt étroite et longue recouvrant la bordure de la montagne des Palanges, région naturelle formée par le micaschiste. De l'autre côté des sommets, les pentes sont douces et vont s'abaisser au bord du Viaur, en plein Ségala.

La base de la montagne constitue un bassin houiller exploité sur plusieurs points. A l'en-

droit où nous atteignons le chemin de fer, fument les cheminées des puits de mine, près de Bertholène, village étagé sur une paroi du causse et dominé par deux vieilles tours que relie un pan de courtine. En face de ce site très caussenard, la montagne micaschisteuse des Palanges est noire de châtaigniers.

VI

LE CAUSSE DE SÉVÉRAC

Les houillères du causse de Rodez. — En remontant l'Aveyron. — Laissac et les Palanges. — Sévérac, ses ruines et son causse. — Sur le causse de Sévérac. — La Canourgue et ses usines. — Banassac et les poteries gallo-romaines. — Le Lot à Saint-Laurent-d'Olt. — Retour à Sévérac.

Sévérac-le-Château. Juin.

La rivière d'Aveyron, en amont de Rodez, est la séparation régulière du causse et de la montagne forestière des Palanges. D'un côté ses eaux frôlent la base de petits escarpements portant la table calcaire, de l'autre il longe des pentes revêtues par les châtaigniers. A ce point de jonction de deux époques géologiques, affleure la houille, exploitée en plusieurs endroits.

La vallée est un fond de prés et, malgré l'altitude de plus de 600 mètres, les parties caussenardes offrent encore quelques vignes. Sur la rive gauche, les prairies sont très vastes et se prolongent par des pâturages jusqu'au sommet

des hauteurs ségaliennes qui portent Sainte-Radegonde. Cette fraîcheur contraste avec la nudité et la laideur du causse.

Le côté caussenard semble calciné, le hameau de Gages-le-Bas est étonnant de sécheresse. Pourtant ce navrant paysage avait séduit le cardinal d'Armagnac, évêque de Rodez ; il y fit construire un des beaux châteaux dus aux artistes de la Renaissance. Peut-être, en ce temps, le causse avait-il encore sa parure de futaies. Le palais a disparu, mais Gages-le-Haut conserve une vieille maison féodale, toujours habitée, telle une grande caserne ; les maisons sèches, brûlées, sans entourage de verdure, l'église plantée sur une butte, constituent un triste séjour que les fumées d'une petite exploitation houillère ne contribuent pas à égayer.

Parfois le causse s'accidente : il montre un front d'aiguilles très colorées, des parois festonnées, des encorbellements, mais au-dessus c'est la table rase. Sur un rocher plus élevé, s'étage le village de Montrozier, auquel deux vieux châteaux donnent un fier aspect. L'un d'eux, qui appartint aux comtes de Rodez, a été restauré. C'est un édifice régulier flanqué d'une haute tour et couronné par une galerie à mâchicoulis. L'église, les ruines, l'amphi-

théâtre des toits, font de Montrozier un site intéressant.

Sur l'autre rive de l'Aveyron, qui abandonne un instant le pied des Palanges pour errer à travers le causse, Bertholène possède également des ruines féodales d'une disposition singulière. Une tour carrée est reliée par une arcade à une tour ronde et à un rocher. Le paysage est sec et aride, mais en face moutonnent les sombres châtaigneraies des Palanges.

Là-bas apparaît la haute flèche de Laissac, au fond d'un vallon très caussenard, dominé au nord par une grande et douce pente bien cultivée. Les toits de Palmas brillent au soleil autour d'un lourd clôcher. Cette partie des rives de l'Aveyron offre des cultures soignées. C'est un *fromental* divisé à l'infini par des murs en pierre sèche ou des haies très basses. Ces champs enveloppent Laissac et viennent buter contre les châtaigneraies de la base des Palanges que surmontent les futaies de chênes. Les bois masquent le pauvre pays sans village, mais régulièrement parsemé de fermes, d'infimes hameaux et de bergeries.

Les Palanges s'élèvent à mesure qu'elles atteignent davantage l'Est. Un des rares centres de population, Vezins, très petit chef-lieu de

canton malgré le nombre des habitants de la commune [1], est à 1 000 mètres, en vue de la crête du Pal, point culminant du système où vient en même temps buter la chaîne du Levezou.

Un grand nombre de plis indentent les Palanges ; ils laissent couler des ruisselets entre les châtaigniers et ces eaux vont irriguer de petites prairies confinant aux damiers gris du causse, remplis de moissons et entrecoupés par des taillis de chênes. A l'entrée d'une de ces combes des Palanges, se blottit Sévérac-l'Église. Plus loin, Lugans se montre dans un pli de roche grise, précédé par un château flanqué de tourelles. Rien de misérable comme ces hameaux du causse, ils le paraissent d'autant plus que les pentes des Palanges sont d'un vert puissant. Mais les châtaigniers et les chênes sont moins précieux pour l'existence humaine que la nappe de calcaire. Celle-ci, en dépit de son aridité, nourrit de nombreux troupeaux de brebis dont le lait sert à fabriquer le fromage de Roquefort.

L'Aveyron, de plus en plus étroit, car on approche de ses sources, descend par la pierreuse vallée qu'il s'est lui-même creusée et dont il transforme les parties planes en fraîches prairies. Dans

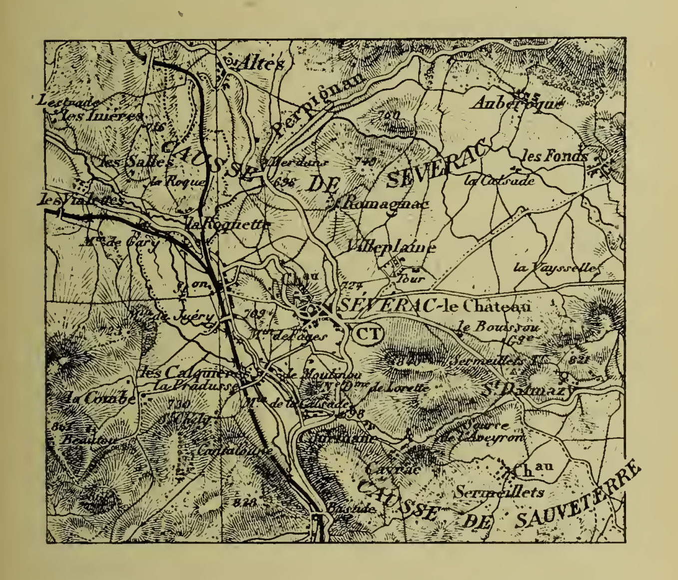
1. Population totale : 1 618 habitants. Dans le centre, 212.

un de ces fonds verdoyants est Gaillac d'Aveyron aux maisons grises. La rive gauche, en pentes douces jusqu'aux châtaigneraies, possède quelques belles habitations : le château de Monrepos, le château de Vars, imposant par sa masse et sa haute tour à mâchicoulis. En face, le causse s'élève jusqu'à une colline portant un calvaire et dominant le village de Buzeins, largement étalé.

Dans son val, simple fossé entre les strates de calcaire, l'Aveyron, à peine assez abondant pour actionner ses moulins, longe le curieux village de Cournuéjouls dont les maisons sont une rangée de pignons accolés en dents de scie. Plus haut, la rivière, ou plutôt le ruisseau, passe au pied du rébarbatif château de Loupiac, flanqué de quatre tours grises coiffées de tuiles. Au delà, en vue des parois du causse de Sauveterre, Lapanouse est à l'entrée du bassin où naît l'Aveyron, entre les causses, les Palanges et le Levezou.

Cette sorte de grand cirque sévère était déjà un carrefour de routes. Les chemins de fer en ont accru l'importance : la ligne de Rodez et Capdenac y rejoint celle de Neussargues à Béziers. Sévérac-le-Château profite peu de cette situation, la ville est trop loin, sur les pentes abruptes

d'une haute colline conique dominée par les superbes ruines d'une forteresse qui a subi bien des sièges, depuis l'époque lointaine où Simon de Montfort l'enleva aux Albigeois.



La bourgade se dresse à 1 kilomètre de la gare. La route de Rodez à Mende par le causse de Sauveterre forme au-dessous du noyau primitif une rue propre et banale gagnée sur des remparts et des fossés dont le nom est conservé par le *café des Douves*. La vieille cité est autrement pittoresque, mais bien sale ! On y pénètre encore

par des portes ; au long des rues montueuses sont d'antiques maisons où l'escalier est enfermé dans des tourelles à fenêtres ornementées. Beaucoup d'habitations ont des croisées dont les montants sont supportés par des sculptures, fleurons ou marmousets d'un beau travail ; à la clé sont ciselés des mascarons. Çà et là des vitraux sertis de plomb ont échappé à la ruine. Des porches ouvragés, de grands auvents, des voûtes sombres se succèdent au long des voies raides, souvent disposées en escaliers et dont les contours offrent d'incessants changements d'aspect. Par là on monte vers le château farouche dressé au sommet du roc, presque à pic, entre plusieurs enceintes.

La forteresse féodale des sires de Sévérac et des marquis d'Arpajon perdit son aspect avec les XVIIe et XVIIIe siècles, qui transformèrent le nid d'aigle en une somptueuse demeure dont il reste une belle porte d'entrée entourée de trophées, des voûtes, des escaliers à double évolution réduits à l'état d'informes ruines. Une immense façade percée de nombreuses ouvertures remplaça plus tard les courtines. Ces fenêtres sont aujourd'hui aveuglées et cela donne à ces pauvres restes un aspect rébarbatif.

La cour est entourée de ruines dans lesquelles

une famille de paysans s'est installée. Au point culminant du rocher, une terrasse ombragée de tilleuls domine l'ensemble de ces murs croulants et offre de grandes vues sur la dépression de l'Aveyron, les causses et les montagnes bordières du Ségala. Le bassin qui entoure Sévérac est occupé au fond par des prairies, plus haut par des champs enclos de pierres et d'arbres étêtés dont les rameaux sont l'unique moyen de chauffage pour les habitants du causse. Le sillon de l'Aveyron se distingue nettement par la ligne sinueuse des arbres.

Sur le causse, le chemin de fer de Neussargues s'élève par des rampes et des courbes jusqu'au tunnel qui troue le massif entre le Lot et l'Aveyron.

Au pied du château, la ville dévale sur les flancs de la butte ; les toits de dalles calcaires, couverts de mousse, sont d'un effet misérable à côté des ardoises bleues qui révèlent les constructions modernes. Au milieu de cet amphithéâtre d'habitations privées, apparaît le campanile de l'église : une cloche étincelle dans la baie dont il est percé.

Si loin sont les villes : Rodez, Mende, Marvejols et Millau, que Sévérac est devenue un centre de commerce malgré sa population peu considé-

rable [1]. Le lait des brebis des causses y est amené et transformé en fromages dans plusieurs établissements ; les produits sont dirigés sur Roquefort pour y être raffinés. La bourgade est également un marché pour les laines.

La route de Sévérac à Marvejols parcourt le bassin de culture et va s'élever sur la paroi abrupte portant le grand causse du Sauveterre, dont le causse de Sévérac n'est qu'une partie. Dès que l'on a gravi cette muraille, on trouve la table calcaire dans toute sa mélancolie oppressante, bien qu'elle n'ait pas la nudité qui frappe à l'est, dans la partie la plus élevée. La solitude est absolue, le tracé de la chaussée se tient loin des hameaux de la misérable commune de la Tieule où les archéologues vont visiter les très nombreux dolmens appelés dans le pays les *tombeaux des Polacres*. Pour trouver un peu de vie, il faut abandonner la voie principale et descendre par de raides chemins dans le vallon très creux de Saint-Saturnin, ouvert dans la paroi même du causse. Le chemin aboutit au hameau de Rocaysou près de grottes fameuses dans l'hydrologie du causse, car il en sort une source parti-

1. 1 069 habitants de population agglomérée sur un chiffre communal de 3 134.

culièrement abondante après les pluies. Rocaysou est un des grands sites de cette région singulière ; il forme un admirable fond au beau cirque de Saint-Saturnin, enfermé entre les parois abruptes, accidentées de roches aux formes bizarres. Les arbres, les hameaux, de belles cultures font mieux ressortir la grandeur de ce paysage, d'autant plus riant que le plateau traversé était plus dénudé.

Pour y descendre, la grande route doit décrire de multiples lacets. Le ruisseau s'en va tout droit, précipitant ses eaux claires entre les belles pentes de Saint-Saturnin et de Tartaronne. Deux châteaux accroissent la beauté du val ; l'un est moderne ; l'autre, très ancien, flanqué de tours, percé de fenêtres à croisillons, fut la résidence des évêques de Mende.

Rapidement on descend au fond du cirque s'entr'ouvrant lui-même sur un cirque plus vaste où d'autres vallons et le couloir du Lot s'étoilent vers tous les points de l'horizon. C'est ici encore la rencontre du causse et du Rougier. Les pentes du premier sont revêtues de noyers et de vignes, les grès rouges et les terres rutilantes du permien sont couvertes de châtaigniers. Près du Lot, Banassac ; à un kilomètre plus haut, dans un des vallons ouverts dans le causse, est la « ville » de la Canourgue, un des six centres du département

de la Lozère dont la population agglomérée dépasse 1 000 âmes. Encore n'en relevait-on que 1 231 au dernier recensement[1]. Le bourg — à peine la Canourgue est-elle cela — est fort intéressant par ses vieilles maisons à pignons, dentelées capricieusement, disposées sur une vaste place et des rues irrégulières. L'Urugne, court mais rapide ruisseau, y reçoit les eaux de la puissante fontaine de Saint-Frézal, alimentée par les avens du causse. Il passe sous de petits ponts jetés des maisons à la route qui s'élève au sein d'un vallon profond bordé de fantastiques rochers, comme le pont naturel de Malepeyre.

Grâce à l'Urugne, la Canourgue et son voisin Banassac sont de petits centres industriels. Des moulins, des scieries et des tanneries utilisent les eaux. La Canourgue est en quelque sorte un faubourg de la ville aveyronnaise de Millau ; ses mégisseries, dont une assez importante pour être éclairée à l'électricité, et quelques ateliers où l'on prépare des gants dépendent de cette grande place commerciale. La filature et le tissage de

---

1. La population totale de la commune est de 1 640 habitants. Les autres villes ayant plus de 1 000 âmes dans le centre étaient : Mende, 6 495 sur 7 319 ; Marvejols, 3 767 sur 3 955 ; Langogne, 3 164 sur 3 552 ; Florac, 1 662 sur 1 953 et Saint-Chély-d'Apcher, 1 411 sur 1 971.

la laine sont plutôt une dépendance de Marvejols. La fabrication des fromages de Roquefort s'étend ici encore; elle assure l'activité à quelques petits ateliers de chaudronniers où l'on fait des vases à lait.

Au-dessous de la Canourgue, l'Urugne continue à répandre la vie. Jusqu'à son embouchure dans le Lot, scieries et moulins se succèdent sur le territoire de Banassac, bourg qui fut un centre industriel à une époque très reculée. Une grande partie des poteries employées dans le centre de la Gaule sortaient des ateliers dont on a retrouvé les traces sur ces bords du Lot. Ces objets usuels de céramique sont aujourd'hui précieusement recueillis dans nos collections. Le musée des antiquités nationales à Saint-Germain-en-Laye possède de belles pièces, ceux de Londres eux-mêmes en ont acquis. Dans leur notice archéologique sur la Lozère, MM. E. et G. Cord signalent de curieuses inscriptions sur des vases ou des bouteilles; une *lagena* porte celle-ci, qui eût ravi Panard et Désaugiers :

« *Veni ad me, amica.* — Viens à moi, bouteille ma mie. »

Cette invocation décèle qu'en ces temps lointains on n'était pas insensible aux libations. Une autre inscription montre que le vin seul

n'était pas destiné à remplir les récipients de *Banaciaco*, c'est un « salut aux buveurs de bière » : *Cervisiariis feliciter !* La formule était d'ailleurs très étendue, car on a retrouvé des saluts aux Gabales, aux Rémois et aux Lingons — de Langogne ou de Langres —, ce qui indique à quelle grande distance pouvaient être transportés les produits des potiers : tasses, coupes, assiettes, etc. L'art n'était pas absent de ces œuvres fragiles des ouvriers gabales, certaines scènes mythologiques sont traitées avec beaucoup de goût.

Banassac n'a conservé aucune trace de la cité antique, sinon de ses thermes. Les ruines étranges qui dominent le promontoire de Montferrand sont celles d'une forteresse féodale.

C'est ici que l'Olt pénètre dans ce terrain que les gens du Rouergue et du Gévaudan appellent le Rougier et qui, pour les géologues, fait partie du *permien*.

La vallée n'est pas moins saisissante que la contrée d'Espalion et de Villecomtal par la teinte rutilante des roches et de la terre. Des bancs noirs schisteux font mieux ressortir encore cette couleur ardente. La culture à la charrue et à la bêche semble la raviver à chaque saison. Les constructions elles-mêmes, faites de pierre rouge, paraissent saupoudrées d'ocre.

La vallée est ample et lumineuse ; le Lot, l'*Olt* plutôt, coule entre des montagnes harmonieuses de formes et de contours, revêtues de vignes, de châtaigniers et de bosquets de pins. Dans ce beau cadre, emplissant une étroite presqu'île rocheuse entourée par le Lot, est le bourg rouergat de Saint-Laurent-d'Olt. L'église est à la racine de cet éperon à demi insulaire, la plus grande partie du bourg occupe l'entrée de la plaine. Là se trouve le petit séminaire arabe de la mission d'Afrique, fondé par le cardinal Lavigerie et dirigé par les Pères Blancs.

Le site est rendu étrange par la nuance d'un rouge fulgurant de cette campagne au-dessus de laquelle l'Aubrac étend ses longues pentes boisées dominées par les grandes croupes de gazon. Au sud, un haut viaduc de pierre franchit un vallon et, par ses lignes sobres, accroît la beauté du paysage. Là commence, pour la voie ferrée, l'ascension du causse de Sauveterre ; la compagniea installé une remise pour les locomotives qui aident au remorquage des trains sur cette section dont les rampes atteignent jusqu'à 33 millimètres par mètre. De là aussi, jusqu'à Millau, la voie est double.

La ligne troue en tunnel une première terrasse du causse, sous le bourg de Campagnac ; elle

débouche dans le vallon de la Serre, de sévère aspect, commandé par le curieux hameau de la Roque, bâti au sommet et sous le surplomb d'un roc prolongé en forme de bec portant une chapelle et les ruines d'un château enlevé par Du Guesclin aux Anglais. Grâce à leur piédestal, ces quelques maisons donnent encore l'illusion d'une cité forte.

La locomotive halette, s'élève avec peine sur la rampe raide, conduit les trains dans un souterrain et pénètre dans le vallon sec de Tarnesque, creusé de grottes dans lesquelles on raffine les fromages selon les procédés de Roquefort. A côté de ces caves, aménagées dès 1841, un fort ruisseau naît de la source de l'Étang, et, faisant mouvoir un moulin, va grossir la Serre. Une partie de ces eaux se perd donc avec cette rivière dans le trou de Souci, près du village de Pierrefiche, gouffre alimenté par un bras de la Serre qui se détache à Saint-Martin-de-Lenne. La plus grande partie du courant fuit par ce bief et, s'infiltrant dans trois trous, va former la belle source de la Croustille, au-dessous de Pierrefiche. Les eaux de la fontaine descendent au Lot, tandis que le flot échappé à la dérivation se porte sur l'Aveyron et l'atteint au-dessous de Palmas, non loin de Laissac.

Dès ces abords du Rougier, le causse présente ainsi les phénomènes de pertes et de résurgences qui se produisent à l'intérieur et à la base de ces étranges plateaux jurassiques. S'il a déjà la sécheresse de la table suprême, il possède quelque fraîcheur, ainsi le vallon de Tarnesque a des prairies. Et aussitôt, c'est le misérable hameau de Combelongue à demi ruiné, puis des bosquets de pins rabougris, de pauvres cultures entourées de murets de pierre, de vastes espaces nus où l'on est surpris de voir paître des moutons découvrant entre les roches une herbe que nos yeux ne sauraient apercevoir. A de grandes distances sont des bergeries et des hameaux gris, composés de deux ou trois maisons que n'égaie aucune fleur et n'ayant pas même à côté d'elles le jardinet classique où l'on cultive les poireaux et les choux, dont les plus tristes demeures sont ailleurs avoisinées.

Un tunnel : le train glisse rapidement sur des rampes et des courbes ; là-bas surgit la haute butte de Sévérac couronnée de ruines et se dessine le rideau sombre des Palanges et du Levezou, dominé par le signal de Pal, point culminant de ce massif de roches primitives d'un contraste si absolu avec la nudité des causses.

VII

MILLAU

En descendant du causse de Sauveterre. — Apparition du Tarn. — Le causse Noir et le Larzac. — Millau, la ville. — Les industries : mégisserie, tannerie et ganterie. — Creissels.

Millau. Avril.

De Sévérac jusqu'à Millau, le chemin de fer est un véritable couloir vers le Midi ensoleillé et brûlant, couloir tortueux, de pente raide, en partie troué dans les montagnes qui dressent un obstacle si puissant entre les deux versants. Quand la ligne est passée devant le petit val où naît l'Aveyron sous la chapelle de Saint-Dalmazy, elle pénètre dans le val régulier de la Verlenque, ruisseau d'un cours plus étendu s'il n'a pas l'honneur de donner son nom à la rivière de Rodez. Arrivée au point culminant de ce hardi tracé allant de l'Alagnon à la Méditerranée, la voie pénètre dans le tunnel d'Engayresque, percé à 818 mètres, et alors commence une descente extraordinaire, 350 mètres sur un parcours

de 17 kilomètres. En sortant du tunnel, on traverse sur un viaduc un ravin qui devient aussitôt un abîme et offre de lointaines et merveilleuses échappées sur la vallée du Tarn et les sinueux escarpements du causse Noir. Ce n'est qu'une apparition, suivie par d'autres aperçus sur des ravins âpres, couverts de broussailles, d'une végétation bien méridionale déjà. Si la verdure est maigre, si bien des pentes sont pelées, la lumière est plus claire, l'air plus transparent.

Et la ligne descend toujours avec des tunnels et des courbes ; on voit s'ouvrir un court vallon près du château de Lugagnac, un petit tunnel encore et, brusquement, il semble que le rideau des collines s'est déchiré, voici le Tarn étincelant au fond de sa vallée, entre les gigantesques falaises des causses : causse de Sauveterre, causse Noir et, par l'ouverture de la vallée, l'éperon terminal du causse Méjan [1].

Le Tarn vient d'échapper à son cañon formidable, il semble sourire d'aise dans la vallée élargie bordée de beaux villages entourés d'abricotiers et d'amandiers, même d'oliviers dans les coins abrités. Là-haut Fontaneilles, en bas Rivière fai-

---

1. Ces causses et les gorges du Tarn sont décrits dans la 34e série du *Voyage en France*.

sant face à La Cresse dont l'église neuve a été surmontée d'une statue, œuvre de Mme la duchesse d'Uzès. La muraille du causse Noir se dresse avec une hardiesse qui me rappelle le front de roches du Vercors, mais celui-ci, autrement élevé, est incomparablement plus grandiose grâce à la somptueuse végétation de la vallée de l'Isère.

Le chemin de fer domine de haut ce superbe bassin et ne parvient dans le val qu'après avoir franchi la Lamensonnesque au-dessus du petit bourg d'Aguessac. Deux autres villages, Compeyre étageant ses maisons grises au flanc de la montagne, Paulhe en terrasse, dominent le Tarn qui parcourt encore un défilé, riant, celui-ci, entre le causse Noir et le Puech d'Ondon, véritable petit causse isolé qui se présente sous l'aspect d'un pic fièrement découpé. Tout cela vraiment beau, d'une beauté classique, accrue par l'architecture des viaducs du chemin de fer, jetés sur les ravins.

Les monts s'écartent encore; dans un bassin bien éclairé, planté à profusion d'arbres fruitiers, le Tarn reçoit la Dourbie, venue par la prodigieuse fissure ouverte entre le causse Noir et le Larzac. Vers le levant, les grandes murailles qui portent les plateaux, au couchant les premières pentes du Levezou exposées en plein soleil et

couvertes de vergers d'amandiers. Cet arbre semble ici dans son habitat tant il abonde; plus encore que l'éclatante lumière il annonce que voici enfin le Midi. Arthur Young, en 1787, si-



gnalait déjà le grand nombre de ces arbres. La vigne, les pêchers, d'autres arbres fruitiers couvrent la petite plaine, tapissent les pentes et font de ce bassin un admirable cadre de ville. Aussi une cité importante est-elle née, Millau, la plus

populeuse de la France centrale entre Clermont-Ferrand et Béziers, entre Le Puy et Toulouse.

Ces belles campagnes, les parois du causse, les cimes lointaines et vertes du Levezou sont un admirable cadre.

De nos jours surtout, Millau s'est développée. Sans avoir un accroissement comparable à celui des cités manufacturières du Nord, elle a vu sa population passer de 6 000 âmes à peine au commencement du XIXe siècle, à près de 19 000. Elle le doit entièrement à l'esprit d'entreprise de sa population, car elle ne fut pas desservie de bonne heure par les voies rapides. La locomotive y apparut seulement en 1875.

La préparation des cuirs, favorisée par l'abondance des écorces de chênes, la fabrication des draps, des serges et des chapeaux, firent de bonne heure de Millau un des centres les plus actifs du Midi ; la ganterie, aujourd'hui si considérable, n'apparut qu'à la veille de la Révolution. Pourtant, si industrieuse que fût la cité rouergate, il semble bien difficile qu'elle ait possédé au moyen âge les 15 000 habitants dont parlent les historiens, l'étendue de la cité primitive telle que la délimitent les remparts remplacés aujourd'hui par des boulevards ombragés, était assez médiocre, le Millau moderne en a presque doublé

la surface par son quartier de la Gare et ses faubourgs.

Dans cette ville nouvelle se porte aujourd'hui toute l'animation ; belles avenues bordées de maisons élégantes, boulevards dont les grands arbres, les cafés, les boutiques rappellent les *cours* vivants des cités de Provence. La place demi-circulaire du Mandarous où aboutissent les principales voies et que décore un monument aux enfants de l'Aveyron morts pour la patrie, œuvre de Denis Puech, est le centre de ce mouvement et de ce bruit qui doit paraître prodigieux aux gens de Rodez.

Par contre, la vieille ville est tranquille. Les voies étroites bordées de maisons hautes et sombres à grands contrevents sont désertées par la foule, mais le touriste y trouve des détails pittoresques que les voies neuves ne sauraient lui offrir. L'artère principale, ou rue Droite, la moins large de ces voies anciennes, est bordée au centre par la haute tour du Beffroi, fût octogonal porté sur une tour carrée. Ce monument passe pour le plus ancien de la ville ; on lui a accolé celui qui possède le caractère le plus moderne : une halle de fer et de verre.

A l'extrémité de la rue Droite, la place de l'Hôtel-de-Ville est fort curieuse par les galeries

que forment ses maisons portées sur des piliers ronds. Comme à Villefranche[1], on appelle ce promenoir le *couvert*, les marchés s'y tiennent les jours de pluie. Mais les façades manquent de style, ce sont de grands murs plats percés de hautes fenêtres. A l'un des angles de la place est l'église Notre-Dame, la principale de la ville, dont la tour octogonale, couronnée d'une galerie à jour et d'une courte flèche, rappelle déjà les belles tours du pays toulousain. Millau possède trois autres églises et un temple protestant. Un de ces édifices, les Pénitents, renferme une remarquable *Descente de Croix* de Crayer, le grand peintre hollandais.

A travers ces rues étroites on trouve des façades de vieux hôtels et quelques détails intéressants, dans les cours surtout, si l'on consent à pénétrer dans ces boyaux souvent sales et fétides. Sur les boulevards est un charmant édicule dans le plus pur style classique du XVIIIe siècle, façade percée de trois ouvertures en plein cintre, surmontée d'une galerie à fronton et à balustres. Ce pastiche d'une heureuse élégance sert d'entrée à un lavoir, c'est l'œuvre de l'intendant L'Escalopier, un de ces administrateurs de l'ancien ré-

1. Voyez pages 6 et suivantes.

gime qui avaient entrepris avec tant de goût la transformation des villes.

Millau pourrait être le centre le plus séduisant pour les excursions dans les Cévennes, grâce à la gaîté de ses quartiers neufs qui retiennent un instant quelques visiteurs. Cependant, on y séjourne peu encore; au retour des gorges du Tarn, les touristes s'éparpillent vers diverses gares ou se font conduire à celle de Millau sans s'arrêter dans la ville. Le jour où les habitants auront eux-mêmes organisé les voyages dans leur curieux pays en reliant leur cité par des tramways électriques et des funiculaires aux points désormais classiques où finit la navigation du Tarn, où l'on aborde la visite de Montpellier-le-Vieux, Millau jouera pour les Cévennes le rôle de Grenoble pour les Alpes dauphinoises et aura accru sa situation de cité maîtresse du Gévaudan et du Rouergue.

De Millau vient la vie à ces provinces. C'est non seulement un grand centre commercial mais encore une petite métropole. Les villes voisines lui font appel pour leurs distractions. On vient s'amuser à Millau et Millau expédie ses « artistes » à Mende, à Marvejols ou à Saint-Affrique, comme Paris envoie les siens en tournée. Cette

réputation n'est pas récente. Sous l'ancien régime et du temps de la Restauration encore, les Millavois se piquaient de leur goût pour les lettres et les arts. Monteil, l'historien du Rouergue, disait :

Il n'y a pas longtemps qu'on y aurait trouvé une réunion de connaissances dans presque tous les genres ; on y jouait assez bien la comédie ; il s'y faisait même de petits vers agréables ; enfin, la manière de s'énoncer, celle d'écrire, tout se ressentait d'un goût cultivé, qui, de proche en proche, avait poli la partie de la province où est situé Millau, quand tout le reste ne paraissait guère peuplé que de Scythes et de Wisigoths.

Ce côté de l'esprit millavois est moins accentué aujourd'hui. Le Ségala a davantage séduit les écrivains que cette vallée heureuse et chaude, la partie sévère du Rouergue a eu ses poètes et ses romanciers, tandis que le bassin moyen du Tarn, où il fait bon vivre, est en quelque sorte ignoré, sauf par les gens de négoce et d'industrie. Millau est désormais et avant tout ville de fabriques et d'affaires. Deux grandes branches d'activité, le travail des peaux transformées en cuirs et la fabrication des gants, occupent la population presque entière. 1 200 ouvriers pour la tannerie, 1 500 ouvriers et 6 000 ouvrières pour la ganterie, tel est le chiffre des travailleurs, d'après l'*Annuaire de l'Aveyron* qui évalue

à 15 millions la valeur des peaux mises en œuvre et transformées par les tanneries et les mégisseries. Les indications que j'ai recueillies fixent la part de la main-d'œuvre à un cinquième de la valeur totale. Quant à la ganterie, sa production représente de 5 à 6 millions de francs par an, dont 40 p. 100 pour la main-d'œuvre.

Le travail des cuirs se subdivise en deux parties bien distinctes : la mégisserie, qui produit surtout les peaux pour la ganterie, et la tannerie proprement dite. Les mégissiers sont les moins nombreux; une des maisons travaillant pour la place est à la Canourgue, une autre à Marvejols; une demi-douzaine d'usines représentent l'élément purement millavois. C'est une industrie en transformation; à la suite d'une grève, la partie la plus importante du travail, le palissonnage, a remplacé la main de l'homme par la machine, et le nombre d'ouvriers a été considérablement réduit[1]. Les fabricants font preuve d'ingéniosité; dans une nouvelle manufacture installée à Creis-

---

1 Je ne reviendrai pas sur les détails techniques relatifs aux industries de Millau, j'ai décrit la mégisserie dans la 11e série du *Voyage en France*, chapitre VII (Annonay), et la 28e série, chapitre VII (Saint-Junien); dans ce même chapitre, j'ai parlé de la ganterie à Saint-Junien et me suis longuement étendu sur cette fabrication dans la 9e série à propos de Grenoble. On ne trouvera donc ici que les particularités propres à Millau.

sels, village voisin, j'ai vu employer les nouveaux procédés de tannage des peaux de veau et d'agneau à l'aide du chrome. Ce système d'origine allemande permet de livrer des peaux de gant pouvant être lavées après usage. La même méthode permet d'obtenir les peaux de mouton imperméables employées pour les vêtements d'automobilistes et de bicyclistes dont l'usage est si répandu. L'automobilisme a tracé une voie nouvelle à la mégisserie, une foule d'inventions ont surgi pour donner des peaux souples et imperméables, le travail s'est donc beaucoup accru.

La mégisserie fait également des *veaux mégis* dont la matière première vient de fort loin : Millau tire les peaux d'Allemagne, de Russie et de Galicie.

La tannerie millavoise prépare surtout les peaux de veau ; c'est la principale partie de son travail. Elle est arrivée à une grande réputation par le tannage à l'écorce de chêne vert ou yeuse, récoltée en abondance dans les régions cévennoles de l'Hérault, particulièrement Gignac et Saint-Guilhem-du-Désert[1]. Dans leurs notices, les tanneurs de Millau font toujours ressortir cet emploi de l'yeuse comme garantie de qualité. Le

1. 36e série du *Voyage en France.*

nombre des fabricants dépasse vingt, quelques-uns occupent un très grand nombre d'ouvriers. Chez M. Solanet, où j'ai trouvé un accueil plein d'empressement et de courtoisie, il y en a 300.

Ces veaux tannés et corroyés de Millau ont une grande réputation comme veaux fins ; les chaussures que l'on obtient à l'aide de ces produits nationaux passent pour les meilleures, l'étranger est donc un excellent client pour la fabrication millavoise ; l'Angleterre et l'Amérique du Sud sont les principaux débouchés. Mais il a fallu perfectionner tous les procédés pour lutter contre l'Allemagne et arriver à fournir constamment « le beau et le bon », comme me disait un des corroyeurs.

Même pour les profanes, ces beaux cuirs souples, blancs, noircis ou colorés que l'on voit dans les magasins de Millau sont des choses fort intéressantes et quelque peu merveilleuses. Il y a si loin des peaux brutes, raides, velues, d'un indéfinissable et écœurant parfum qui arrivent par ballots, à celles douces au toucher, d'une odeur saine, amenées à cet état par le contact prolongé du tan et par les intelligentes machines qui *corroient,* c'est-à-dire assouplissent ces cuirs légers !

La teinture des peaux destinées à la ganterie

est encore une importante branche d'industrie pour Millau, elle s'est accrue en même temps que la ganterie elle-même dont le développement est remarquable. Si la cité rouergate n'a pas l'importance de Grenoble, elle vient aussitôt après elle et doit être la première pour la fabrication du gant en peau d'agneau, avant Chaumont et Saint-Junien. Il y a plus de 60 fabricants dont 15 à 20 ont de grands ateliers et font un chiffre d'affaires important. Chaque année voit éclore des maisons nouvelles, on m'a cité un professeur de philosophie qui a abandonné l'Université pour se faire gantier. Ce philosophe a commencé par occuper deux ou trois ouvriers seulement.

La ganterie donne à Millau son caractère le plus vivant ; en dehors des travailleurs de l'usine et de l'atelier, elle occupe des milliers de femmes. Pendant les beaux jours, celles-ci s'installent aux fenêtres ou sur le pas des portes pour y procéder à la couture ou au finissage des gants. L'origine de cette fabrication a pu être fixée ; le premier gantier fut un Grenoblois nommé Guy, attiré sans doute par l'abondance des peaux d'agneau dans cette région dont la brebis fait la fortune. Il y vint en 1750, amenant avec lui 11 ouvriers ; cette petite colonie a fait naître l'armée de gantiers qui forme le principal noyau de la population.

Comme l'industrie des cuirs, la ganterie est entrée à pleines voiles dans le progrès. Certaines manufactures frappent par leur installation, la clarté des ateliers, les minutieuses mesures d'hygiène. Chez M. Étienne Buscarlet, qui occupe 70 à 75 ouvriers pour la coupe seulement, j'ai assisté à toute la fabrication, depuis la teinture des peaux opérée par la maison même, jusqu'à la livraison des gants. J'ai retrouvé ici l'impression ressentie à Grenoble dans ma visite à ces ateliers qui font si grand honneur au génie industriel de notre pays[1].

Et je ne vis pas seulement le gant usuel, le gant d'agneau que tout le monde connaît, mais aussi bien des articles amenés par la mode ou par l'automobilisme. Millau fournit aux chauffeurs ces gants à la fois épais, souples et chauds qui permettent de braver la gelée et la bise; pour eux les gants de phoque, pour les chauffeuses élégantes et les patineuses les gants de petit gris, de chinchilla, etc.

Les grands fabricants sont très souvent leurs propres mégissiers, chamoiseurs et teinturiers. Plusieurs ont ajouté à la ganterie d'agneau celle du chevreau, afin de répondre aux désirs d'une clientèle de plus en plus étendue.

---

1. 9e série du *Voyage en France*, chapitre V.

En un tel pays, où les têtes s'échauffent facilement, où le souvenir des terribles luttes religieuses n'est pas effacé, les conflits entre le capital et le travail sont naturellement assez fréquents, il y eut beaucoup de grèves à Millau. Par contre, l'état d'esprit des populations n'a guère permis le développement des œuvres patronales. Pourtant j'ai rencontré un intéressant essai de participation aux bénéfices tenté par M. Étienne Buscarlet dans ses ateliers de Millau et ses magasins de Paris. A l'aide d'un prélèvement de 14 p. 100 sur ses bénéfices il tente de constituer à chaque intéressé un capital pour ses vieux jours, ou pour les siens après sa mort, « capital auquel il pourra puiser dans des périodes critiques de sa vie, en cas de maladie ou de chômage ». Par là M. Buscarlet espère grouper autour de lui un personnel d'élite, intelligent, consciencieux et économe.

Le système innové par M. Buscarlet est fort ingénieux et fait le plus grand honneur à l'esprit philanthropique de cet industriel[1].

Il me resterait bien des choses à dire sur ce

1. La tentative a dû être abandonnée à la demande même des ouvriers ! Cet échec doit être dû à la jalousie des non-participants. Depuis ma visite une grève nouvelle a sévi sur Millau ; elle a pris fin par l'application de la loi de 1892 sur la conciliation.

centre actif, appelé à se développer davantage si les crises ouvrières ne l'éprouvent pas trop. Je devrais signaler encore tous les commerces qui gravitent autour de cette industrie des peaux : fourniture de matières premières pour la ganterie, utilisation des déchets par la fabrication de la colle, vente des laines et des bourres provenant du travail de mégisserie et de tannerie. Il suffira de dire que Millau est classé au 54e rang (en 1902) pour l'importance des opérations de sa succursale de la Banque de France, sur les 126 succursales de cet établissement [1]. Millau venait avant Toulon et Brest, villes autrement populeuses, et dépassait notamment Pau, Poitiers et Avignon. Quant à son chef-lieu de département, Rodez, il se tenait, comme je l'ai dit déjà, au 105e rang.

La campagne de Millau est riante et animée, grâce à la multitude de petites maisonnettes éparpillées dans les vignes et les plantations d'amandiers. Ces arbres couvrent toutes les pentes, ils font au printemps un incomparable manteau de neige délicatement nuancée auquel succède bientôt le tapis rose des pêchers en fleurs. Le commerce des amandes est très actif.

1. Le montant des opérations s'est élevé à 38 550 700 fr.

Dans cette aimable campagne, le Tarn déroule harmonieusement ses eaux vertes. J'emporterai un heureux souvenir de la course que nous fîmes à Creissels avec l'aimable Millavois qui se fit mon guide. Dans ce village, où nous allions pour visiter une mégisserie, je trouvai un ravin pittoresque, un château féodal fièrement campé sur un roc de tuf, dressant une tour carrée couronnée de créneaux et flanquée d'une mince tourelle de guet. Là-dessous, le village, allant jusqu'au Tarn, et le ruisseau jaseur donnant la vie aux fabriques.

VIII

LES BREBIS DU LARZAC

Ascension du Larzac. — La Cavalerie. — Une laiterie. — Comment se prépare le fromage de Roquefort. — Le camp du Larzac. — Les brebis. — La préparation du fumier. — L'élevage des mulets.

La Cavalerie. Avril.

Entre tant de causses qui sollicitent le visiteur curieux de retrouver en pleine France quelque chose du désert dont l'idée assez vague nous obsède parfois, j'ai choisi pour le visiter autrement que par une traversée hâtive, le Larzac, le plus vaste de tous ces plateaux calcaires du Rouergue et du Gévaudan. Plateaux découverts en quelque sorte de nos jours et devenus une des parties les plus célèbres de notre pays par leurs vallées en cañons, leurs immenses falaises, les sources puissantes issues à leur pied, leurs avens vertigineux, leurs grottes merveilleuses et leurs pertes de rivières.

Ce causse du Larzac est aussi le plus intéressant de tous par son industrie pastorale. En

dépit de son apparence aride et désertique et de sa population si clairsemée, il joue un rôle important dans l'agriculture nationale, c'est le principal laboratoire des Cévennes pour la production du lait et des fromages de Roquefort, une des plus grandes industries agricoles de notre pays.

J'ai la bonne fortune d'être guidé dans cette excursion par M. de Corneillan, l'excellent maire de La Cavalerie, qui a bien voulu m'offrir l'hospitalité et les moyens de parcourir rapidement ce plateau qu'il serait pénible et fastidieux de visiter à pied. Les courses sont longues sur cette table de calcaire, recouvrant 659 kilomètres carrés !

Nous avons quitté Millau avant le crépuscule, mais déjà le soleil baissait à l'horizon. Après avoir franchi le Tarn, la route s'élève aussitôt sur le flanc du causse par les pentes transformées en vergers et en jardins. A l'aide de grands lacets elle se dirige sur le versant de la Dourbie en offrant une vue de plus en plus belle sur la ville étalée au confluent des deux rivières. Millau semble enserrée par le verdoyant puech d'Ondon, dressant deux éperons entre lesquels se dessine un grand hémicycle. Grâce aux flèches d'église, au beffroi, à la vaste étendue couverte

de toits gris, à la multitude de *mazets* épars dans les vignes, à la neige rosée des amandiers qui couvre la campagne, l'active cité rouergate offre un admirable décor. L'ensemble serait digne d'une métropole.

Le puech de l'Agasse, projeté par le causse Noir, sépare les vallées du Tarn et de la Dourbie et commande tout ce paysage harmonieux et grandiose.

Vers le couchant empourpré, la chaîne du Levezou apparaît peu à peu ; on dirait qu'elle surgit comme un décor dans les changements à vue. Maintenant se montre et grandit le massif de l'Aubrac, encore tout blanc de neige ; bientôt Millau est comme au fond d'un cirque gigantesque. La nuit vient, déjà le gaz et la lumière électrique étincellent aux multiples fenêtres des usines et des hautes maisons. Avec le crépuscule tout semble grandir encore, les gorges formidables que nous surplombons paraissent insondables.

Brusquement l'obscurité s'est faite quand nous arrivons au rebord du causse, parmi les écroulements et les entassemeuts fantastiques de roches. La route s'en va dans la solitude, toute blanche, bordée d'ormes noueux qui représentent seuls la vie végétale dans ce désert pierreux. Il est

tard quand nous atteignons la populeuse commune de La Cavalerie, cœur du causse.

De bonne heure les rayons du soleil pénètrent dans ma chambre et j'aperçois un paysage inattendu.

Au lieu du causse pierreux, les abords du bourg offrent des pentes douces, d'une terre rougeâtre ; les champs sont entourés d'arbres élevés, chênes ou ormes, mais si souvent élagués pour fournir des ramilles aux brebis que ce ne sont que des troncs verruqueux et penchés, avec de courtes branches.

— Nos prairies aériennes, me dit M. de Corneillan, en parlant de cet usage de faire consommer les menus rameaux aux bêtes ovines.

Bien que nous soyons dans la deuxième quinzaine d'avril, la végétation n'a pas encore fait son effort printanier. Alors qu'à Millau tout est fleuri, ici les feuilles roussies tiennent encore aux branches. Les champs sont fauves, à peine les blés verdoient-ils. Dans un enclos, la charrue, conduite par deux chevaux, soulève une poussière blonde.

J'ai voulu errer par cette campagne, dès que j'eus atteint un point culminant, j'ai reconnu que cette zone de culture est assez peu étendue,

Dolmen
Redoules
Mares
Mas du Lacas
Redoules-Magdelaine
Pourrouget
Montauban
les Places
Mare
l'Abeille
Puech de la Croux
Puech Plavous
la Cavalerie
le Fraysinet
la Tune
Costeraude
les Bayrsses
de Viala
Mares
Berg.ie
Sambuc
Mas de Pommer
Puech de Mus
la Plaine du Temple
Nat.le
Ste Eulalie du Cernon
Egalières
Canalettes
l'Hospitalet
Pont de Carvin

1 300 hectares au plus, étroite oasis dans l'infini du causse, désert de pierres d'un gris bleuâtre s'étalant en grandes vagues.

Le bourg de La Cavalerie lui-même est construit entièrement avec cette pierre grise. Pas d'encadrement de fenêtre en briques ou en pierre taillée, pas de tuiles ni d'ardoises; les dalles du causse ont suffi à tout : elles constituent les murs et couvrent les toits. Et dans la rue large et montueuse formée par la grande route, cela a l'apparence des choses mortes, car le crépi rongé par le soleil s'effrite et s'écaille. Cependant ces maisons sont hautes, on devine qu'elles vécurent; elles sont comme les squelettes des grandes hôtelleries d'autrefois. La Cavalerie est en effet un centre déchu. Au temps du roulage, les relations entre Paris et Montpellier se faisaient par là; 400 chevaux de chariot ou de diligence y relayaient. Les chemins de fer ont tout fait disparaître. Si la pente voisine ne présentait le rare avantage pour le causse d'avoir des terres cultivables, si la brebis dont le lait sert à fabriquer le fromage de Roquefort n'était ici dans son habitat favori, il n'y aurait peut-être plus un individu dans le bourg.

Les diligences animaient la grande route, tracée à l'écart d'une vieille ville construite par

les Templiers et dont les murailles, les tours, les portes, les vieux hôtels sont restés debout. Là dedans vivent de pauvres gens, possesseurs de dix ou quinze brebis que l'on ramène du causse, pour la traite, deux fois par jour : cette maigre fortune suffit à les faire vivre, car les laiteries achètent le lait près de 30 centimes le litre. A ce revenu il faut ajouter, il est vrai, la couture des gants effectuée par les femmes, pour le compte des maisons de Millau. Une bonne ouvrière travaillant activement, peut coudre jusqu'à trois douzaines de gants par jour, à 70 centimes l'une. Le village compte cinquante machines environ et livre journellement cent douzaines de gants. Ce finissage fait entrer chaque année 10 000 fr. de salaires dans la commune.

Le vieux bourg, à la fois monastique et militaire, a gardé quelque allure ; une vieille porte fait face à une misérable mairie moderne ; plus loin est une tour de la Renaissance. La pierre a été ici taillée et assemblée avec maestria, en voûtes, en arceaux, etc. A en juger par ces vestiges, il y eut sur le Larzac plus de vie et de prospérité qu'aujourd'hui. Le causse fut en effet boisé, le climat y était moins dur ; si les sources firent toujours défaut dans ce sol fissuré, au moins y eut-il plus de fraîcheur.

Il n'y a pas une seule fontaine, à peine quelques puits d'une eau louche et impotable ; mais, par contre, un nombre prodigieux de citernes nécessitées jadis par les centaines de chevaux à abreuver. Chaque maison en a deux ou trois ; le total est de 418, renfermant chacune 85 mètres cubes d'eau. Cela représente environ 100 000 litres à consommer par jour, si une année entière se passait sans pluie. Or, la population est de 1 300 âmes seulement. Aussi, cette énorme quantité d'une eau parfaite par le goût a-t-elle suffi longtemps à tous les besoins des troupes venues de Lodève, de Montpellier, de Béziers, etc., pour faire des tirs de guerre, tant qu'il n'y eut pas d'établissement permanent : mais les citernes étant à l'intérieur des habitations, c'était pour les gens du pays une sujétion réelle que d'avoir à laisser puiser dans leurs réservoirs. Aussi, le génie, faisant choix du Larzac pour y créer un camp d'instruction, a-t-il été amené à faire une adduction d'eau de source.

Si les fontaines manquent sur le plateau, si les animaux n'ont d'autre eau que celle des puits et des mares soigneusement aménagées, il y a, par contre, au pied du causse, des sources abondantes. L'une d'elles, près de Nant, donne naissance à une véritable rivière limpide. Mais elle

sourd à 300 mètres en contre-bas du plateau. On lui a pris une quantité évaluée à un millième du débit et on l'élève au moyen de machines. Parvenue à la crête du causse, l'eau va remplir les réservoirs du camp.

Cette grosse question avait fait choisir, pour installer les baraquements, l'endroit où les conduites atteindraient le Larzac, afin d'éviter les dépenses d'amenée. On avait donc adopté un emplacement de camp à mi-chemin de La Cavalerie et de Nant, chef-lieu du canton, près du misérable hameau de La Liquisse, dans une partie du causse battue des vents, à 5 kilomètres des deux bourgs.

La population de La Cavalerie s'est émue. La Liquisse est réputée pour son air vif, on l'appelle le *plateau des fluxions de poitrine*. La commune a demandé que le camp fût près du village ; elle a offert à cet effet une sorte de combe très large, bien abritée — relativement — dont elle fit don à l'État, et a offert de participer pour 15 000 fr. à la dépense d'amenée des eaux. L'autorité militaire a accueilli cette offre avec satisfaction. Et le causse, si longtemps désert, devient pendant une partie de l'année le théâtre d'une grande activité par la présence des troupes réunies près du bourg au nom prédestiné de La Cavalerie.

Le choix a été dicté par la question d'économie. Dans une région d'âpres montagnes, ou dans les plaines viticoles, on ne pouvait trouver des terrains suffisamment vastes. Ici 5 000 hectares sont consacrés aux exercices et aux tirs ordinaires et l'on peut manœuvrer sur des milliers d'autres hectares. Puis le Larzac est incomparable pour les évolutions et les tirs très ondulés ; creusé de cirques, *sotchs* ou *soettes,* hérissé de rochers, il est apte à toutes les surprises, à toutes les formations. En même temps, l'extrême perméabilité du sol et la pureté de l'air sans cesse renouvelé par les vents assurent une salubrité parfaite. Il n'y a jamais eu un cas de fièvre typhoïde dans le village.

La Cavalerie est un des centres de fromagerie qui alimentent les fameuses caves de raffinage de Roquefort [1]. Elle possède une des principales laiteries établies dans un rayon de 120 kilomètres autour de ce bourg fameux et elle-même centralise le lait produit à 10 kilomètres à la ronde. Désormais bien peu de propriétaires de brebis font du fromage, ils livrent le lait aux fabricants qui le font recueillir dans les domai-

---

1. Voyez page 160 et suivantes.

nes et le transforment dans la laiterie. Il faut de 10 à 11 litres pour obtenir un fromage de 2 kilogrammes et demi, et la laiterie de La Cavalerie en recueille 30 000 litres par jour, au prix de 25, 26, 27 centimes le litre, jusqu'à 30 centimes parfois.

Une brebis donne environ 70 litres de lait par an, chaque année on vend un agneau de lait 7 fr. 50 c. ou 8 fr., le fumier vendu dans le pays vignoble vaut 10 fr., la laine rapporte 3 fr. Le petit-lait restitué par la laiterie permet d'élever un porc. Aussi beaucoup de petits cultivateurs obtiennent-ils jusqu'à 50 fr. de revenu par brebis. Sept ou huit de ces bonnes bêtes font vivre un petit ménage.

La traite a lieu deux fois par jour, le matin et le soir. Les charrettes qui vont chercher le lait dans les domaines l'apportent aussitôt à la laiterie, où il est reçu dans une salle tenue sans cesse à la température de 18° centigrades — rigoureusement requise. Après la mise en présure, deux heures sont nécessaires pour la coagulation.

Le caillé est alors *rompu,* c'est-à-dire coupé, séparé et *mis en moule* dans des vases percés de trous où le fromage est déposé par couches que l'on saupoudre de pain moisi fabriqué à Roque-

fort. Ce pain, composé de farines de seigle, d'orge et de froment, doit vieillir pendant trois mois avant d'être moulu et réduit en une poussière verte qui constitue des semences de *Penicillium glaucum* dont le développement produit ces taches vertes qui distinguent le fromage de Roquefort[1].

Les moules sont ensuite placés dans une sorte de coffre en bois ou de wagonnet appelé *trénel*, où ils sont disposés par couches enveloppées de linges et séparées par des claies. Dans le trénel, la température doit être maintenue à environ 20 degrés. Au bout de quatre jours, quand le fromage est raffermi, on le met dans une pièce froide, où il reste encore quatre ou cinq jours. Il est alors assez résistant pour être mis dans des *cajets* et expédiés à Roquefort, où le raffinage a lieu dans des caves, par des procédés devenus industriels.

Tel est le travail préparatoire du fromage de Roquefort, dans toute la région, fort loin même, car on trouve une fromagerie à Lunel, dans l'Hérault. Sur le causse du Larzac on compte dix de ces établissements. L'un d'eux, à Rigal, est in-

---

1. Des recherches pour produire artificiellement ces semences dans le laboratoire auraient été couronnées de succès.

téressant par l'émigration hivernale des fromagers; lorsque l'hiver est venu et que les brebis ne donnent plus de lait, ces fabricants quittent le Larzac et se rendent en Corse; de novembre à mars, ils y recueillent le lait de brebis et fabriquent des fromages qui sont également envoyés à Roquefort. Si une telle coutume se généralisait, il y aurait pour la grande île un revenu autrement important que le classique broccio [1].

Les fromageries produisent également du beurre. Le petit-lait est remis aux fournisseurs de lait, dans la proportion de 40 p. 100 de leur livraison. Ce petit-lait, emporté sur de rustiques charrettes à bras, est utilisé pour élever un porc au moins par ménage.

On a pu être surpris du chiffre élevé représenté par le fumier dans le rendement du bétail, la valeur de l'engrais atteint en effet la moitié de celle du lait. Les déjections des brebis sont très recherchées dans le vignoble de l'Aude, de l'Hérault et du Gard, où l'absence d'élevage prive la terre d'engrais animal. Tout le crottin s'en va ainsi dans la plaine; les cultures du causse, si

1. Sur la fabrication du *broccio* et la vie des bergers en Corse, voyez le volume spécialement consacré à l'île par le *Voyage en France* (14e série).

pauvres déjà, sont dénuées de tout élément de fertilisation, on y remplace le fumier par des rameaux de buis récoltés sur les pentes.

Si important est le produit de l'engrais ovin, que sa préparation est l'objet de soins spéciaux. Les malins balaient la bergerie, arrosent les balayures et, lorsque les moutons sont partis, répandent cela sur la place que les animaux occuperont à leur retour. Cette matière mouillée s'incorpore avec les déjections et finit par constituer une couche noirâtre et sirupeuse. On ne fait pas cette opération en avril et mai, lorsque le causse a sa courte parure d'herbe fraîche et aqueuse, l'eau est alors inutile.

Les expéditions d'engrais se font surtout depuis que les chemins de fer de Béziers et du Vigan sont ouverts; elles commencent de bonne heure, à l'époque du travail du vignoble et se terminent fin avril. Les principaux débouchés sont Béziers, Narbonne et Montpellier. Pendant les vingt-huit jours qui précédèrent mon passage, la gare de l'Hospitalet a expédié 245 wagons de 10 tonnes. Le prix étant de 32 fr. 50 c. la tonne, c'est 79 625 fr. d'engrais de brebis partis par une seule gare. Celle de Comberedonde en expédia davantage encore. Il y en eut moins à Sainte-Eulalie.

Les agneaux sont également l'objet d'un grand trafic : la gare de L'Hospitalet en charge de 200 à 400 par jour à destination des villes de la plaine. Ce pays du causse, si pauvre en apparence, est donc assez important au point de vue du mouvement assuré aux voies ferrées.

Les brebis appartiennent à une race spéciale dite du Larzac. D'après les indications qui me sont fournies sur le plateau, les dix laiteries du causse nécessiteraient le lait de 80 000 brebis.

Quelques auteurs, notamment M. Briot dans ses excellentes *Études sur l'Économie alpestre*[1], évaluent à 250 000 le nombre des brebis du Larzac. Peut-être faut-il entendre dans ce chiffre les béliers et les agneaux. Le chiffre s'applique d'ailleurs non seulement à l'Aveyron, mais encore aux départements de l'Hérault et du Gard, qui occupent une partie du causse. M. Briot évalue à 14 kilogr. la quantité de fromage fournie par chaque brebis. Cela donnerait 10 millions pour le lait, la laine fournirait un revenu de 3 millions.

La brebis du Larzac, petite, fine, sobre, robuste, est donc remarquablement laitière ; aussi

---

1. Librairie Berger-Levrault et Cie.

s'efforce-t-on de l'améliorer tout en la maintenant absolument pure. Une variété de plus grande taille ne saurait sans doute s'acclimater et vivre de l'herbe courte qui forme les pâturages. Les propriétaires ont compris la nécessité de maintenir cette source de richesse, ils organisent des concours qui ont parfois réuni à La Cavalerie près de 120 exposants et 8 000 à 9 000 brebis ! Les trois départements amènent leurs animaux à travers les solitudes du causse.

Ce développement récent est dû à la réputation et à la consommation de plus en plus grandes du fromage de Roquefort. Au commencement du XIX[e] siècle, il y avait à peine 50 000 moutons dans le Larzac. Young, qui consacre tant de pages à l'élevage du mouton en France, ne parle pas de celui des causses. Pourtant il signale de nombreux troupeaux sur les *montagnes désolées* de Lodève. Ces progrès ont eu pour corollaire la création de prairies artificielles dans les sotchs. Les cultures permettent la production du cheval, celle du mulet surtout. Les caussenards du Larzac vont acheter de jeunes mulets sur le causse de Rodez, dans la vallée de l'Aveyron, dans le Rougier, entre Sévérac et Espalion. Ces fils du baudet et de la jument sont l'objet d'un grand commerce ; à six mois, ils se

vendent 500 fr. à des maquignons de la République d'Andorre et de la Drôme, alors que les poulains, même issus d'étalons de l'État, trouvent preneurs à 150 fr. seulement.

Les jeunes mulets de six mois achetés pour le causse aux foires de Rodez, Sévérac-le-Château et Gabriac, sont amenés dans le Larzac à l'entrée de l'hiver. Quand ils ont atteint un an, c'est-à-dire au printemps, on commence à les faire travailler ; ils servent aux transports et aux labours dans les sotchs ; à l'âge de trois ou quatre ans, lorsqu'ils sont en pleine vigueur, ils sont vendus pour le roulage dans le vignoble et la vallée du Rhône.

Je recueille tous ces renseignements à La Cavalerie, en visitant la laiterie et les bergeries dont chaque maison est dotée. En ce moment, ces abris sont vides, les bêtes sont au pâturage, nous les verrons dans le causse et, le soir, au retour des excursions que nous allons entreprendre sur l'immense plateau.

IX

A TRAVERS LE LARZAC

Le pays de la pierre. — Les sotchs. — Les troupeaux. — Le plateau des fluxions de poitrine. — Nant et Saint-Jean-du-Bruel. — Du haut du puech de la Garde. — L'Hospitalet. — La Blaquairerie. — L'Arbre-du-Crime. — La Couvertoirade. — Le pas de l'Escalette. — Cornus. — Le gouffre de Mas-Raynal. — Source de la Sorgue. — Une maison hantée.

Tournemire. Avril.

La route de Nant parcourt la partie du causse sur laquelle est établi le camp. A peine a-t-on quitté La Cavalerie par cette voie aujourd'hui désertée et l'on est hors des cultures. Voici les croupes mouvementées, rocheuses, sans arbres, où nos soldats se livrent à leurs manœuvres. Sauf un petit bouquet de chênes échappé à l'extrême déforestation, il n'y a nulle part un peu d'ombre. Le site serait lugubre sans le bourg qui, vu à distance, perd son aspect rébarbatif et forme un beau fond de tableau.

Des pierres, toujours des pierres, sol de calcaire avec des poches de minerai de fer qui fu-

rent exploitées jadis; à l'époque où, le causse étant boisé, on pouvait alimenter les forges. Dans ce terrain inégal se creusent des cirques ou des cuvettes appelés *sotchs*. Ce mot singulier adopté par les écrivains qui eurent à parler du causse est prononcé *soettes* et je ne m'explique pas l'orthographe gothique adoptée.

Ces sotchs ou soettes, ayant été peu à peu légèrement colmatés par les eaux de pluies chargées de troubles, permettent une végétation plus abondante, si l'on peut employer un tel adjectif pour ce petit gazon presque ras. Les brebis les parcourent en hâte, broutent en arrachant à la fois tiges et racines. Partout où elles ont passé on voit sur le tapis velouté des taches sombres, comme si le sol avait été remué par une foule d'insectes. Cette pauvre provende suffit pourtant à entretenir en bon état ces milliers de bêtes et leur permet de donner la quantité de lait qui étonne les agronomes. L'hiver, quand le causse ne montre plus trace d'herbe ou se trouve recouvert de neige, les moutons sont nourris avec le fourrage artificiel cultivé dans les sotchs des environs des hameaux, et une bouillie de balle d'avoine, de sel et de tourteau.

Le site du camp que nous traversons a quelques cultures dans les sotchs; les bergeries sont

assez nombreuses, longs hangars de pierre sèche recouverts en dalles de même nature. Pauvres mais précieux gîtes que les bergers, race malfaisante ici comme partout, se plaisent à démolir.

Aux abords du hameau de La Liquisse, un fond de sotch exigu a été rendu imperméable par une aire en ciment, formant cuvette ; les eaux de pluie et de fonte des neiges s'y réunissent en une de ces *lavognes* qui remplacent sur les causses les rivières et les étangs. Cette zone est extraordinairement battue des vents, il s'y fait un appel entre l'air vif et frais du plateau et l'air très chaud et renfermé de la vallée de la Dourbie vers Nant et Saint-Jean-du-Bruel, région où déjà croît l'olivier. Aussi les caussenards ont-ils donné à cette petite plaine de la Liquisse le nom de « plateau des fluxions de poitrine », tant on s'expose à être saisi par le froid, en débouchant de la vallée surchauffée sur ce plateau exposé à tous les vents.

La Liquisse est un bien misérable séjour. Les deux hameaux dont il se compose ont dû leur existence à ce fait que le causse s'abaisse vers la Dourbie et qu'un pli permet de monter de la vallée sur le plateau. Après la rude ascension dans la combe exposée en plein soleil, chevaux

et voituriers éprouvaient le besoin de se reposer. Alors naquit le pauvre gîte.

La Liquisse possède quelques gisements de houille, car le Larzac privé de bois a des poches de charbon, de lignite surtout, nombreuses mais de peu d'importance. Autour même de La Cavalerie, les gens vont extraire le combustible pour les besoins du ménage. Vers La Liquisse les gîtes sont plus abondants ; il y a une petite exploitation et une série de puits de mines.

Des abords de La Liquisse, sur la crête du Larzac, on a une vue superbe sur la vallée de la Dourbie que l'on domine de 400 mètres. Au pied de la falaise, dans un bassin ensoleillé et très chaud, une vieille petite ville emplit à demi une sorte d'île verdoyante entourée par la Dourbie et deux bras du Durzon, qui vient rejoindre la rivière en lui apportant autant d'eau que la Dourbie en roule elle-même, davantage parfois. Le Durzon n'a pourtant pas deux lieues de cours, mais il naît d'une source puissante, une des plus belles qui jaillissent au pied des causses. Grâce à ces flots abondants, le Durzon donne beaucoup de fraîcheur à son court vallon et anime Nant dont il fait mouvoir les filatures et les scieries. Les eaux, les arbres, la forme pittoresque des collines dont une, très haute, isolée, porte la

chapelle romane de Saint-Alban, donnent une grande splendeur à cet ample paysage.

Nant est une vieille et intéressante petite ville groupée autour d'une église jadis abbatiale dont le clocher est porté sur une massive tour carrée. C'est un centre actif comme une autre commune importante du canton, Saint-Jean-du-Bruel, qui doit quelques usines à la force motrice de la Dourbie. L'industrie de Saint-Jean est surtout celle du bois; beaucoup de sabotiers habitent le bourg et la tonnellerie y a de l'importance; là se font en quantité ces « comportes » dont on se sert pour la vendange dans les plaines du Languedoc.

Tout ce pays est fort beau : vers Saint-Jean, les châtaigneraies forment de superbes futaies; en aval de Nant, la Dourbie parcourt des sites parfois extraordinaires, tel celui de Saint-Véran, chaos de roches bizarres, colonnes, aiguilles, entassements entourés de verdure, tel le rocher de Montcalm surmonté des ruines du château dont fut seigneur le marquis de Montcalm, le glorieux vaincu du Canada, mort en défendant cette colonie si française.

Autour de La Liquisse, le causse offre de nombreux sotchs cultivés, ayant parfois une forme

absolument circulaire, mais en remontant vers le nord on ne trouve plus que des ondulations rocheuses avec leurs bergeries. L'une d'elles, la Boisne, fut autrefois une ferme importante ; on n'y fait plus de culture. Les terres sont louées comme parcours à des bergers du Bas-Languedoc qui font paître 700 à 800 brebis moyennant une faible redevance ; ils doivent laisser le fumier dans la bergerie et celui-ci est vendu 1 800 fr. dans le vignoble.

M. de Corneillan a voulu me ménager une vue d'ensemble du causse ; dans ce but, il me conduit par ces maigres pâturages où la voiture entraînée par un cheval ardent court comme sur une route au sommet d'un massif de rides qui atteignent plus de 100 mètres au-dessus de La Cavalerie. Il y a là des monticules moins élevés que celui de La Liquisse (901 mètres), mais plus isolés, mieux dressés et offrant des horizons plus étendus. Un de ces mamelons, le Serre ou puech de la Garde, est à 852 mètres d'altitude ; nous parvenons sans peine, en voiture, jusqu'au sommet.

De ce point, on découvre une vaste partie du Larzac. Le plateau semble une immense cuvette de roches grises, tachetée de bien rares carrés fauves qui sont les cultures. Tout est gris : les hameaux et les bergeries construites et couvertes

en pierre se confondent avec la roche; il faut une jumelle pour distinguer La Blaquière, Saint-Martin-du-Larzac, les Agastous, Montredon, pauvres habitations éparses dans la solitude. La Cavalerie semble une ville, grâce à ses maisons crépies se détachant sur un fond de culture.

Le regard est surtout sollicité par l'immensité du tableau. Si le temps est trop brumeux aujourd'hui pour nous permettre d'apercevoir les Pyrénées, voici tout un monde de montagnes: le plateau de Guilhomard, l'Escandorgue qui domine Lodève; plus à l'est, les Cévennes majestueuses et âpres; le massif du Saint-Guiral est encore blanc de neige; les névés strient les flancs de l'Aigoual; plus haut se présente, toute blanche, la chaîne de la Margeride; blancs encore les monts d'Aubrac! Le Levezou est vert et roux, le causse Noir, gris et fauve montrant nettement Saint-André-de-Vésines et le site extravagant de Montpellier-le-Vieux. Vers le couchant bleuissent les sommets de la montagne Noire et de l'Espinouze.

Ce Serre de la Garde est un des plus merveilleux observatoires que je connaisse. Il joue un rôle important dans la vie militaire du camp. C'est le seul point du Larzac assez isolé pour que l'on puisse dominer tout le site. Les bergers

appellent une pyramide de pierre qu'ils ont élevée : la *place du général.* Pour eux, ce mamelon rocailleux devrait recevoir en permanence un grand chef qui surveillerait les troupes.

Je ne saurais rendre l'aspect désolé de cette région. Sans les troupeaux roux, qui trouvent entre les pierres une herbe courte et parfumée, ce serait l'absolue solitude.

Sur le revers oriental du Serre de la Garde, les roches du causse affectent des formes étranges ; autour de Saint-Martin-du-Larzac et de La Blaquière, il y a des entassements de blocs et des monolithes rappelant les bizarreries de Montpellier-le-Vieux. Là se creusent déjà les parois du causse, en grands ravins aboutissant au formidable cañon de la Dourbie.

Par une triste partie du triste plateau, entre des pierrailles excavées pour la recherche du lignite, nous sommes rentrés à La Cavalerie. Après tant de solitudes, La Cavalerie, ses remparts guerriers encore fiers, ses champs bordés d'arbres tortueux et ébranchés, me parurent une véritable oasis.

En route maintenant pour la partie du causse étendue dans le département de l'Hérault jus-

qu'aux abords des vallées profondes qui s'ouvrent dans les parois et vont se réunir dans le bassin de Lodève.

La route sort de La Cavalerie à travers la région des cultures, le *Ségala,* dit-on ici, car le seigle est la récolte principale..... Des haies d'aubépine, des ormes tortueux, des prairies artificielles ! Dans cette direction, jusqu'à l'Hospitalet, le sol est plus profond, les sotchs sont mieux travaillés, la petite plaine du Temple surprend heureusement par ses cultures, il y a de beau froment. Ces résultats sont dus à l'emploi des boues provenant des rues de Millau, on les amène malgré la distance de 28 kilomètres.

Une descente assez raide conduit entre les champs jusqu'à l'Hospitalet, gros village assis dans la verdure des prairies artificielles. Cette partie fraîche s'étend à 1 kilomètre au delà de l'Hospitalet, à l'endroit où le chemin de fer traverse le causse ; alors on retrouve le désert pierreux. La route de Lodève coupe en croix la voie ferrée et s'en va, toute droite, pendant plus de deux lieues.

Nous ne la suivons pas longtemps ; encore en vue de l'Hospitalet, assez riant entre ses cultures et ses bois, nous suivons un autre chemin conduisant à Alzon et au Vigan. Il s'élève lentement

en face des grands massifs cévennols qui se détachent nettement sur le ciel bleu ; on découvre une grande étendue de causse plus pierreux encore de ce côté ; la roche se hérisse, travaillée par les pluies, les gelées, les vents, elle offre de singulières silhouettes. Le hameau de la Blaquairerie[1] est au milieu de ces pierres sculptées par le temps. Quelques-unes sont des aiguilles coiffées d'un revêtement de pierre plus dure qui a empêché l'érosion complète par les pluies. Ces menhirs naturels ont reçu le nom de *petetos* (les poupées). Il en est en forme de tire-bouchons, d'autres simulent des bouteilles plantées par le goulot ; plus loin, ce sont des murs crénelés ou perforés, des encorbellements, des bastions ébréchés par le canon. Une partie de ces roches sont comme des ruines disposées au long de rues que l'on appelle des canoles. C'est, en petit, le site de Montpellier-le-Vieux.

Le plateau est d'une âpreté extrême ; pourtant, au milieu de cette aridité, voïci un coin cultivé, le domaine de Belvezet dont les hautes constructions dominées par une tour ont grand aspect.

Nous poursuivons la route jusqu'au hameau de Comberedonde, en passant près d'une lavogne

---

1. *Blaquererie* sur la carte.

qui nous offre l'aspect, bien rare en ces parages, d'une petite nappe d'eau où se reflète un pan du ciel. Plus loin, le chemin de fer dessert une station avant de descendre vers Alzon par son extraordinaire tracé : tunnels, viaducs et courbes. Les bâtiments de la gare sont dans un site sévère appelé l'Arbre-du-Crime.

Un assassinat fut commis ici, le récit qui m'en est fait me fournit un détail sur l'existence des caussenards pendant l'hiver : leur émigration dans le vignoble. Deux d'entre eux, qui étaient allés travailler pendant quatre mois dans le bas pays, comme c'est l'usage pour les hommes, furent assassinés sous un poirier sauvage par des misérables que tentait le pécule rapporté de cette émigration temporaire. Depuis lors, cet arbre malingre s'appelle l' « Arbre du Crime ». Il figure sous ce nom sur la carte de l'État-major.

Par Cazejourde, village entouré de quelques cultures, le chemin s'en va, toujours par les tristes et pierreux monticules jusqu'aux curieux village de la Couvertoirade, dont l'apparition est saisissante. Il est entièrement entouré d'un mur d'enceinte flanqué de tours; l'une d'elles possède encore une belle couronne de mâchicoulis. Une tour carrée percée d'une porte ogivale très basse conduit dans l'intérieur de cette ville minuscule.

Une petite place possède une maison flanquée de tourelles et éclairée par une élégante fenêtre à meneaux. Dans une cour voisine, une jolie porte est surmontée d'un écusson armorié : un palmier et une salamandre, surmontés d'une corneille et d'un casque.

Dans la partie haute de la Couvertoirade, se dresse un rocher gravi par un escalier; au sommet, l'église, très humble, avoisine un vieil édifice aux murs énormes, sans doute le château; le roc entaillé avait permis d'établir une petite place d'armes d'où l'on dominait le causse. C'est aujourd'hui un jardinet; au-dessous s'étale la lavogne où s'abreuvent les troupeaux.

Par les ruelles sont encore de nobles demeures, devenues gîtes misérables, déshonorées par les tas de fumier de buis qui pourrissent et fermentent. Une autre porte ouvre dans une paroi de muraille flanquée de tours rondes. Cette partie de rempart a été percée d'étroites et charmantes fenêtres gothiques.

Ce décor moyenâgeux dans un tel pays ne s'expliquerait guère si l'on ne savait l'état ancien et l'histoire du causse. Jadis celui-ci était couvert de belles forêts entre lesquelles les sotchs, ayant plus de fraîcheur, donnaient des récoltes meilleures que de nos jours. Le plateau était

pourtant peu habité, il fut donné en partie aux Templiers dès 1158; ces moines guerriers s'installèrent d'abord à Sainte-Eulalie, où leur commanderie a laissé des traces puissantes, puis à la Couvertoirade et à La Cavalerie dont j'ai dit les beaux restes d'édifices. Après la suppression de cet ordre qui couvrait la France d'un véritable réseau de petits couvents formidablement fortifiés, le Larzac devint la propriété de l'Ordre de Malte, qui le posséda jusqu'à la Révolution. En 1768, le commandeur de la Couvertoirade était un Mirabeau, oncle du grand tribun.

Les chevaliers de Malte disparurent à leur tour et leurs domaines abandonnés offrirent le lamentable aspect actuel. Les villes virent tomber leurs murailles, les vieux hôtels logèrent des bergers. Déjà les forêts avaient été détruites par l'imprévoyance de l'homme qui, ayant voulu cultiver toute cette surface, a fini par lui donner son aspect désertique.

Du haut de la chapelle, je contemplais cette pauvre petite citée mutilée et réduite à une telle misère, la plaine caillouteuse et sèche, hérissée de rochers, quand un bruit de sonnailles réveilla brusquement les échos : les brebis passaient devant la vieille tour des Templiers, transformée en auberge.

Encore les mamelons pierreux, le haut coteau dénudé du signal de la Couvertoirade, une arête déchiquetée que le chemin gravit par de brusques lacets et une descente rapide vers le Caylar, petit bourg de l'Hérault à demi enveloppé de remparts et dominé par une croupe rocheuse régulière, le roc de Servières. Le Larzac finit près d'ici ; la route descend vers le bassin méditerranéen en passant par le superbe « pas » de l'Escalette, ouvert entre les parois majestueuses du causse ; jusqu'à Lodève, elle suivra la vallée de la Lergue.

Le temps m'a fait défaut pour accomplir cette descente vers la contrée des oliviers. Nous sommes revenus à l'Hospitalet à travers le plateau, sur la route monotone. Cependant un site repose la vue de tant de plaines calcaires et de tant de rocs fantastiques. Au hameau de la Pesade, une des indentations qui échancrent le Larzac vient atteindre la table du plateau où elle se termine en une sorte de coin très aigu. On voit s'ouvrir, très profond, un vallon où naît le ruisseau de Boras ; des arbres, quelques prés, révèlent la fraîcheur. Des fontaines nombreuses accroissent le Boras sans en faire pourtant un cours d'eau comparable à la Sorgue, dans laquelle il se jette et qui naît dans la même grande

échancrure du Larzac, au pied du plateau de Guilhomard, désert de rochers au milieu du désert du Larzac. Dans une anfractuosité de la falaise, le bourg de Cornus commande tout cet immense triangle découpé dans le causse et formant comme un petit monde à part avec ses vallées, ses collines, ses mystérieuses sources et ses abîmes, dont celui du Mas-Raynal est parmi les plus profonds que l'on connaisse. Dans une de ses aventureuses explorations, M. Martel n'a atteint le fond qu'à 105 mètres; il y découvrit le cours souterrain de la Sorgue, mais il n'a pu le suivre jusqu'à la merveilleuse fontaine.

Vu de la Pesade, le site est d'une réelle majesté. Là-bas vers l'Hérault, les mamelons calcaires ont été comme sculptés, on dirait de grands jeux d'orgues ou des ruines féodales. Dans l'abîme, les vallons sont séparés par des lignes de rochers divisés par des canoles. Au-dessous, des eaux, de la verdure, mais peu de hameaux; ceux-ci bordent la lèvre du causse au-dessus de la fontaine de Sorgue: Canals, Cabanes, le Mas-Raynal.

Le petit coin de verdure de la Pesade est bientôt dépassé. Aux Infruts, on retrouve le causse et sa solitude. Jusqu'à l'Hospitalet, il n'y a guère que des bergeries. A l'écart de la route,

on me montre le domaine de la Salvetat qui possède une maison hantée : à une certaine date, il faut qu'un habitant de la maison aille jeter un setier de sel dans un ravin voisin ; si cette formalité n'est pas remplie, on voit chaque soir, à l'heure du repas, apparaître un grand chien noir dans la salle commune et nul ne peut le chasser.

— Je connais bien des gens du causse qui l'ont vu, me dit M. de Corneillan.

Droit s'en va la chaussée sur le causse que le soir emplit d'une tristesse plus pénétrante encore ; à travers les ondulations rocheuses on parvient dans le bassin de l'Hospitalet, presque un paradis après tant d'aridité. Des cultures, même des prés, des rideaux d'ormes et de frênes. Voici la gare où je prends congé de mon aimable guide.

Je descend du causse par le chemin de fer, une des lignes les plus hardies du réseau. Le tracé suit les flancs de la vallée très profonde du Cernon, large combe admirablement dessinée. Dans le creux, où viennent au jour les abondantes et superbes sources de la rivière, le village de Sainte-Eulalie-de-Cernon forme un beau paysage. Cette ancienne place forte, qui devint une des commanderies des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, a conservé ses tours d'enceinte.

Le grand pli du causse où l'on descend est sévèrement encadré par les parois régulières de la falaise, mais les pentes et le fond sont verts et bien cultivés, quelques arbres entourent les champs. A Lapanouse-de-Cernon, le château de Lescure apparaît au milieu d'un grand parc. La vallée s'est resserrée, le chemin de fer domine de haut le Cernon aux eaux transparentes. De petites vignes couvrent des terrasses. Sur une étroite arrête de roche grise s'allonge la Bastide-Pradines; des rangées de vignes forment degré contre les parois de la colline. Ainsi suspendu, ce village aux murs fauves, promontoire entouré d'autres éperons et de blocs éboulés parmi lesquels surgit une aiguille fantastique, est un site saisissant.

Le paysage disparaît, la voie ferrée n'est plus qu'une longue succession de tunnels séparés par de courtes trouées de lumière à la traversée de ravins. Brusquement on débouche en vue d'une bourgade étalée au flanc d'une montagne couronnée d'escarpements calcaires. C'est Roquefort, capitale économique de la contrée. Au-dessous, au bord du Soulsou, est la gare de Tournemire, nœud de communications dans ce carrefour cévenol.

X

LES CAVES DE ROQUEFORT

A travers le Ségala sous la brume. — Le Viaur. — Pont-de-Salars. — Salles-Curan. — Sur le Levezou. — *Pyr. A.* — *Pyr. B...* — Je retrouve le Tarn. — Saint-Rome-de-Tarn et Saint-Rome-de-Cernon. — Apparition de Roquefort. — Le bourg et ses caves. — Comment on raffine le fromage. — Les cabanières. — Roquefort autrefois, Roquefort aujourd'hui. — Les fleurines.

Roquefort. Avril.

Les régions de granit, de gneiss et d'autres roches primitives, lorsqu'elles constituent des plateaux, sont des déserts plus tristes encore que les grandes plaines calcaires comme les causses. Ces derniers ont pour eux l'éclat de la lumière, la transparence de l'air causée par l'absence de vapeurs; les moindres accidents du sol prennent un relief étonnant. Les terrains du granit, lorsqu'ils n'offrent pas les formes hardies des monts et les entassements de roches, sont au contraire d'une tristesse morne; vers le soir des beaux jours seulement, cette morose nature des bruyères, des genêts, des champs misérables de

seigle et de pommes de terre prend une majesté réelle, émouvante et mélancolique.

Mais par les journées brumeuses et grises, de tels pays sont d'une mélancolie poignante, dont on ne peut se défendre. Les horizons courts et bas, l'absence de vie, le silence profond, émeuvent au delà de toute expression.

C'est par une de ces journées lugubres que j'ai traversé le triste Ségala, de Rodez aux bords plus chauds du Tarn coulant entre d'immenses berges revêtues de châtaigniers.

Il avait plu la veille. Une brume froide pesait sur Rodez quand, bien avant le jour, la voiture de Salles-Curan s'est mise en route, emportant le maigre courrier à répartir sur le plateau à demi désert. Rapide descente jusqu'au Monastère, traversée de l'Aveyron étroit et endormi, puis lente escalade du Ségala par le ravin de la Garrigue. Quand le jour vient, nous sommes en vue de Sainte-Radegonde, jour douteux encore qui rend fantastiques les silhouettes du village et de vagues ruines.

Lentement nous continuons de monter, dans le paysage sans vie où les cultures sont chétives et rares, par de brusques détours révélant seuls que l'on approche d'une ligne de faîte. Il fait froid, la brume permet à peine de distinguer les

constructions des rares fermes bâties aux abords de la route. Et cette brume devient bientôt un brouillard opaque sous lequel nous franchissons un col à 851 mètres, pour descendre rapidement à la vallée du Viaur. La rivière, encore ruisseau, court dans un pli de la roche et commence à forer sa vallée sinueuse et d'une étonnante profondeur, seule beauté du Ségala par le contraste même du plateau monotone et de l'abîme au fond duquel écument les eaux.

Pont-de-Salars est un pauvre bourg enserré entre des pentes hautes mais sans grand aspect, car il faut monter longtemps avant de trouver de nouveau le sommet du plateau. Et celui-ci est montueux encore, couvert de landes entremêlées de cultures, avec des bergeries et des granges, abris de brebis nombreuses dont le lait sert aussi à la fabrication du fromage de Roquefort, bien que les plantes dont elles se nourrissent n'aient pas le parfum et la sapidité des fines herbes du causse.

A travers ces pauvres pays erre le ruisseau glacial du Vioulou. Au delà, dans la brume qui semble vouloir s'éclaircir, une rangée de collines se devine ; la route les atteint et pénètre par un vallon étroit et vert, où des moulins se succèdent au long d'un clair ruisseau. Dominant ce riant

bassin, un bourg s'étale au flanc d'un coteau. C'est le plus grand centre de cette partie du Ségala. Salles-Curan, chef-lieu d'un canton très vaste mais composé seulement de trois communes, ce qui dit assez l'aspect solitaire du pays.

Salles compte 500 habitants à peine; l'autre village, Curan, est à 6 kilomètres de là, sur une des parties les plus désolées du Ségala; mais ce fut une petite ville; il conserve une belle église possédant des vitraux remarquables et des stalles sculptées; un château devenu habitation rurale et de vieilles maisons disent que le passé fut prospère.

La voiture ne dépasse pas Salles-Curan, j'achève donc la route à pied jusqu'à Saint-Rome-de-Tarn. Morose course, les nuées se forment là-haut, sur le Levezou dont les croupes demeurent invisibles. L'air est vif, mais chargé d'humidité. Il me faut marcher longtemps avant de ressentir un peu de chaleur. Rien pour intéresser, sur cette terre monotone qui s'élève insensiblement entre les landes de bruyères et de genêts. A peine quelques troupeaux gagnant le pâturage et venant d'une bergerie lointaine. Pas de ferme, pas de chaumière, mais sur une sorte de seuil, entre deux vallons creusés l'un vers le Tarn,

l'autre vers le Vioulou, la maison des cantonniers, où l'on peut trouver abri en cas de pluie ou de tempête de neige.

Encore des pentes, encore des landes jusqu'au hameau de Bouloc, assis au pied du Levezou, à la source du Vioulou. Me voici donc sur ce Levezou que je voulais gravir ; mais le manteau des nuées l'enveloppe, le hameau est lui-même dans la brume, rien ne peut me faire deviner la ride qui forme le sommet peu sensible, 100 mètres à peine, dont l'aspect est si puissant vu des rebords du Larzac. La base sur le Ségala est à plus de 900 mètres d'altitude, à 970 à Bouloc, alors que la crête du système est à moins de 1 100 mètres.

Massif sans accident saillant. Vu de loin, le Levezou est une grande ride verte ou rousse, selon la nature de la végétation, genêt ou bruyère, à peine ondulée par quelques dépressions. Le point le plus élevé de ce côté est au sud de la route de Saint-Rome ; au-dessus du col, il atteint 1 099 mètres, 58 de moins que le mont de Seigne, point culminant, situé à un kilomètre de Saint-Laurent-de-Levezou, au nord du massif.

Je m'étais proposé de gravir cette cote 1 099, marquée sur la carte par un point trigonométrique avec cette indication mystérieuse : *Pyr. A.*

Au milieu des nuages ce serait folie, la vue est absolument nulle et je risque de m'égarer par les landes.

Ce signe *Pyr.* se répète avec d'autres lettres sur quelques-uns des monticules qui jalonnent cette partie de la chaîne. Il y a *Pyr. B.*; *Pyr. J.*; *Pyr. S.O. de J.* Ce sont les indications données par les officiers chargés de dresser la carte de l'État-major. Ne trouvant aucun sommet dénommé sur cette longue et triste arête, ils ont dû établir des pyramides de pierre pour servir de base à leurs levés et les ont désignées par cette abréviation et des lettres.

Aujourd'hui, rien n'est perceptible; sans le froid et la végétation misérable, on ne pourrait supposer que l'on est à une telle hauteur, c'est-à-dire à 1 000 mètres. De ce point où la vue doit être superbe sur tout le massif du Levezou, la profonde vallée de la Muze où se blottit Saint-Beauzely, sur les causses, sur les croupes sévères du Lagast d'où s'écoulent tant d'affluents du Viaur, de ce point je ne vois aujourd'hui que des nuées profondes qui semblent parfois se résoudre en pluie. Navré, je reprends la route qui descend rapidement vers l'invisible vallée du Tarn.

Longtemps encore je suis enveloppé par le

brouillard, mais enfin un peu de lumière se fait, le paysage, très accidenté, se montre riant, voici la verdure saine, les bois, les châtaigneraies et, gardant un vallon, le pittoresque village de Montjaux, étalé sur une pente au-dessous de ruines féodales. A l'extrémité de ce bourg, qui fut sans doute une bastide, à en juger par la régularité de son plan, est une église romane à coupoles qui appartint à une abbaye bénédictine.

Le brouillard n'est pas descendu jusqu'ici. Montjaux est en pleine lumière, mais sous un ciel couvert et menaçant. Cependant on distingue nettement le val où la Muze, échappée au couloir qu'elle suivait depuis Saint-Beauzely, achève de descendre rapidement vers le Tarn.

La distance est courte, de Montjaux à Saint-Rome-de-Tarn, 10 kilomètres à peine, mais on passe de l'altitude de 772 mètres à celle de 320, c'est dire la rapidité de la descente. Le pays s'est animé, beaucoup de hameaux entourés de cultures, au fond le Tarn décrivant de grandes ondulations entre de raides versants boisés, où les châtaigniers sont parfois en nappes continues. Dans ce beau paysage apparaît, dominant la rivière, la petite ville de Saint-Rome-de-Tarn. On franchit le Tarn sur un pont du moyen âge

dont les arches en ogive donnent grand caractère au paysage, et bientôt voici la petite cité où je trouve avec joie le gîte de l'hôtel.

Saint-Rome est une riante bourgade au sein de campagnes fraîches, encore pimpante au milieu de débris féodaux qui évoquent un belliqueux passé. Mgr Affre, le glorieux archevêque de Paris, une des plus pures victimes des journées de juin 1848, y est né ; une statue lui a été élevée.

De Saint-Rome-de-Cernon la route de Saint-Affrique remonte le pittoresque vallon de Lévejac dont le ruisseau bondit dans les roches et forme une série de chutes ; une de ces cascades tombe d'une hauteur de 27 mètres. Si la masse des eaux était plus puissante, ce ravin offrirait un grandiose spectacle, il n'est qu'aimable.

De la chaussée, se détache un chemin conduisant à Saint-Georges-de-Luzançon, une des stations du chemin de fer; il court dans les formations calcaires et l'on retrouve la végétation à demi méridionale de la région de Millau, dont Saint-Georges est voisin. Les amandiers abondent sur ces collines et font au printemps une adorable campagne. Au fond de la vallée coule le Cernon, abondant et clair, dominé sur sa rive gauche par les grands éperons du Larzac, entre

lesquels descendent des ruisseaux alimentés par des sources abondantes. Presque au sommet de ces puissants escarpements sont exploitées des houillières, d'un faible rendement. Une de ces mines domine Saint-Georges, d'autres s'ouvrent dans le grand cirque où coule le ruisseau de Luzançon.

En remontant la vallée, au long du Cernon rapide et clair, on rencontre toujours les amandiers ; c'est pour la contrée une source de bien-être, car on évalue à un million la valeur des amandes récoltées dans l'arrondissement de Millau, c'est-à-dire sur les rives du Tarn, de la Dourbie et du Cernon. Ces arbres et la vigne tapissent tout le bassin au fond duquel est Saint-Rome-de-Cernon, assis au pied des ruines de son château. Les plantations s'étagent sur des terrasses de pierre sèche, derrière lesquelles les habitants ont patiemment accumulé la terre.

Un des promontoires du Larzac est comme projeté entre le Cernon et le Soulsou ; sur l'autre rive de cette dernière rivière est le petit causse isolé de Cambalou, dont le beau front de roche surplombe une longue bourgade, sèche, grise et triste malgré l'étrangeté du site. C'est l'active Roquefort. Au pied, bordant le Soulsou, Tournemire emplit à demi une échancrure du causse. Ce

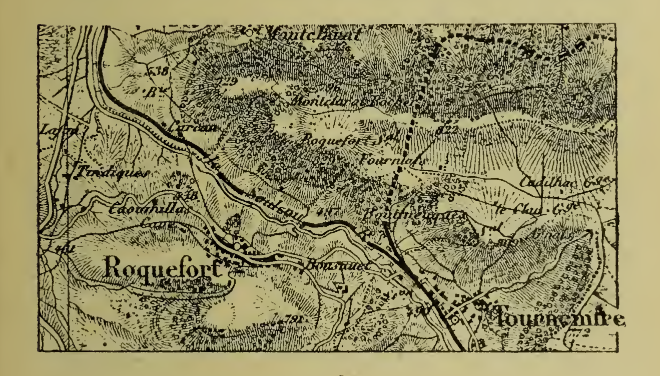
petit village est devenu un centre vivant grâce aux lignes de chemin de fer qui se soudent à la voie maîtresse de Neussargues à Béziers. La gare est au fond du bassin, cirque imposant par sa régularité, enlaidi du côté de Roquefort par les éboulis du causse. Dans ce fond, la chaleur estivale est atroce. Comme je me trouve loin, bien loin de ce Ségala où je grelottais hier sous la brume !

La route de Roquefort franchit le Soulsou, riviérette indigente qui se fraie un lit entre des monticules d'éboulis, et s'élève sur des pentes qui sont elles-mêmes produites par l'écroulement du causse de Cambalou. Caché d'abord par un ressaut, le bourg apparaît bientôt, rangée de très hautes maisons collées contre le rocher ; l'église, sans caractère, est comme écrasée par ces constructions entre lesquelles surgissent des bâtiments plus élevés encore. Ceux-ci donnent un aspect très industriel et, de fait, la préparation du fromage est devenue une industrie toute moderne avec la vapeur, l'électricité, la machinerie bruyante. Une grande cheminée envoie sa fumée noire aux débris d'une tour féodale, seul reste du château fort — la *roque fort* — qui couvrit jadis cette puissante position.

Au-dessus des glacis, des éboulis qui portent

la ville, sous les parois des rochers éboulés et disloqués, des fromageries bordent des rues étroites, montueuses, souvent en escalier. Des bruits d'engins, des jets de vapeur montrent que partout l'outillage moderne est intervenu dans cette préparation jadis familiale.

Autour de ces établissements sont des ruelles



nauséabondes, remplies de fumier et de détritus innommables. Là habitent les ouvriers de Roquefort. C'est véritablement odieux. Ce Midi, dont le souci de l'hygiène est déjà médiocre, pousse rarement aussi loin le dédain de la propreté vicinale. Il y a deux étages de rues ; celle d'en haut touche au rocher, on y creuse en ce moment des caves nouvelles qui seront d'immenses cavernes, à en juger par la quantité des déblais retirés,

blocs parfois énormes que des treuils soulèvent et vont jeter sur les pentes où l'accumulation des terres et des roches formera une terrasse destinée à des constructions.

On est loin aujourd'hui des installations d'autrefois ! Avant notre époque, le causse de Roquefort était bien utilisé pour ses grottes, mais le fromage n'avait que des débouchés restreints, la quantité produite était relativement faible. Vers 1830, Abel Hugo décrivait ainsi Roquefort et son industrie :

Ce village, si célèbre par ses fromages, s'élève sur la pente d'une colline qu'on appelle le *Cambalou,* dont la base est d'argile bleuâtre et dont le sommet est formé par des rochers calcaires. Cette colline renferme les caves ; leur nombre est de 20 environ ; les unes sont entièrement taillées dans le roc ; d'autres n'y sont encaissées qu'à moitié, et leur partie antérieure est bâtie en maçonnerie. Elles ont un, deux et même trois étages. Leur intérieur est assez étroit et divisé en plusieurs ramifications. Aux parois sont appuyées des tablettes recouvertes de paille qui servent à recevoir les fromages. En temps de pluie, de légers suintements ont lieu à la voûte ou sur les parois ; néanmoins, l'atmosphère des caves est toujours sèche, ce qu'on attribue à des courants d'air qui soufflent intérieurement et qui paraissent venir du fond des caves. La température y est à peu près la même pendant toute l'année, le thermomètre s'y élève à 10 degrés.

A l'époque où le frère de Victor Hugo décrivait ainsi Roquefort, ce village et les monts

d'Aubrac qui font le fromage dit de La Guiole produisaient ensemble pour 1 100 000 fr. Or, aujourd'hui Roquefort, seul, produit pour plus de six millions ; c'est dire l'extrême richesse de ce petit causse de Cambalou.

La fortune est due à la dislocation du sol. Les argiles dont parle Abel Hugo, ou plus exactement les marnes du lias, donnent lieu à des glissements qui ont amené des chutes de roches, des affaissements, des cassures, des éboulis que l'on reconnaît en voyant le site de Roquefort. Il y a là des grottes, des failles qui communiquent et font naître des courants d'air si violents, qu'on ne peut tenir une bougie allumée devant ces fissures auxquelles on a donné le nom de *fleurines*. Il en résulte que, même pendant les chaleurs, la température reste toujours basse et ne dépasse guère 5 à 7 degrés.

De bonne heure, les pasteurs du pays s'étaient servis de ces caves naturelles pour conserver leurs fromages, on remarqua qu'ils acquéraient une qualité particulière, aussi se disputait-on la possession des grottes, on en creusait de nouvelles, parfois on en formait en plaçant simplement un mur devant un encorbellement. On a trouvé dans des chartes de 1070 des allusions à ces fromageries.

Quand les chemins de fer commencèrent à répandre au loin les produits alimentaires, le roquefort se conquit sans relâche de nouveaux débouchés, alors ce fut une concurrence effrénée pour la possession des caves. On en paya jusqu'à 215000 fr. et de médiocre étendue. Mais ce n'est pas la cavité que l'on achète, ce sont les fleurines, le courant d'air froid.

Malgré tout, les bénéfices étaient considérables, aussi la spéculation s'est-elle portée sur ce rocher, une société se constitua pour accaparer ou affermer les caves et, naturellement, elle profita de ce quasi-monopole pour abaisser le taux d'achat des fromages frais. Afin de maintenir les prix, les producteurs constituèrent une autre société, acquirent des caves, en creusèrent de nouvelles. Peu à peu la montagne entière a été perforée. Les frais ont été énormes, on les compensa par des procédés de maturation plus rapides que le système empirique d'autrefois. Peut-être est-ce au détriment de la finesse. Bien des roqueforts n'ont plus cette onctuosité qui distingue les fromages parfaits.

La vieille méthode de lente maturation sur la paille, dans les caves étroites, ne ressemble donc guère aux procédés d'aujourd'hui. Et c'est par l'industrie moderne que Roquefort est sur-

tout curieux, les travaux entrepris sont gigantesques. On ne peut s'empêcher de sourire en lisant dans des livres récents que la construction des plus belles caves et de leurs dépendances n'exige pas plus de 12 000 fr. C'est par centaines de mille francs, par millions même, que l'on compte.

Pénétrons dans une de ces grandes installations où le visiteur est cordialement accueilli. Voici, dès l'entrée, une salle très obscure mais que l'électricité inonde de lumière aux heures du travail, c'est le saloir où les fromages, après avoir été pesés et acceptés par un employé, sont empilés par trois ; ils y restent six jours avant d'être envoyés à une machine appelée brosseuse, qui les débarrasse de toutes les végétations cryptogamiques.

Les ateliers où fonctionnent ces appareils sont des cours immenses, aux voûtes en berceau supportées par des colonnes basses aux robustes chapiteaux rappelant les cryptes romanes de nos vieilles églises. L'animation y est extrême. A côté des machines brosseuses, d'autres, armées de longues aiguilles, perforent chaque fromage et y font un certain nombre de trous destinés à faire pénétrer l'air et à hâter la maturation. Au commencement de la saison, on ne fait guère

qu'une vingtaine de trous, mais on en perce de 50 à 60 quand il y a des commandes pressées; en hiver, on a plus de temps et ces procédés artificiels sont inutiles; alors le fromage, livré à lui-même, simplement retourné à époques régulières, gagne davantage en finesse et en saveur.

Les opérations sont faites par des femmes et des jeunes filles, très propres et avenantes; leur mine est fraîche, prouvant que, malgré l'humidité et la basse température, le séjour dans les caves n'est pas malsain. Pour résister aux conditions spéciales du travail, ces *cabanières*, comme on les nomme, portent de gros sabots, d'épais bas de laine, un jupon très court en molleton, ne descendant guère au-dessous du genou, et un tablier de toile grise à bavette. Dans les grands établissements, ce tablier porte un numéro matricule. Les cheveux sont enserrés dans un mouchoir.

Une contremaîtresse cabanière me guide dans les caves de maturation; il y en a plusieurs étages, reliés par des escaliers. Ici la lumière électrique n'est pas utilisée encore, nous nous éclairons d'une bougie. Dans chaque cave, des fromages sont disposés sur des rayons où, tous les quinze jours, des cabanières viennent procéder à une

toilette, c'est-à-dire un raclage. La partie enlevée n'est pas perdue ; sous le nom de rebarbe, elle constitue un aliment à bas prix, très recherché dans le pays. Le séjour en cave est d'un mois à un mois et demi. Quand il n'y a pas presse pour les expéditions, la durée du séjour atteint jusqu'à trois mois; les fromages sont alors supérieurs en qualité. Au moment où je parcours ces caves, il y a un tel afflux de commandes, que l'on devra livrer des fromages n'ayant pas quinze jours de maturation.

Les cabanières vont par petites équipes dans ces couloirs sombres et froids, raclant avec un couteau les disques odorants. Faible est la lumière, les travailleuses s'éclairent par la lampe de fer dont on se servait jadis, le *chelut* des canuts lyonnais, qui dérive de la lampe de terre cuite des Romains. Cela répand à peine une lueur sur l'outil et sur le fromage qu'il dépouille de sa légère croûte superficielle. A mon passage, les cabanières cherchent à dévisager l'étranger ; dans l'obscurité, leurs yeux brillent d'une façon étrange, comme des prunelles de chat.

On me montre une fleurine, celle-ci ne s'ouvre pas directement sur les parois, c'est un petit tunnel par lequel on est allé dans la roche à la recherche des fissures à courant d'air. Ces travaux

sont parfois coûteux. L'issue est fermée par une grille de fer.

Dans la partie la plus fraîche des caves est une chambre de réfrigération où les fromages non vendus sont soumis à une température basse et constante, afin de les maintenir au degré parfait de maturation. Ils y restent parfois jusqu'à huit mois.

A mesure que les commandes arrivent, les fromages sont montés dans les magasins, raclés encore une fois, puis reçoivent une marque de fabrique imprimée sur la croûte même et sont enfin enveloppés de papier d'étain sur lequel est collée une large étiquette avec la même marque de fabrique. Il ne reste plus qu'à emballer ces disques revêtus de leur armure brillante et à les diriger sur la gare de Tournemire, qui les répartira à travers le monde entier.

Le roquefort trouvera bien des concurrents, mais aucun ne pourra rivaliser avec lui, même de loin, pour les qualités propres à ce fromage : l'onctuosité et le parfum. C'est que les causses seuls donnent un lait de brebis aussi gras et, malgré toutes les tentatives, on n'a pu créer des caves artificielles analogues à celles du Cambalou. Là seulement sont des fleurines.

XI

LE ROUGIER DE CAMARÈS

De Tournemire à Saint-Affrique. — La vallée de la Sorgue. — Saint-Affrique. — Vabres. — Au long du Dourdou. — Dans les terres rouges. — Camarès. — Les bains d'Andabre et de Sylvanès. — Belmont. — Les genêts du Dourdou. — Saint-Izaire et ses oliviers. — Du Dourdou au Tarn. — Brousse.

Brousse. Juin.

En attendant que la vallée du Rhône soit reliée par une ligne ferrée allant de Nîmes à Albi, le terminus de cette voie transversale est la menue sous-préfecture de Saint-Affrique. Un embranchement prolonge jusqu'à elle le chemin de fer de Nîmes au Vigan et à Tournemire, en contournant le Cambalou, c'est-à-dire le causse de Roquefort.

Il monte sur des pentes de roches désagrégées que couronne le plateau couvert de prés secs et de pâturages à brebis avec quelques cultures, pays d'aspect triste, d'une teinte de bronze ; troupeaux et bergers animent seuls cette soli-

tude. Un hameau, Massergues, borde la voie; plus loin, Saint-Jean-d'Alcapiès occupe un vallon très rocheux, mais cultivé, où quelques vignes couvrent les pentes. Au fond du ravin coule la Galatrove que de belles sources ne cessent d'accroître; bientôt elle est assez puissante pour faire mouvoir des moulins; d'une écluse elle tombe dans la Sorgue, qui vient de parcourir une large vallée depuis sa naissance héroïque au pied des escarpements du Larzac[1]. Le confluent est dans un bassin bien cultivé, riant grâce à la multitude de maisons blanches éparses dans les vignes. De multiples ravins sillonnent le flanc des petites montagnes et se réunissent vers un coude de la Sorgue. Le rocher de Caylus, semblable à quelque ruine puissante surmontée d'un donjon, domine le site. A son pied Saint-Affrique occupe tout le fond de la vallée.

Une longue avenue de platanes conduit à la ville, passe en vue d'un vaste collège religieux et se continue par une large et vivante grand'rue coupée par une autre artère formée par la route de Rodez. D'étroites petites voies, aux maisons hautes, forment un dédale gardant en cette saison une fraîcheur délicieuse, tandis que

1. 36e série du *Voyage en France*, chap. XVI.


St Affrique
Vabres
St Etienne-de-Naurouls
Peyralbe
Salmanac
Savignac
Bedos
Bourguet
Mas de Larcher
Mas Ancessi
Bois de Mouly
Bethléhem
Soulzou
St Privat
Truans
Paillèras
Mare
682
699
657
631
620
680
581
670
300
324
385

les rues principales sont torrides. Peu de monuments ; à peine faut-il citer l'église et un pont du XIIIe siècle dont le tablier en dos d'âne et la grande arche centrale changent en beau décor cet ensemble plutôt terne. Des boulevards ont remplacé l'enceinte fortifiée. Les eaux de la Sorgue, amenées par un canal, ont donné à la ville une aimable ceinture de jardins et de prairies.

Saint-Affrique est une ville commerçante ; là viennent s'entreposer une grande partie des laines de cette région où les moutons sont en multitude, mais l'industrie n'est guère représentée que par de petites fabriques de draps et de molletons et quelques ateliers de ganterie.

A Saint-Affrique la cour de la gare est remplie de voitures pour les bourgs et les villages des bords du Tarn et du Dourdou ; après avoir parcouru la ville à grand bruit de grelots, elles viennent stationner longtemps sur le large boulevard où se concentre l'animation. J'étais venu sans plan bien arrêté, prêt à faire une excursion au hasard des circonstances. Au milieu de toutes ces diligences qui évoquent un lointain passé de malles-poste, je me suis décidé pour Camarès, c'est-à-dire la vallée supérieure du Dourdou, le

conducteur me promettant un arrêt à Vabres et la visite de cette cité déchue.

Nous voici en route, la voiture court sous les platanes touffus d'une avenue bordée par un élégant jardin public et s'engage dans la vallée de la Sorgue, sévère mais fertile. La vigne monte très haut au flanc des collines ; le phylloxéra a détruit bien des parcelles de ce vignoble et les céréales l'ont remplacée. La Sorgue roule d'abondantes eaux au sein de cultures soignées. Au sommet des collines le rocher se montre en escarpements embroussaillés de taillis et de chênes étêtés.

La terre est d'un rouge très sombre, de même la pierre dont les maisons sont construites. C'est un autre Rougier semblable à celui de Villecomtal et de Marcillac [1]. La formation est plus étendue encore, car elle se prolonge jusqu'à Albi. Les écrivains qui ont décrit le Rouergue [2] ont fait de cette partie du terrain permien étendu dans le sud de la province un petit « pays », le Rougier de Camarès, traversé par le Dourdou de Vabres, comme le Rougier d'Espalion est traversé par un autre Dourdou, moins abondant mais autrement pittoresque.

1. Voyez chapitres VI et VII.

2. Notamment M. G. Fabre dans le *Dictionnaire géographique* de Joanne.

La petite ville de Vabres qui donne son nom à ce Dourdou est près de l'endroit où il reçoit la Sorgue. Ce n'est plus qu'un petit bourg, et pourtant, jusqu'à la Révolution, ce fut une cité épiscopale. L'église de ce pauvre centre, qui renferme à peine 500 habitants dans l'agglomération[1], eut le rang de cathédrale et ses évêques portèrent le titre de comtes de Vabres. Le palais épiscopal est en terrasse au bord du Dourdou, errant entre les îlots de sable rougeâtre et franchi par un beau pont.

Vabres est donc à peine un village aux rues étroites, puantes et sales à l'excès, ayant complètement perdu son ancienne grandeur. Cependant il a gardé bien des traces de son passé. Les hôtels où habitaient les dignitaires du diocèse — dix vicaires généraux, neuf chanoines — sont encore debout et montrent de jolies tourelles d'escalier datant de la Renaissance, des vestiges d'ornement apparaissent sur des façades. La cathédrale était une modeste église ne gardant de son origine qu'une belle rose placée au chevet. Au XVIIIe siècle, un évêque lui enleva la plus grande partie de son caractère ogival, estimé

1. 494 habitants agglomérés, 1 263 dans la commune. Saint-Affrique compte 6 699 habitants, dont 4 492 agglomérés.

barbare; de nos jours, le clocher fortifié a fait place à une tour de pierre blanche surmontée d'une haute flèche.

Telle est cette ancienne cité profondément déchue, qui fut sans doute la plus petite des villes épiscopales si nombreuses sous l'ancien régime, plus menue encore qu'Entrevaux[1], abri de l'évêque de Glandève.

Par la rive gauche du Dourdou, plus torrent que rivière, roulant des eaux rougeâtres dans un lit de rouges graviers, entre des berges rouges dominées par des collines où les sillons et les vignes montrent des terres de même teinte ardente, la route de Camarès s'en va, poussiéreuse, bordée de hameaux dont l'un, Rayssac, se groupe autour d'une église. Soudain s'écartent les petits monts, ombragés de châtaigniers à l'ouest. Voici la vaste plaine très ondulée que barrent au sud les hautes croupes des monts de Lacaune[2] couvertes de châtaigniers à leur base et se terminant par de grands pâturages que domine, de ses 1 100 mètres, le signal de Merdelloux, monts de schistes et d'ardoises qui contrastent fort avec le Rougier de la plaine et du massif de Vabres.

1. 12e série du *Voyage en France*, chap. XXV.

2. Sur les monts de Lacaune, voyez la 37e série du *Voyage en France*.

Dans un méandre du Dourdou, Montlaur borde la rivière errant entre les cultures et les petits vignobles. Les pentes sont douces, sillonnées de ravins ; la culture est loin d'occuper toute cette belle plaine, nombreux et vastes sont les parcours pour les moutons. Les premières pentes des hauteurs qui barrent l'horizon vers le sud sont couvertes de bois. Le Dourdou débouche de ces petits monts ; à sa sortie, s'étage en amphithéâtre la vieille et curieuse Camarès qui domine du haut de son promontoire un joli bassin de cultures et de vignes. Deux ponts, dont un fort ancien, franchissent la rivière et aboutissent à la route conduisant aux petits établissements d'eaux minérales d'Andabre, du Cayla, de Pruines et de Sylvanès, qui forment sur une longueur de deux lieues un groupe intéressant de stations thermales, fréquentées pendant l'été.

Camarès, par ce voisinage et son industrie, est un centre assez vivant. De bonne heure l'industrie de la laine s'y implanta, grâce aux troupeaux qui alimentent de leur lait de nombreuses fromageries dont les produits sont expédiés à Roquefort. Non seulement on tisse des étoffes communes en usage dans le pays, mais une usine se livre à la production des draps de troupe. L'industrie minérale, autrefois active, se

borne aujourd'hui à l'exploitation d'ardoisières et de carrières de gypse.

Le soir, j'ai pu gagner Belmont à travers ces rouges campagnes du pays de Camarès qui n'ont pas autant d'étrangeté pour moi, maintenant que je connais la fulgurante vallée de Marcillac. Le chemin sinueux s'élève sur une croupe peuplée de hameaux d'où l'on a une vue très étendue, d'un côté sur la plaine de Montlaur, de l'autre vers les grandes cimes des monts de Lacaune, tandis qu'à l'est se distinguent les parois des causses. Après la traversée d'un petit plateau, la route descend rapidement vers la plaine accidentée où Belmont s'est assise au débouché du bassin du Rancé. La ville s'annonce de loin par la haute flèche de son église, que surmonte une statue de saint Michel.

Belmont est bien moins populeuse et active que Camarès ; rien n'y retient longtemps le visiteur. Aussi, dès le jour, suis-je reparti pour Vabres, afin de parcourir avant la grande chaleur la vallée du Dourdou, mais il était huit heures et demie déjà lorsque le courrier atteignait l'ancienne ville épiscopale et le soleil était cuisant. J'ai la bonne fortune de rencontrer une voiture allant à Saint-Izaire, le conducteur consent à me prendre et

m'épargne une marche qui s'annonçait pénible, tant la route est poudreuse et sans ombre.

La vallée du Dourdou s'est élargie, le plan des cultures couvre une vaste étendue. Au milieu des champs, une église désaffectée est devenue habitation. Sur les bords de la route s'échelonnent des granges à un étage servant de poulailler, de bergerie et de fenil aux habitants des fermes situées sur les côtes et que la culture des terres de la vallée amène au bord du Dourdou.

Au loin, une grande croupe boisée semble barrer le chemin; sur ce promontoire, l'église du Cambon, le hameau, une ample villa à campanile, font décor. Beaucoup de petits hameaux, de chaque côté de la rivière; tous renferment des bergeries où des voitures vont recueillir le lait destiné à la laiterie de Cambon; les pots vides sont laissés au long des routes par les voituriers.

Nous voici encore en plein Rougier, de grandes parois d'un rouge lie-de-vin s'escarpent au-dessus du Dourdou, le hameau de Bournac, en amphithéâtre sur des pentes, en face d'un méandre, doit à cette teinte un aspect sinistre. Les moutons qui pacagent entre les genêts empruntent à la poussière rouge une étrange toison fauve.

Dans l'isthme qui ferme la branche du Dourdou, le Cambon commande un vaste paysage fermé vers le nord par de grandes croupes derrière lesquelles coule le Tarn. Au point culminant de ces hauteurs, mais invisibles d'ici, sont les ruines du château de Gozon, où naquit Dieudonné de Gozon, grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui délivra l'île de Rhodes d'un dragon et dont la pierre tombale est au musée de Cluny à Paris. Cette légende est restée vivace : un bois voisin du château porte le nom de Dragonnières. Là, dit-on, le chevalier aurait préludé à son exploit en dressant des chiens à attaquer des dragons de bois semblables à la fameuse tarasque de Tarascon.

Sur la rive droite du Dourdou, au sein de pentes couvertes de grands genêts aux fleurs d'or emplissant l'air d'un parfum puissant, pointe haut et mince le clocher de Calmels, dominant une humble église isolée au milieu de jeunes vignes bien entretenues. Sur l'autre rive apparaît la flèche flanquée de pyramidions du hameau du Viala : quelques maisons alignées en arrière sur une arête. Ces deux églises desservent la commune de Calmels-et-le-Viala, dont les habitations sont éparses sur les collines et les rives du Dourdou.

Le genêt couvre toutes les pentes que les vignes et les maisons n'occupent pas et jette le somptueux manteau de ses fleurs d'or sur les roches rouges, dans lesquelles le figuier sauvage accroche ses branches noueuses. Le fond de la vallée, très étroit, a de riches cultures défendues par des digues transversales contre les fureurs fréquentes du Dourdou. En ce moment, le torrent est calme, ses eaux d'un vert laiteux, sans transparence, semblent dormir dans les biefs, puis tout à coup on les voit fuir en des rapides où elles se brisent sur des roches.

Au delà du Viala, le pays devient de plus en plus cultivé ; de hautes collines ont de vastes étendues de céréales et de vignobles. Pas de villages, mais des hameaux assis au pied des pentes. Le sommet de ces croupes offre toujours le même revêtement de genêts d'un jaune éclatant. Un petit bassin s'entr'ouvre, couvert de noyers et de vignes dont chaque parcelle possède sa maisonnette. Dans cette riante campagne se suivent sans cesse les maisons bien construites, à la fois granges et bergeries, où les gens du haut pays viennent s'installer lorsqu'ils descendent cultiver leurs champs et leurs vignes de la vallée. Cette vie en partie double, particularité curieuse de la région, rappelle l'existence des Alpins qui

séjournent l'hiver dans les vallées et l'été dans les chalets de la haute montagne.

A un détour apparaît le vieux bourg de Saint-Izaire, amas de façades rouges et de toits rouillés, sous la masse énorme d'un château-fort découronné, recouvert d'un vaste toit. Des fenêtres modernes munies de volets font trous ou taches dans l'énorme façade ayant encore une tour de guet à l'un de ses angles.

Saint-Izaire fut une des seigneuries des évêques de Vabres, le château était leur résidence. De cette époque lointaine, le bourg a gardé quelques vestiges intéressants. Un jardin possède un joli portail à porche encadré de pilastres corinthiens. Une porte de ville donne accès dans un saisissant décor de vieille cité ; sur des rues irrégulières et montueuses, des maisons de teinte rousse gardent des fenêtres de la Renaissance et de belles tourelles d'escaliers. L'église, moderne, est flanquée d'une tour romane ; quant au château, il offre encore un caractère ecclésiastique, c'est le séjour du curé et des religieuses qui tiennent l'école publique.

L'antique bourgade est au milieu d'un cirque brûlant. On a l'impression d'une fournaise. Quand la grande chaleur fut tombée, je suis allé errer par la campagne, en attendant le passage du

courrier de Réquista. Où suis-je ? Ce n'est plus le Rouergue, mais quelque gorge de Provence : voici des figuiers, des amandiers et même des oliviers ! Des oliviers au sein de ces monts, à une lieue du Tarn ! Ce n'est point une erreur pourtant, ce sont bien les rameaux à feuillage raide et métallique, d'un adorable vert bleuâtre, et je retrouve là-dessous l'ombre transparente et pure de l'arbre méditerranéen.

Et il y a des olives, petites encore, de forme allongée. Le vigneron, maître du champ où j'ai pénétré, me dit qu'elles ne mûriront pas, mais on pourra les saler; les oliviers de Saint-Izaire ne servent guère à la production de l'huile.

Il est tard — près de six heures — quand la voiture de Réquista se met en route. A ce moment, la chaleur est apaisée, cependant les roches rouges dans lesquelles est taillé le chemin ardu que nous montons ont conservé le calorique emmagasiné pendant toute la journée et nous l'envoient par bouffée ; la senteur des genêts s'est comme exaspérée, tant elle emplit ce grand bassin au flanc duquel nous nous élevons entre les taillis de chênes et les châtaigniers. On domine de haut le Dourdou sinueux; par un pli se montre la lointaine falaise du Larzac.

Ce chemin va rejoindre, dans le vallon du Cos, la route de Rodez à Camarès. Si la crête qui sépare le Dourdou de ce ruisseau est élevée, elle est de faible longueur, l'arête s'abaisse aussitôt et, par de brusques contours, descend le chemin taillé dans la roche ardente couverte de genêts et d'églantiers.

Voici la grande route longeant le hameau de Faveyrolles, groupe de maisons rougeâtres assis au-dessous d'une église, au flanc d'un rocher enveloppé de genêts et de chèvrefeuilles qui répandent des aromes puissants et délicieux. Ces plante couvrent toutes lès parties non cultivées du sol; le genêt, de la grande variété d'Espagne, forme d'immenses touffes d'un jaune éclatant; même sous les chênes il croît encore. Et cela forme un paysage inouï, que les peintres ne pourraient croire réel, ce rouge intense des rochers et de la terre, ce jaune des genêts, ce vert des arbres, somptueuse et fantastique draperie qui encadre les cultures de céréales, de betteraves et de vignes.

La route est animée, elle sert aux relations du pays vignoble avec l'Albigeoïs où les villes et les bourgs de l'Hérault et de l'Aude s'adressent pour leur approvisionnement. Nous croisons à chaque instant des voitures chargées de paniers d'où

s'échappent des *coin-coin* et des gloussements désespérés. Ces charrettes viennent de Villefranche-d'Albigeois où se tient un grand marché de volailles et vont « dans le Midi », contrée vague qui veut dire le pays du vin, où l'on ne produit ni bétail ni volatiles. Aussi canards, poulets, lapins, sont-ils l'objet d'un grand élevage en Albigeois pour subvenir aux besoins des vignerons languedociens.

Le Cos descend dans son étroit vallon où rares sont les fontaines, — sauf dans le ravin de Salelles, nous n'avons pas rencontré un filet d'eau — et atteint une large et puissante rivière formant des rapides entre des pentes abruptes, couvertes de châtaigniers sur la rive gauche, de chênes sur la rive droite. C'est le Tarn dont les hautes et abruptes collines bordières sont parfois divisées en terrasses, seul moyen de mettre le sol en valeur. Un promontoire entouré par le Tarn et couronné par l'église de Saint-Cirice est ainsi divisé en un prodigieux escalier de cultures.

Au débouché d'un ravin apparaît le hameau de Confoulens; ses maisons, pittoresquement portées sur des arcades, bordent un chaos de rochers qui semble avoir été amené au Tarn par quelque cataclysme. La gorge est belle, les collines sont très hautes. Sur la rive sud, des châtaigniers les

enveloppent jusqu'à la cime ; sur l'autre s'étagent les terrasses de cultures et de vignes. Le paysan a accompli sur ce point un labeur extraordinaire, rappelant les merveilleuses terrasses des vallées de l'Ardèche. J'essaie de calculer le nombre de ces gradins où l'on a accumulé la terre derrière les murs de pierre, je ne puis les compter tous, mais des bords du Tarn là-haut, vers la Borie de Caze et l'Oustalet, il y en a plus de cent. Lorsque le rocher s'est montré trop raide, on lui a laissé son manteau de chênes enveloppés de chèvrefeuilles.

Le Tarn, bientôt rétréci entre des parois presque à pic, roule avec lenteur des eaux d'un vert trouble sous le saisissant amphithéâtre de ces gradins si étroits qu'ils ne peuvent chacun recevoir plus de deux on trois rangées de vignes. Les châtaigniers de l'autre rive assombrissent ce flot endormi. Aux approches de la nuit, le site est d'une splendeur mélancolique qui émeut. Elle est accrue par l'apparition d'un village accroché à des roches tourmentées, baignant leur base dans le miroir mat de la rivière retenue ar un seuil au delà duquel elle redevient torrent. Au sommet du roc est un château féodal, couronné par une galerie portée sur des mâchicoulis ; une enceinte ruinée, encore flanquée de

tours, enserre cet antique castel de Brousse; au-dessous, l'église à campanile et des maisons grises s'appuient contre la roche. Un pont franchit le Tarn, la voiture le parcourt pour aller au relais, à l'entrée de la gorge où bondit le ruisseau d'Ablance.

XII

A TRAVERS LE SÉGALA

Brousse et le vallon de l'Alrance. — Saint-Igest. — Le pont de Lincou. — Ascension nocturne. — Réquista. — Sur le Ségala. — Lédergues. — Un coin d'Albigeois. — Descente à Carmaux. — De Carmaux à Pampelonne. — Les ruines de Thuriez. — Les gorges du Viaur et le pont du Tanus. — Le Viaur. — Naucelle et Sauveterre.

Sauveterre. Juin.

Pendant que l'on change de chevaux, que voyageurs et cocher se livrent aux douceurs de l'apéritif, je puis parcourir le village de Brousse. étrange et saisissant à l'heure crépusculaire. L'Alrance débouche du Ségala entre de hautes et noires roches de micachiste, car ici le Rougier n'atteint pas la vallée du Tarn. Un pont d'une seule arche, inaccessible aux voitures, construit pour les mulets qui furent longtemps l'unique moyen de transport en ces gorges sombres, franchit le torrent aux eaux limpides et permet l'accès de l'église et du château. Sur ce versant la vieille forteresse semble intacte ; elle a gardé cinq tours reliant de hautes courtines. Une ruelle large de

2 mètres à peine, ayant le roc pour pavé et empuantie de fumier, mène à la porte de l'église ouverte sous le clocher.

Humble et pauvre temple, à demi creusé dans la montagne, ayant perdu une partie des ornements flamboyants de ses fenêtres, mais si vénérable dans son exiguïté ! De ses abords, on domine le vallon resserré entre de grandes assises de rocher se redressant en aiguilles qui font de la gorge un défilé fantastique. De l'église au château, devenu presbytère, monte un raide chemin taillé dans la pierre. On découvre à la fois le couloir tortueux où se brise l'Alrance et la vallée, à peine plus large, au fond de laquelle le Tarn coule entre ses terrasses et ses châtaigneraies. Le site est d'une inexprimable sauvagerie.

Et pourtant il était plus sauvage encore il y a vingt ans. Aucune route ne suivait le Tarn, Brousse n'avait jamais vu une charrette. Pour y pénétrer ou en sortir, il n'y avait que des escaliers et des rampes de roche, il fallait six bœufs pour tirer une pièce de vin et l'amener sur le plateau du Ségala.

La nuit est proche quand nous nous remettons en route ; cependant la lumière est assez nette

encore. Sur une croupe qui semble fermer le passage au Tarn, le village de Connac domine une sorte de large plan incliné dont la pente est assez douce pour n'avoir pas nécessité de terrasses. Tout ce terroir est recouvert de vignes. Les ravins sont encombrés de grands blocs de rochers. Sur la rive gauche, le charmant hameau de Saint-Igest se montre entre les châtaigniers ; il domine de haut le fond du défilé où le Tarn roule à grand bruit des galets énormes. Ces pierres viennent de loin ; on en a profité pour installer un four à chaux ; en ce pays granitique, la matière première est fournie par les cailloux amenés des causses.

Le Tarn va bientôt reprendre sa solitude, la route le franchit au hameau de Lincou ; désormais il n'aura plus que rarement sur ses rives le blanc ruban des chaussées. Il lui faudra approcher de sa belle chute du Saut-de-Sabo, dans la plaine d'Albi, pour être de nouveau accompagné par une voie moderne. Cependant cette partie de son cours mériterait bien d'être parcourue ; il y possède de fort belles gorges et le plus curieux de ses méandres, dessiné autour d'Ambialet.

Lincou marque donc la fin de la partie accessible dans cet admirable val. C'est un hameau assis sur une pente rocheuse, au pied d'une église dont la façade nue est flanquée de lourds

contreforts. Les maisons sont accrochées au flanc d'un ravin, fissure étroite ouverte dans le plateau du Ségala. Des restes de remparts révèlent qu'il y eut un château pour commander le passage du Tarn et l'accès du Ségala.

La route s'élève au-dessus du ravin, si raide que les chevaux ont peine à hisser la petite diligence. La nuit est venue ; longue, bien longue me paraît l'ascension. Il faudra près de deux heures pour atteindre Réquista. Je préfère achever le chemin à pied. Malgré la raideur de la pente, j'ai mis moins d'une heure pour ce parcours au sein d'un vallon bordé de châtaigniers. Voici une rue sombre, à peine quelques lueurs par les fenêtres étroites et enfin l'auberge où l'on peut me servir un dîner plutôt sommaire.

Atteindre Réquista est bien, le quitter est difficile, il n'y a qu'une voiture pour la direction du nord ; elle conduit à Carmaux par Lédergues et part au point du jour. Pour visiter le bourg j'ai dû être debout avant le lever du soleil. Réquista ne méritait guère un tel voyage ; triste séjour est ce chef-lieu de canton assis sur une arête entourée de ravins de tous côtés et battue par tous les vents. Tout y est gris ; les maisons, minables et délabrées, bordent des ruelles poussiéreuses ou boueuses selon la saison.

Six ou sept vallons ou ravins prennent naissance aux abords mêmes de ce pauvre bourg dressé à 560 mètres d'altitude; les eaux qui s'en vont dans ces sillons gagnent le Giffou et le Tarn par des gorges sombres où l'on ne trouve aucune habitation. Même le Giffou, malgré sa longueur, n'est qu'un cañon désert et presque inaccessible, ouvert au sein du Ségala.

La voiture de Lédergues est un break usé, mal suspendu, avec des rideaux troués. On l'a tellement bourrée de paquets que les quatre voyageurs, empilés, doivent se tenir de guingois. Il y a notamment deux grands essieux divisant l'étroite cage en deux compartiments; au fond, des caisses et des sacs sont prêts à s'ébouler. C'est un vrai supplice de s'installer là-dedans.

Voici la minable guimbarde lancée sur la chaussée. Un vent aigre, sec, cinglant soulève un flot de poussière. C'est glacial, et la veille, il y a douze heures à peine, à quelques lieues d'ici, je me reposais sous les oliviers de Saint-Izaire !

La route parcourt des campagnes aux cultures assez variées. Si le seigle qui donna son nom au Ségala domine encore, on aperçoit quelques prairies naturelles; les prairies artificielles sont assez étendues. Mais l'ensemble n'en est pas moins sévère. La grâce fait absolument défaut à ce

paysage. Au milieu des champs mornes apparaît le vaste couvent de la Clause, appartenant aux Sœurs Consolatrices du Cœur-de-Jésus.

Peu à peu la zone de culture fait place à des landes d'ajonc et de fougères, puis aux châtaigniers, nombreux surtout autour de Saint-Jean-Delnous, village qui possède un château restauré et transformé en couvent. Pas d'eau courante, aucun étang ; le plateau granitique du Ségala n'a pas la fraîcheur qui compense l'aridité du sol en Bretagne et en Limousin. Les seigles sont clairsemés dans des sillons de gneiss désagrégés, les châtaigniers semblent végéter à regret.

Cependant ce pauvre pays pourrait être modifié par des amendements : quelques domaines, mieux cultivés, montrent des champs d'avoine, de maïs-fourrage et de pommes de terre encadrés de chênes. Ces parcelles font paraître moins sévères les amples horizons; leurs habitants semblent avoir quelque désir d'égayer le paysage : les maisons sont bien tenues ; les pignons, soigneusement blanchis, se détachent aimablement sur le rideau vert des châtaigniers.

Ces habitations sont rares d'ailleurs au long de la route, les hameaux occupent de préférence le bord des vallons dans lesquels sourdent les fontaines. Ils se suivent ainsi sur les lèvres du

pli où se forme le Cérou qui deviendra la rivière de Carmaux et de Cordes. Ces petits groupes dépendent de la commune de Lédergues, vieux bourg dominé par une lourde tour d'église.

Lédergues est un petit centre commerçant doté d'un vaste groupe scolaire, mais privé d'eau courante. Les bestiaux ont pour abreuvoir de grandes mares d'où s'élève une odeur fétide.

Ici notre break finit sa course ; il est remplacé jusqu'à Carmaux par un grinçant omnibus, en attendant l'ouverture imminente de la ligne de Carmaux à Rodez[1]. Il y a tout un transbordement de colis, sans oublier les deux essieux qui nous ont servi de barre de torture ; à ce changement je gagne une place sur le siège.

Nous voici de nouveau en route. Aux abords du village, le sol est un peu mieux cultivé. Entre les nappes de seigle il y a des plantes sarclées, de l'avoine et même du lin. Aucune roche ne perce le sol, mais lorsqu'on approche du couloir sinueux et profond du Giffou, on voit les grands blocs de gneiss se dresser sur les pentes. Peu d'arbres en dehors des châtaigniers, souvent énormes; très touffus et serrés aux abords de Tréban. Dans cette zone du Ségala qui fit par-

1. Elle a été ouverte à la fin de l'année 1902.

tie de l'Albigeois et appartient au département du Tarn, le paysage doit quelque beauté à ces massifs de grands arbres. Tréban couvre un mamelon arrondi d'où l'on a une vue immense sur tout le plateau ; la tour blanche de l'église est un des détails du paysage.

Le sol change de nature, il a plus de fraîcheur, des vergers de pommiers entourent les maisons isolées. Des bois ferment l'horizon et masquent la formidable gorge au fond de laquelle coule le Viaur.

A une faible distance de Tréban, près du hameau de la Cabane, voici un chemin de fer, voie toute neuve, gare coquette et blanche ; cette station porte au front le nom de Tanus, commune voisine appelée à devenir célèbre comme Garabit à cause de l'immense viaduc qui porte les rails au-dessus de l'abîme du Viaur.

Les habitants ne sont pas encore préparés à recevoir des touristes. Impossible de trouver ici une voiture pour aller au viaduc et me transporter ensuite dans quelque bourg sur le passage de la diligence de Rodez. Force est de descendre à Carmaux et de revenir à Tanus par un équipage particulier.

En route donc pour Carmaux. La campagne est désormais plus fraîche ; des petits bois de

chênes couvrent les pentes; les pâtures sont des vergers de pruniers et de pommiers. Çà et là apparaît le rocher; un des blocs supporte une statue de la Vierge. Tout a changé avec la nature géologique. Le village de Moularès a des maisons soigneusement blanchies, dont le crépi dissimule les matériaux, mais dans la campagne les habitations montrent à nu l'argile du pisé dont elles sont faites, sauf du côté exposé à la pluie, où l'on entretient soigneusement un enduit de chaux.

Le chemin descend par des pentes d'où les vues sont très étendues à l'ouest sur un pays ondulé, parsemé d'une multitude de maisons blanches. Beaucoup de bois, beaucoup de vergers de pruniers autour des hameaux.

Non seulement il y a plus de fraîcheur que sur le Ségala, mais il y a aussi plus de lumière et de chaleur; la descente a été rapide depuis l'âpre plateau de Lédergues; voici vraiment le Midi avec le figuier et la vigne. Il y a encore des châtaigniers, mais plus clairsemés.

Dans le fond se montre Carmaux au pied de hauteurs dont une petite paroi calcaire borde la crête. La ville ouvrière est à une grande profondeur, ses toits rouges couvrant de larges espaces. Une fumée légère et bleuâtre monte des usines,

une fumée épaisse et noire s'élève des fosses à houille. La route devient une banale rue de faubourg, puis c'est la ville elle-même, longue et large voie bordée de façades plates et sans caractère, des rues non moins simples s'ouvrent sur cette grande et vivante artère[1].

Bien belle la route, depuis Carmaux jusqu'à Pampelonne, à travers ces campagnes riantes peuplées de blanches demeures qui bordent la gorge où le Céroc roule de rares eaux. Lorsqu'on a traversé le ruisseau et atteint la petite plaine ondulée de Pampelonne, on voit se dresser de belles ruines, tours et murailles de fière allure; au pied sont les toits rouges d'une menue ville formée de trois rues parallèles et de ruelles transversales. C'est Pampelonne, une de ces bastides construites en si grand nombre au moyen âge dans les provinces du bassin de la Garonne et qui prirent les noms de cités d'Espagne et d'Italie.

Celle-ci évoque le souvenir de la capitale navarraise, Pampelune, prise par les Français en 1276. Parmi les vainqueurs était Eustache de Beaumarchès, sénéchal de Languedoc, un des

1. Sur Carmaux, voyez le chapitre XV.

plus grands fondateurs de bastides, dont le nom reste attaché à tant de villes [1] neuves. Beaumarchès était seigneur de Thuriez, au bord du Viaur; il voulut perpétuer le souvenir du fait d'armes auquel il avait pris une part active et jeta les fondements de Pampelonne sous les murailles mêmes de sa forteresse. Celle-ci n'est plus qu'une ruine superbe et la cité est demeurée un modeste bourg renfermant 500 habitants à peine [2]. Il reste peu de chose de la primitive bastide, l'église est moderne.

Si Pampelonne est un bien petit centre, les paysages qui l'entourent sont merveilleux, parmi les plus grandioses que présentent ces abords du Rouergue et la petite province entière. Mais par ce mot *paysage* il faut entendre les gorges, celles du Viaur surtout. Même après le Tarn et le Lot, ce grand affluent de l'Aveyron mériterait d'être visité, malheureusement les routes sont rares et l'on ne saurait jouir du cours entier de la rivière. Cette immense fissure du Ségala est presque partout semblable, il est vrai : une grande fente dans le granit, très sinueuse, des châtaigneraies, un flot étroit et rapide, des ha-

---

1. Sur la création des bastides, voyez notamment les 30e et 31e séries du *Voyage en France*.

2. 530 dans l'agglomération, 1 606 dans la commune.

meaux sur les lèvres de l'abîme ou à la pointe des promontoires. Ici, dans un méandre, les ruines de Thuriez accroissent la splendeur du site.

Peu de points de passage. Au-dessous de Pampelonne, le chemin de Rodez descend par des lacets ; plus en amont, à Tanus, la route nationale doit également atteindre le fond du précipice pour monter sur le Ségala. Mais aucune voie ferrée n'avait encore été jetée sur le Viaur. Rodez et Albi, villes presque voisines, ne communiquaient que par le grand détour de Capdenac et Tessonnières. L'isolement va cesser, une ligne est achevée et sera bientôt ouverte à travers le Ségala ; elle n'offrirait aux visiteurs que le paysage morose de ce plateau âpre si la nécessité de franchir le grand précipice n'avait doté le pays du plus prodigieux de ses travaux d'art, plus grandiose encore que Garabit [1].

Cet ouvrage est loin de Pampelonne ; pour aller le visiter, je dois retourner à la Cabane et gagner par des chemins défoncés la partie du plateau comprise entre Tanus et Saint-Just, à la limite du Tarn et de l'Aveyron.

L'apparition est saisissante. Le plateau brus-

---

1. Sur le viaduc de Garabit, voyez le 32e série du *Voyage en France,* chapitre XII.

quement s'entr'ouvre, à une grande profondeur se creuse l'abîme ; d'un côté, des pentes très vertes, couvertes de la châtaigneraie épaisse ; de l'autre, des parois où la roche granitique se hérisse. Au fond le Viaur étroit et limpide entre la rangée des arbres aquatiques. D'un bord à l'autre, se profile le tablier rigide du viaduc, soutenu par trois arcs d'acier, deux qui semblent ramper sur les parois de l'abîme, un autre, immense, enjambant toute la vallée. Le grand arc a 220 mètres de corde ; par cette portée il est supérieur à celui de Garabit qui est de 165 mètres seulement. Quant à la hauteur du tablier, elle est inférieure de 2^m,50 à celle du viaduc de Garabit. Celui-ci est à 122^m,50 au-dessus de la Truyère, le pont de Tanus à 120 mètres au-dessus du Viaur.

Le viaduc auvergnat est plus long que son rival rouergat : il se développe sur 565 mètres, dont 467 pour la partie métallique, alors que ce dernier en a 460 seulement, dont 410 de section en acier. Et Garabit emprunte à la sévérité, à l'austérité de sa vallée un aspect plus saisissant que le viaduc de Tanus jeté sur le verdoyant abîme du Viaur. Mais quelle merveilleuse envolée montre cette arche d'acier supportant l'arachnéenne charpente et le tablier où, bientôt, courront les

trains lourdement chargés ! Il y a là, pour les touristes des gorges du Tarn, un complément d'excursions qui fera sans doute de Rodez un des meilleurs centres de séjour dans ce Rouergue qui mérite d'être mieux connu. M. Bodin, le professeur de l'École centrale, auteur de ce superbe travail, a bien mérité de ce pays.

La route de Rodez franchit le Viaur en aval du site auquel le viaduc a donné une grandeur nouvelle. Le point de passage, Tanus, est lui-même un superbe paysage. Le Viaur coule dans une des parties les plus resserrées de ses gorges, un château en ruines couronne un rocher à pic au-dessus de la rivière. L'église est au hameau de Laval, de l'autre côté du ravin où la route descend pour atteindre le Viaur ; c'est un intéressant édifice du XIIe siècle modifié à l'époque ogivale. Entre Tanus et Pampelonne, une seconde église, d'un beau type roman, occupe le sommet d'un roc à pic au-dessus du hameau de Las-Planques. Tout cet abîme, superbe déjà, a vu sa beauté accrue par l'œuvre du génie moderne.

Raide, monte la route sur le plateau, où l'on retrouve les pauvres cultures entre les châtai-

gniers. Cette partie du Ségala est plus fraîche et peuplée que la région de Réquista, mais les centres se tiennent loin de la grande route, celle-ci a été tracée sur la zone la moins découpée par les rivières où, sauf Carcenac, on ne trouve aucun chef-lieu de commune. Les bourgs importants, Naucelle et Sauveterre, sont à l'écart au milieu de ce réseau de vallons sinueux qui découpent à l'infini la table du Ségala.

Naucelle est un vieux centre assis dans une plaine striée par une multitude de ravins aboutissant à des gorges sombres. Site âpre et froid où les vents d'hiver soufflent avec violence. Sauf d'antiques demeures, rien ne retient dans ce chef-lieu de canton qui conserve une industrie chassée de bien des bourgs où elle florissait jadis : la clouterie, exercée en de petits ateliers.

Par de rudes lacets, une bonne route descend au fond d'un vallon très profond où affluent plusieurs ruisseaux venus du Ségala en des couloirs déserts. L'ancien chemin permet de couper les contours de la chaussée nouvelle et aboutit au même point de passage sur le Lézert. Un sentier sinueux et raide amène sur le plateau de la rive droite, à l'entrée de la bastide de Sauveterre, plus petite encore que Pampelonne, mais mieux conservée dans son intégrité. Une

partie de l'enceinte est debout, entourant régulièrement la ville de forme rectangulaire. La place centrale a été respectée avec ses belles arcades à plein cintre ou en ogive, soutenues par de robustes piliers de pierre. Deux portes donnent accès dans cette mignonne ville dont la fondation remonte à 1281.

La nuit m'a surpris à Sauveterre, d'où je vais gagner Rodez par la diligence. C'est le Ségala à traverser en pleine nuit, mais ses paysages ne me réserveraient aucune surprise, je l'ai parcouru sur tant de points déjà !

XIII

ENTRÉE EN ALBIGEOIS

Souvenirs de croisade. — Les terres rouges. — L'amphithéâtre de Cordes. — Cabannes. — Montée à Cordes. — Les vieilles maisons. — Un musée d'architecture. — La broderie, origine de cette industrie. — Saint-Marcel. — Monestiès et le Cérou. — La vallée de la Vère. — Le général d'Hautpoul. — Eugénie et Maurice de Guérin. — Castelnau-de-Montmiral. — La forêt de Grésigne. — La plaine du Tarn. — Apparition d'Albi.

Albi. Mai.

La vieille province d'Albigeois évoque invinciblement pour nous l'idée de carnage et de sang. Aucune des grandes commotions dues au heurt des idées religieuses ne fut comparable à cette ruée du Nord contre le Midi qui se termina par les massacres et le bûcher, par les effroyables holocaustes de Béziers, d'Avignonet et de Montségur. En vain savons-nous que ces horribles sacrifices eurent lieu plus au sud encore, le nom d'Albigeois, qui a prévalu pour les infortunés manichéens ou cathares, s'allie pour l'esprit au pays d'Albi, aux vallées de l'Agout et du Tarn.

En pénétrant dans ces contrées, nous nous attendons à retrouver la trace de l'épouvantable boucherie.

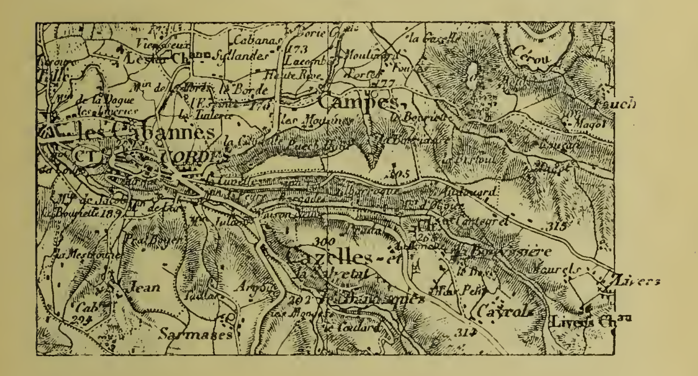
Et l'aspect des choses rend l'illusion plus vive, l'Albigeois appartient en partie à cette région de terres rouges du système permien qui couvre une portion du Rouergue sous le nom de Rougiers.

Quand, après avoir quitté la jolie gare de Lexos, on remonte la vallée du Cérou, le paysage qui frappe le regard est très agreste. La rive gauche est fleurie de genêt et de lavande, la rive droite est plus riante et fraîche ; la roche dresse de petites falaises et bientôt fait place à ce grès d'un rouge étrange qui évoque l'idée de sang. Puis, au-dessus du hameau de Marnaves, la vallée s'élargit, la vigne couvre les pentes, sa vigoureuse verdure fait mieux ressortir la teinte ardente du sol que masque l'herbe des prairies.

Le Cérou débouche de l'est dans le bassin de Vindrac pour brusquement se replier. Sinueux, son flot court entre des prés verts et de grandes cultures dominés par des collines aux formes nettes, taillées en forme de tables ou de bastions appartenant à quelque forteresse gigantesque. Un promontoire aigu, sorte de cône isolé, se dresse superbement, revêtu à son faîte par un

merveilleux amphithéâtre d'édifices. Les maisons grises semblent monter à l'assaut ; l'église, plantée au sommet, un peu de côté, accentue le caractère belliqueux du site, elle est comme une aigrette.

Cette minuscule cité qui produit une impression si vive se nomme Cordes. Bâtie à l'écart de la



voie ferrée, elle en est assez voisine cependant pour se montrer dans toute sa beauté au voyageur qui passe un instant devant elle. De la gare de Vindrac une route y conduit à travers les prés verdoyants, au pied de collines jadis revêtues de vignes dont on commence la reconstitution. Certains creux des coteaux ont déjà repris l'aspect d'autrefois. Le Cérou aux eaux assombries coule sous les aulnes et les saules.

Les détails du site de Cordes se précisent, la ville semble portée sur un piédestal de verdure ; à mi-côte est le cimetière où les tombes apparaissent entre les grands cyprès. Au sommet, les maisons, très grises sauf de rares constructions blanches, sont partagées en deux par une rangée d'arbres — tel un baudrier — accentuant le caractère cavalier du décor.

En bas, non moins gris et fané est le village-faubourg de Cabannes, traversé par la grande route.

Un raide chemin pierreux évite les contours de la voie carrossable. Ce fut autrefois un passage important, là montèrent les gentilshommes et les riches bourgeois qui avaient fait de Cordes un des points vitaux de l'Albigeois. En dehors de la ville sont déjà des maisons anciennes ; l'une d'elles, très haute, possède à une fenêtre une colonnette romane à chapiteau. Cet embryon de faubourg aboutit à une porte rongée par les ans. Avant de la franchir, je contemple la fraîche vallée du Cérou et le grand amphithéâtre de collines auquel le soleil couchant imprime un caractère presque auguste. Les teintes sont vigoureusement tranchées : terre rouge, bois sombres, rangées de vignes, vertes moissons.

Je m'arrache à ce grandiose et rustique tableau

pour entrer dans l'antique cité ; aussitôt les surprises commencent. Voici une maison ogivale admirablement conservée ; sans la patine du temps, on croirait qu'elle vient de sortir des mains du sculpteur, tant les chapiteaux et les gargouilles ont gardé la netteté de leurs ciselures.

D'autres logis offrent le même spectacle d'étonnante conservation. On a bien bouché çà et là quelque baie de fenêtre, mais les arcatures, les nervures, les colonnettes sont intactes ; intacts aussi les statuettes, les hauts-reliefs d'hommes et d'animaux, les gargouilles capricieusement disposées sur les façades.

Les deux plus remarquables logis sont près des halles dont la belle charpente est soutenue par des piliers de pierre ; contre un de ceux-ci une croix en fer forgé porte une inscription disant que le pape Jean XXII a imposé l'érection de cette croix, en 1321, « en expiation du massacre « de trois inquisiteurs jetés dans un puits en 1234, « à la suite de la condamnation par ces derniers « de plusieurs personnes à être brûlées vives, « sous prétexte d'hérésie, et de l'exécution de « l'une d'elles ».

De ces deux habitations, la mieux conservée, dite du Grand Écuyer, a été restaurée pour deve-

nir l'hôtel de ville, une autre, la maison du Grand Veneur, est fort curieuse par les scènes de chasse sculptées sur les murs. La maison du Grand Fauconnier est également remarquable, mais ces noms féodaux ou royaux ne semblent répondre à aucune réalité.

L'église, à peine éclairée par de rares et hautes verrières et une rose, offre extérieurement l'aspect d'une forteresse. La tour, élevée, très fruste, montre au sommet les arrachements des mâchicoulis. Contre cette sorte de donjon une portion de tour ogivale reste soudée.

Cordes n'a guère qu'une rue et deux ruelles parallèles qui longeaient intérieurement les remparts. Le plan, très régulier, révèle une de ces bastides qui furent construites en si grand nombre au moyen âge. Celle-ci dut son existence à Raymond VII, comte de Toulouse, qui l'édifia sur l'emplacement d'un château détruit par Simon de Montfort. Suivant l'usage du temps, il lui donna le nom d'une cité étrangère. Cordes n'est autre que Cordoue. Bientôt importante, elle se dota des belles demeures dont le nombre et l'étonnante conservation attirent les archéologues.

La principale entrée de la ville est au levant, c'est une porte entourée de croisées à meneaux

et possédant elle-même une de ces fenêtres avec des restes de vitraux sertis de plomb. Là vient s'appuyer la partie la mieux conservée du rempart, opposée à la vallée du Cérou ; les lignes superposées de terrasses, de courtines et de tours ont encore un caractère très militaire ; il y avait, disent les habitants, cinq enceintes et plusieurs étages de portes. Une de celles-ci, devant laquelle passe la route des voitures, est toute pimpante sous un nouveau crépi et des peintures récentes ; elle sert d'horloge. De là un faubourg animé descend au Cérou que franchit un pittoresque pont en dos d'âne. Quartier bas fort actif ; par lui Cordes semble renaître, c'est le siège d'une industrie florissante, assez inattendue en une telle contrée : la broderie.

Celle-ci, de création récente, est due à un habitant de Cordes, M. Albert Gorsse, qui, interné en Suisse avec notre armée de l'Est où il servait comme officier, fut à même d'apprécier la fortune répandue dans le pays de Saint-Gall par la broderie mécanique. Il eut l'idée d'acquérir des métiers et de les importer dans sa ville natale. Sans aide, sans appui, sans subvention, il parvint à dresser les ouvriers du pays et à implanter cette production. Une autre usine se créa ensuite ; aujourd'hui, la broderie occupe

quatre cents à cinq cents personnes de Cordes ou des environs et se développe sans cesse. Beaucoup d'ouvrières travaillent dans les manufactures, d'autres sont occupées à domicile pour la découpure.

L'exemple donné par M. Gorsse révèle combien il serait facile de doter notre pays de nouvelles industries sur les points où la main-d'œuvre est à bas prix, et de remédier ainsi à la dépopulation des campagnes. Grâce à cette imitation de Saint-Gall, Cordes, qui était en pleine voie de décadence, tend à se relever. Sa population, de 2 500 âmes au commencement du siècle dernier, de 2 800 au moment où éclata la guerre qui devait faire interner M. Gorsse à Saint-Gall, a fort décru avec le phylloxéra : elle n'atteint pas 1 800 habitants [1]. Sans le travail de la broderie, la diminution serait bien plus considérable encore.

Les deux usines sont sur les pentes basses de la colline, non loin du Cérou. Ce côté du site est moins belliqueux que l'autre versant. Des arbres verts enveloppent la base des édifices. Le bassin du Cérou est ici intime et charmant. La rivière, qui vient d'échapper aux gorges par lesquelles

---

1 1 798, dont 1 587 agglomérés.

elle descend du Ségala, semble s'attarder en détours dans la petite plaine, entre les fermes disséminées sur les deux rives. Le moulin et la haute tour du château de Lestar accroissent l'effet pittoresque de ce site fermé au nord par le plateau régulier de Bournazel, découpé en forme de fer à cheval.

L'étroite fissure par laquelle arrive le Cérou renferme quelques centres intéressants, témoins aussi de la terrible croisade contre les Albigeois. Au sommet d'une colline étroite, raide et bien découpée, Saint-Marcel n'est que le vestige d'un bourg plus considérable mis à sac par Simon de Montfort et dont la population alla former le noyau de la bastide de Cordes. Il reste de vagues débris du château et du bourg, mais l'église, de style roman, a été sauvée du désastre. Une quarantaine d'habitants vivent aujourd'hui sur ce coteau abrupt, le reste de la commune est réparti dans les hameaux et les fermes isolées. Au fond de la vallée, Salles se groupe autour d'une belle église ogivale.

Dans ce bassin moyen du Cérou, le centre le plus important, après Cordes, avait été jusqu'à nos jours la petite ville de Monestiès, chef-lieu d'un canton ; la découverte des mines de houille de Carmaux a fait naître une cité autrement po-

puleuse, et Monestiès est maintenant en quelque sorte une dépendance de ce centre ouvrier rendu fameux par ses convulsions sociales[1]. C'est une commune en cours de dépeuplement comme la plupart de celles de la contrée[2] et qu'il suffirait de signaler si elle ne possédait de précieux édifices, restes d'un passé florissant : son église ogivale de la Renaissance, une chapelle également gothique et, surtout, la chapelle moderne de l'hospice où l'on a recueilli les belles stalles sculptées et un admirable Saint-Sépulcre provenant de la chapelle du château de Combefa qui était assis sur les arêtes blanchâtres de Carmaux, excavées par les houillères.

Tout ce pays, dont les habitants disparaissent au profit de Carmaux et des grandes villes, fut donc riche, à en juger par les édifices civils ou religieux ; même de très petits villages comme Vindrac ont une belle église. La vigne, qui faisait la richesse de la contrée, a disparu, la conquête par les plants américains s'ébauche avec quelque lenteur. Aussi les pentes semblent-elles arides, mince couche de gazon, fourrés de broussailles, bosquets de chênes que dominent de pe-

1. Sur Carmaux, voyez pages 250 et suivantes.

2. 1 349 habitants, dont 519 agglomérés.

tites falaises de roche blanche. Mais le fond des vallées avec ses prairies, ses moulins, quelques parcelles de terre où de grands bœufs de Salers conduisent la charrue, est souvent riant et frais.

Au delà des collines de Cordes, vers le sud, on traverse une contrée plus verdoyante : la vallée de la Vère. Ici la vigne a repris en partie son domaine et les céréales couvrent de grands espaces. Ces champs sont égayés par des rangées de pruniers et autres arbres fruitiers. Du sommet des hauteurs, la vue s'étend au loin, jusqu'aux Cévennes.

La rivière de Vère, qui parcourt cette agreste contrée, roule des eaux louches, entre des pentes portant des villages fièrement campés. L'un d'eux, Cahuzac-sur-Vère, a gardé des vestiges de ses remparts. Quelques souvenirs s'attachent à ce coin de pays. Le château de Salettes, au sud, vit naître le glorieux général d'Hautpoul, un des grands cavaliers du premier Empire. En face de Cahuzac, dans le petit vallon d'Andillac, est le domaine du Cayla, qui fut une sorte de pèlerinage littéraire en l'honneur de ses maîtres, Eugénie et Maurice de Guérin. Le souvenir de l'aimable femme et de son frère plane encore sur ces calmes paysages où les roches parfois se dressent, donnant un peu de grandeur. Je n'ai

pu savoir laquelle de ces falaises est cette roche d'Onelle dont Maurice de Guérin a parlé en des vers qui flottent encore en bien des mémoires :

Les siècles ont creusé, dans la roche vieillie,
Des creux où vont dormir des gouttes d'eau de pluie,
Et l'oiseau voyageur, qui s'y pose le soir,
Plonge son bec avide en ce pur réservoir.
Ici je viens pleurer sur la roche d'Onelle
De mon premier amour l'illusion cruelle ;
Ici mon cœur souffrant en pleurs vient s'épancher...
Mes pleurs vont s'amasser dans le creux du rocher...
Si vous passez ici, colombes passagères,
Gardez-vous de ces eaux : les larmes sont amères.

Andillac n'est qu'un très petit village, comme la plupart des centres de population dans cette contrée. Le plus considérable, Castelnau-de-Montmiral, possède à peine 400 habitants agglomérés sur la haute colline d'où il domine la vallée de la Vère et un court vallon. Cette bastide a fière allure encore entre ses débris de remparts, avec les tours à mâchicoulis restées debout. Le château qui défendait la place est en ruines, mais quelques vieilles maisons et l'église disent l'ancienne splendeur. Cette église possède une belle croix processionnelle, ornée de pierreries, don d'un Armagnac auquel appartenait le domaine.

La vallée de la Vère est une suite presque ininterrompue de hameaux et de maisons rurales. Si les bourgs et les villages sont modestes, infimes parfois, c'est que la population est répartie en petits groupes de fermes qui donnent beaucoup de gaîté aux campagnes. Les centres furent surtout des forteresses ou des bastides, assises, comme Castelnau-de-Montmiral, sur des collines faciles à défendre. Une des plus guerrières d'allure, Puycelci, couvre ainsi un coteau escarpé, sorte d'éperon projeté par le massif portant la forêt de la Grésigne. La vieille cité forte domine de 150 mètres le fond de la vallée ; elle possède encore de très beaux restes de ses remparts et plusieurs maisons des XIVe et XVe siècles dignes d'attirer l'attention. Dans son corset de courtines et de tours, ce bourg garde très belliqueuse physionomie.

Ces bourgades jadis vivantes ne sont plus qu'un décor dans le paysage. La population des communes dont elles sont chefs-lieux se plaît davantage dans les vallées ou sur les pentes douces que dans les enceintes autrefois tutélaires. Aucune industrie ne les anime, peu de pays sont plus complètement agricoles que ceux-ci. Les bois sont nombreux ; même, entre la Vère et l'Aveyron, jusqu'aux belles falaises de Penne et



Caussade
Sept Fonds
St Antonin
Montricoux
Nègrepelisse
Réalville
Penne
Vaour
Bruniquel
Campagnac
Cordes
Castelnau-de-Montmiral
Salvagnac
Montgaillard
Villebrumier
Villemur
Gaillac
Cadalen
Lisle d'Albi
Cabastens-sur-Tarn
Parisot
Buzet
Giroussens
St Sulpice
Montastruc
Lavaur
Verfeil
Belcastel
TOULOUSE
Vendine
Lanta
Caraman
Cuq-Toulza
Puylaurens
Revel
Montgiscard
St Paul
Cap-de-Joux
Graulhet
Dourgne

L'ALBIGEOIS

(Département du Tarn).

(D'après la carte de l'État-major au 1/600 000e.)

de Bruniquel [1], s'étend une des plus grandes forêts du Midi. La masse centrale, domaine de l'État, ne couvre pas moins de 3 261 hectares et cette étendue est fort accrue par les parcelles appartenant aux particuliers. La forêt, solitaire, sans villages, est sillonnée de longs vallons descendant à la Vère et prenant naissance non loin de l'Aveyron, sur le plateau creusé de ravins que dominent Vaour et les belles ruines de son château. La plus grande partie de cette futaie est complantée en chênes, le reste en charmes ; ces deux bois, si précieux pourtant, ne sont pas des essences aptes aux petites industries, aussi la Grésigne est-elle consacrée à la production des bois de construction et de menuiserie, qui sont embarqués surtout par les gares de Bruniquel et de Penne, dans la vallée de l'Aveyron.

Entre la Vère et le Tarn, la campagne est plus riche encore. Sur la rouge formation permienne, la végétation prend un puissant essor. Beaucoup de vignes, des champs de céréales fort étendus, des fermes, des châteaux, des hameaux dominant les petits vallons. Et soudain apparaît la

1. 31e série du *Voyage en France*, chapitre XVII.

plaine du Tarn, immense et verte, dans laquelle la grande rivière s'est creusé un lit si profond entre ses berges, que l'on devine à peine la ramure des arbres croissant au bord du flot.

La plaine, étalée entre des collines de médiocre élévation, n'est qu'une nappe de moissons, dont l'uniformité est rompue par des lignes d'arbres et des bosquets de chênes. Beaucoup de hameaux et de fermes. Par la couleur, l'aspect et la lumière, cela rappelle les campagnes de Lombardie et du Piémont. A travers cette étendue, la route de Montauban déploie sa ligne blanche, inflexiblement droite, sauf à la traversée du Tarn sous le coteau vignoble qui porte Labastide-de-Lévis. L'humble village n'a pas réalisé les destinées qu'espérait le Montfort qui le fonda, même il a troqué son nom de Labastide-Montfort contre celui de Lévis, dû à une autre famille féodale qui le posséda en même temps que son voisin Castelnau-de-Lévis. Ce dernier n'a pas mieux prospéré ; construit lui aussi au XIII[e] siècle, il eut pour créateur ce Sicard Alaman, ministre du comte Raymond VII de Toulouse, à qui l'on doit les plus beaux hôtels de Cordes, mais 150 habitants à peine résident dans le très humble bourg assis sur la colline, au pied d'un donjon haut de 50 mètres, si mince que l'on

croirait plutôt voir une tourelle. Ce reste d'un château qui fut puissant se détache sur un ciel qu'embrument les fumées des houillères d'Albi et de Carmaux.

A l'orient, on voit de plus en plus grandir une masse étrange, édifice puissant, se plaquant tout rouge sur le fond bleu du ciel, au-dessus des toits d'une cité éparpillée dans la plaine.

C'est la cathédrale d'Albi.

XIV

LE PAYS DE COCAGNE

La coque ou cocaigne. — Ce qu'était ce produit : le pastel. — Disparition de cette richesse. — Comment on faisait les coques. — Albi. — La ville. — La cathédrale. — La ville neuve et ses promenades. — L'industrie : verrerie, chapellerie. — Les mines d'Albi. — Le saut de Sabo et les usines de Saint-Juéry. — Les oignons de Lescure.

Lescure. Mai.

Il faut expliquer d'abord ce titre. Le *pays de Cocagne* c'était la région enrichie par la coque, ou cocaigne, c'est-à-dire le pain de matière tinctoriale bleue tirée de la feuille du pastel. En un temps où l'indigo n'était pas connu, où l'on ne pouvait supposer que la houille serait utilisée et produirait du goudron d'où l'on tirerait toutes les nuances connues et inconnues, le pastel par son bleu, comme la gaude par son jaune, assurait une fortune. Or, l'Albigeois était le plus grand producteur de pastel.

On disait tant de merveilles sur l'opulence de ce pays de « Cocaigne » que la légende s'est faite. Cocagne c'est la région où l'on trouve tout sans

se donner la peine de travailler, où les alouettes tombent toutes rôties, où l'on n'a qu'à tendre la main pour obtenir ce que l'on souhaite. L'Albigeois ne répond pas mieux que d'autres contrées à ce tableau — enchanteur mais fastidieux pour les hommes d'action ; bien plus, par une ironie singulière, il est un de ceux où la grande industrie a fait naître avec le plus d'acuité la question sociale, à cause de l'abondance de la houille. Cette houille dont les mystérieuses propriétés chimiques, confinées dans le goudron, ont achevé de tuer la culture du pastel !

Pauvre pays de Cocagne ! Sa capitale, Albi, n'a même pas un seul marchand de pastel en coques dans la liste de ses commerçants, sur les annuaires et le *Bottin*. Par contre, elle a gardé le commerce de l'anis et l'anis sert à aromatiser une pâtisserie dure et revêche, connue sous le nom de *gimblette*.

Ce que l'on peut dire sur la culture et la préparation du pastel n'a donc qu'un intérêt rétrospectif. Déjà, vers 1840, il y avait une énorme décadence : de trois cents, le nombre des moulins était descendu à trente ou quarante dans les environs d'Albi ; la valeur de la production, qui était de 1 million au commencement du XIXe siècle, était tombée à 150 000 fr., on recensait encore

155 hectares consacrés à la culture du pastel dans le Tarn, 140 dans la Gironde, 12 dans le Lot-et-Garonne et 3 dans le Calvados. Aujourd'hui, on ne fait même plus figurer le pastel dans les statistiques, alors que la gaude est encore indiquée dans trois départements en 1892 : Eure, Hérault et Saône-et-Loire [1].

Si Albi était le principal centre de la culture et de la préparation du pastel, la plante couvrait une aire bien plus étendue ; on la récoltait dans les diocèses d'Albi, Lavaur, Toulouse, Montauban, Mirepoix et Saint-Papoul. D'après M. Heuzé, qui a étudié cette crucifère dans ses *Plantes industrielles* [2], les plus beaux édifices de Toulouse furent construits par des fabricants de pastel. Au temps d'Henri II, on embarquait par la Garonne, à destination de Bordeaux, 100 000 balles de coques valant 1 500 000 livres. La production totale dans la région était de 200 000 balles représentant en poids 100 kilos chacune.

Cette prospérité fut troublée par l'apparition de l'indigo. En vain édicta-t-on des peines sévères, la mort même, comme le fit Henri IV, contre ceux qui utiliseraient la nouvelle venue, l'in-

1. Eure, 39 hectares ; Hérault, 69 ; Saône-et-Loire, 61. La valeur totale était de 51 947 fr.

2. Librairie de la *Maison Rustique*.

digo triompha aisément. Pendant les guerres de l'Empire, l'indigo faisant défaut, Napoléon songea à rendre la prépondérance au pastel : il proposa 25 000 fr. à celui qui trouverait les moyens d'en extraire la fécule colorante et 100 000 fr. à qui donnerait au produit la finesse et l'éclat de l'indigo. Il fit plus encore en créant des écoles impériales destinées à extraire la matière tinctoriale du pastel. Il y eut des écoles à Turin et en Toscane ; en France, à Albi.

La plante croît toujours à l'état sauvage dans l'Albigeois et le Lauragais surtout, mais elle est médiocrement riche en principe colorant. Le pastel cultivé donnait beaucoup plus de produit. C'est une belle touffe de feuilles allongées, longues de 30 à 40 centimètres, d'où s'élance une tige de près de 1 mètre portant des fleurs jaunes en corymbes. La fécule tinctoriale se trouve dans les feuilles, d'autant plus active que la maturité est plus complète. Dans l'Albigeois, on faisait cinq récoltes sur chaque pied. Un hectare pouvait donner de 15 000 à 20 000 kilogrammes de feuilles. Dès qu'elles étaient un peu fanées, celles-ci étaient broyées par une meule roulant dans une auge circulaire et conduite par un cheval ; on obtenait ainsi une pâte fine dont on faisait des tas appelés « pastel

en pile ». Un vieil auteur, décrivant le travail ultérieur, dit qu'il fallait pétrir chaque tas avec les pieds et les mains, puis le battre avec une pelle, de façon à faire former une croûte dont on devait surveiller la fermentation en bouchant



toutes les fissures, afin d'empêcher l'éclosion de vers. Après quinze jours, on ouvrait les piles, on les pétrissait à nouveau en petits pains d'une livre ; ces pains étaient les *coquagnes*.

La falsification de ces coques était facile, on y mélangeait du sable, aussi pendant les dernières années de cette industrie, le commerce demandait-il peu de coques préparées, il préfé-

rait les feuilles desséchées. On accusait surtout de cette fraude les pasteliers d'Albi.

Aujourd'hui la fraude est morte avec le pastel lui-même qui a complètement cessé d'être cultivé en 1875. Albi n'en garde plus que le souvenir et l'aspect général de la ville n'évoque guère l'idée de la capitale d'un pays de cocagne, tant les constructions sont banales, tant est morne l'intérieur de la vieille cité, avec ses petites rues étroites, sombres, tortueuses, dont les pavés de cailloux aigus offensent douloureusement le pied. Cet aspect est un peu relevé par les grands auvents des toits et les heureux détails de nombre de maisons de la fin de la Renaissance. La rue par laquelle on atteint le magique décor de la cathédrale possède une belle maison aux linteaux sculptés, avec une cour charmante et une autre maison de bois. Au fond, le porche merveilleux de Sainte-Cécile ; dans une rue latérale, se terminant en escalier, la tour de l'église Saint-Salvi, puissante, originalement flanquée d'une tourelle crénelée, carrée à la base, ronde à la partie supérieure.

Si grande est l'impression causée dès les abords de la ville par la masse énorme de la cathédrale, que l'on est invinciblement guidé vers

Sainte-Cécile. Cet édifice produit un vif étonnement. Par son plan et ses matériaux, il ne ressemble à rien de déjà vu. Sans les clochetons dont on vient de doter le sommet des tourelles servant de contreforts, on pourrait cependant le comparer au palais des Papes d'Avignon ; les formidables constructions de l'archevêché, véritable forteresse féodale, accentuent la ressemblance. Mais dans cette masse dont la grandeur ne suffit pas à voiler le caractère rébarbatif, sous le porche lui-même fouillé comme une chaire, s'ouvre un portail évoquant les plus belles époques de l'art ogival flamboyant. Même en Bretagne, où l'on a assoupli la pierre avec une patience infinie, il n'est guère d'entrée d'église ciselée à ce point.

L'intérieur de Sainte-Cécile est une des plus vastes nefs que nous possédions, c'est comme un écrin ou une châsse gigantesque destinée à contenir un merveilleux jubé, le plus grand, le plus beau de tous ceux dont sont peuplées tant de nos églises. On ne saurait s'imaginer une telle profusion de dais, de clochetons, de grillages sculptés avec autant de minutie qu'eût pu le faire un orfèvre. La clôture du chœur est peut-être plus richement ouvragée encore. Et pourtant, devant tant de splendeur, on regrette les amples vaisseaux des cathédrales du Nord, avec leurs

forêts de piliers et leurs hautes verrières. Ici le jubé absorbe tout, il réduit à des proportions très modestes la prodigieuse nef aux voûtes peintes.

Cet ensemble n'en est pas moins superbe, moins grandiose toutefois que l'aspect extérieur de l'édifice. La sensation de puissance est accrue par la grande tour dressée au chevet, semblable aux beffrois des Flandres, mais plus haute, plus rébarbative et tragique. Cet énorme donjon aux ressauts successifs, dont les assises de briques sont sobrement relevées par des balustrades de pierre sculptée dessinant des trèfles et flanquées de pyramidions dentelés, se détache, massif, sur le ciel d'un bleu profond.

L'archevêché, en terrasse sur la haute berge du Tarn, accroît cette impression guerrière par ses contreforts et ses tourelles surmontées de toits coniques analogues à ceux de la cathédrale. Au-dessous, une route portée sur des arceaux descend à des usines situées au bord du Tarn, au delà du majestueux viaduc du chemin de fer de Rodez, dont les lignes sobres sont d'un bel effet décoratif. Contreforts, tourelles, arceaux, viaduc, tout est de la même teinte rouge, les briques étant les seuls matériaux utilisés.

Ce qui imprime à la cathédrale et à l'archevêché

leur caractère de majesté, c'est le contraste avec le cadre de la cité, les petites rues vieillottes et irrégulières, les maisons de bois et de briques en encorbellements, aux fenêtres fleuries, tapissées de vignes, les grands toits projetés, les petits jardins dévalant dans un ravin franchi par les arches de la voie ferrée. Sous ce ciel, la brique rouge, au lieu d'offrir les tons noirs et tristes qu'elle acquiert dans les pays industriels du Nord, prend une patine superbe, un ton chaud atténuant la couleur trop crue qu'elle présente en sortant des mains des céramistes. Les intempéries ne semblent pas avoir de prise sur elle, la cathédrale a gardé toute la netteté de ses lignes.

Ce vieil Albi est bien déserté. Toute la vie se porte aujourd'hui vers les Lices, c'est-à-dire la longue avenue tracée sur une partie des anciens remparts et aboutissant au beau pont moderne qui franchit le Tarn. Au long de cette voie ombragée, se suivent les cafés surmontés de terrasses, avec des jardinets couverts de vignes et de glycines. Tout à l'heure les Lices étaient envahies par la foule venant entendre la musique militaire, les jeunes filles se promenaient dans une allée pendant que les hommes formaient la haie. Beaucoup de toilettes prétentieuses et voyantes, mal portées, ne seyant pas à ces types

très bruns auxquels va à ravir le bonnet à bords relevés conservé par les matrones.

Les Lices, qui se recourbent en boulevards autour de la ville primitive, deviennent plus solitaires à mesure que l'on approche du Tarn; cependant, la partie basse présente le plus curieux et grandiose décor. Du parapet du grand pont, on découvre un pittoresque entassement d'usines plongeant dans l'eau du Tarn, tantôt d'un vert sombre, tantôt rouge; plus haut sont les édifices assis sur des arceaux et des galeries à encorbellement, au-dessus desquels se dressent la cathédrale et l'archevêché.

Une ville nouvelle, autrement vaste que l'ancienne, entoure aux trois quarts celle-ci de ses voies régulières, d'un intérêt médiocre par leur régularité même. En venant de la gare, on traverse les plus élégants de ces quartiers neufs. Là se dresse la statue de Lapérouse, entourée d'ancres et de canons retrouvés près de l'île de Vanikoro, où périt l'illustre navigateur, originaire d'Albi. A côté s'étend un vaste parc public avec de beaux arbres, des pièces d'eau, des cascades, des pelouses. Une partie de cette promenade a été conservée en jardin à la française et possède une longue rangée d'ifs taillés en coupe et des allées bordées de buis. Le parc

porte le nom du donateur, l'amiral de Rochegude, qui le légua à la ville avec son hôtel où sont installés aujourd'hui le musée et la bibliothèque. L'amiral fut représentant du peuple à la Convention nationale ; l'inscription placée sur son buste fait connaître qu'il était l'auteur du *Glossaire* et du *Parnasse* occitaniens. Le parc Rochegude possède une curieuse fontaine du XII[e] siècle, ornée de reliefs en plomb, que la ville de Lisle s'est laissé enlever.

Parmi les bâtiments modernes édifiés sur ces voies droites des quartiers neufs, des halles de briques et de charpente offrent des pavillons d'angles à dôme, d'un effet assez heureux par le mélange de briques de teintes diverses. Le vaste parc de Lude donne à cette entrée de la ville l'attrait de ses ombrages.

Albi a dû à sa situation dans la vallée maîtresse et sans doute à l'influence que lui avait value son archevêché, de devenir chef-lieu du département du Tarn, cependant elle était et est encore bien inférieure à Castres par la population[1] et l'industrie, comme, à ce dernier point

1. Albi : 22 571 habitants, dont 14 951 de population municipale agglomérée ; Castres : 27 308, dont 19 483 de population municipale agglomérée ; Mazamet : 13 978, dont 10 881 agglomérés ; Carmaux : 10 956, dont 8 984 agglomérés.

de vue, elle se montre inférieure à Mazamet et à Carmaux. Mais elle n'en reste pas moins active et, en somme, s'est fort accrue; elle possédait à peine 10 000 habitants en 1820.

Population plus commerçante qu'industrielle. Albi, cependant, possède des usines et des ateliers. Les minoteries sont importantes; l'une d'elles est en même temps une fabrique de vermicelle, une autre vermicellerie transforme les farines de la région. A la suite d'une grève fameuse, une partie des ouvriers de la verrerie de Carmaux sont venus fonder à Albi une « verrerie ouvrière » dont les débuts pénibles ont donné lieu à des polémiques retentissantes. J'y fus mêlé en 1897, lorsque je visitai cet établissement au cours d'une enquête pour le journal *Le Temps,* et je fus assez heureux pour que l'impartialité mise dans cette étude pour un journal « bourgeois » m'ait valu les compliments de M. Jaurès et de la *Petite République.*

La chapellerie a fait du chef-lieu du Tarn un de ses centres; si l'on ne trouve pas de grandes usines comparables à celles de Chazelles-sur-Lyon, de Nogent-le-Rotrou, de Fontenay-le-Comte, d'Espéraza, de Bourg-de-Péage et de Montélimar, le nombre des ateliers est assez considérable : il y en a une dizaine environ, pro-

duisant surtout le chapeau élégant, souple, dit *foulard*, en véritable poil et non en feutre de laine. Ces petites manufactures préparent elles-mêmes leur poil et procèdent à l'achèvement des chapeaux, qui trouvent leur meilleur débouché à Paris. Quelques coupeurs de poils alimentent cette industrie [1].

Des cultures spéciales qui faisaient jadis l'activité d'Albi, il est resté quelques traces ; si le pastel n'est qu'un souvenir, on fait toujours aux environs l'anis, la coriandre et un peu d'absinthe, encore la culture a-t-elle lieu plutôt autour de Gaillac. Albi centralise ce commerce et transforme la graine d'anis en essence pour la fabrication des liqueurs, mais le produit agricole lui-même porte le nom de la ville : c'est l'anis d'Albi.

Par sa banlieue pourtant, Albi est une cité industrielle. A quelques kilomètres sont les usines du Saut de Sabo, un des rares groupes

1. Je n'insisterai pas davantage sur l'industrie de la chapellerie dont j'ai longuement parlé dans la 7e série du *Voyage en France*, chap. IX, à propos de Chazelles-sur-Lyon. Voyez aussi, dans la 7e série, les chapitres sur Saint-Symphorien-d'Ozon, Grigny, Givors et Vienne ; la 9e série, chap. XIII (Bourg-de-Péage) et XVI (Montélimar) ; la 16e série, chap. IX (Fontenay-le-Comte) ; la 1re série, chap. XXIV (Nogent-le-Rotrou) ; la 32e série, chap. Ier (Chambon) et XVIII (Bort) ; la 38e série, chap. XI (Espéraza, Quillan et Limoux).

métallurgiques de la contrée, et le bassin houiller s'étend jusqu'au Tarn, aux abords de la ville et sur les territoires de Castelnau-de-Lévis, Saint-Sernin-lès-Mailhoc et Taix. Les ateliers de la compagnie des mines sont au faubourg de la Madeleine, non loin de la Verrerie ouvrière, dans le quartier naissant de Pélissier.

J'ai pu visiter les puits, grâce à la courtoisie du directeur, qui m'a fait conduire sur la voie spéciale par le petit wagon, dit *carriole,* qui mène les ingénieurs sur les chantiers. La ligne monte entre les collines, par des pentes d'où s'élève la forte odeur des genêts et du chèvrefeuille. Le pays est assez laid et sauvage, c'est un ravin creusé sous de mornes crêtes blanches. Pas de village en vue, mais le pauvre hameau de Saint-Dalmaze et, çà et là, quelques maisons isolées où les mineurs ont trouvé gîte chez les cultivateurs. Un petit centre se forme aux abords des puits, près de l'ancien hameau de Cagnac ; il a été construit par des particuliers pour la location aux ouvriers. Moyennant 10 ou 15 fr. par mois, ceux-ci disposent de deux pièces. Cet embryon de village est d'une vicinalité plutôt rudimentaire, rarement un coup de balai enlève la poussière et pendant les pluies c'est une boue épaisse. Cependant, on a tenté de planter une

promenade. Les horizons sont vastes, la vue s'étend jusqu'aux Cévennes et même aux Pyrénées, par les beaux temps.

L'exploitation est d'origine récente : les sondages furent entrepris de 1884 à 1885 et l'exploitation a commencé en 1886. En 1894 on a extrait 39 000 tonnes, 65 000 en 1895, et l'année suivante l'extraction s'élevait d'un bond à 96 600 tonnes. La première couche, épaisse de $1^{m},75$, est à 183 mètres de profondeur ; la sixième, à 312 mètres, a 4 mètres. La quatrième couche, la plus puissante, fournit une épaisseur de $14^{m},50$.

Ces mines prendraient de l'extension si les débouchés étaient moins rares, mais l'industrie n'est pas suffisante dans le rayon pour consommer des quantités plus considérables, puis la grave question des transports se dresse dans toute son acuité ; le Tarn, qui avait été canalisé à grands frais, est abandonné, les écluses n'ayant pas été entretenues. Les houillères du département trouvent d'ailleurs la concurrence des bassins voisins : Decazeville et Graissessac, tandis que les charbons anglais desservent la vallée de la Garonne grâce au canal du Midi qui les amène de Bordeaux ou de Cette.

Les mines ont installé à Pélissier leurs ateliers de lavage et leurs fours à coke, faisant ainsi

naître autour d'elles un quartier ouvrier ; une partie des travailleurs, ceux des galeries notamment, ont été amenés d'autres régions houillères, il en est venu de l'Aveyron, de la Loire et du Gard, le reste se compose de gens des champs qui ont abandonné le sain labeur de la terre pour celui moins pénible et plus sûr du charbonnage. Ce sont des bras à jamais perdus pour la culture.

Les usines de Saint-Juéry emploient ces cokes et ces houilles ; jadis elles devaient les recevoir par voitures, mais aujourd'hui un embranchement de chemin de fer, amorce de la ligne de Saint-Affrique depuis longtemps projetée, relie les aciéries à Albi et aux mines d'Albi et de Carmaux.

Saint-Juéry est à l'endroit où le Tarn s'échappe des gorges qu'il a parcourues depuis sa naissance sauf un instant, aux environs de Millau [1]. En ce point, la rivière forme une cataracte qui a de bonne heure attiré l'industrie. Les villages d'Arthès et de Saint-Juéry gardent cette issue, formant une agglomération de près de 4 000 âmes [2]; ils sont séparés d'Albi par une plaine

1. Sur les gorges et la vallée du Tarn, voyez la 34e série du *Voyage en France,* et le présent volume, chap. VIII et XI.

2. Arthès, 1 120 habitants; Saint-Juéry, 2 748.

d'une rare opulence, sillonnée de chemins courant entre des cultures où dominent l'ail et l'ognon.

Je les ai suivis pédestrement sur les deux rives du Tarn. Aux abords d'Albi jusqu'à Lescure, les champs sont parsemés de pruniers et de cerisiers ; ils font bientôt place à des espaces moins boisés, divisés en enclos couverts d'ognons, obtenus grâce à des irrigations constantes, à l'aide de norias. Que d'ognons, que d'ognons ! Tout autour de Lescure on ne voit pas d'autres récoltes. Le travail, sarclage et arrosage, est fait presque uniquement par des femmes ; elles sont là sous le grand soleil, leurs jupes retroussées, les jambes nues jusqu'au genou. La douceur du climat permettant de faire les semis dès l'automne et de laisser passer l'hiver aux jeunes plants, favorise particulièrement cette culture.

L'ognon est une ancienne production dans le pays. En 1830, d'après Abel Hugo, la commune de Lescure alimentait tout le Midi de ce légume. La noria n'était pas encore connue, l'arrosage avait lieu à l'aide de puits à bascule dont les hautes perches donnaient, paraît-il, l'illusion d'une forêt de mâts : « On peut se croire un instant transporté en Hollande, au milieu de ces beaux villages bataves, entourés et traversés de

canaux ; mais en approchant davantage, l'illusion cesse, les mâts de navire deviennent tout simplement des verges de puits à bascule. »

Les norias ont modifié l'aspect et rendu la peine des maraîchers moins grande ; cependant on pourrait faire mieux encore en construisant enfin le canal d'irrigation de la plaine d'Albi, depuis si longtemps projeté et qui doit prendre ses eaux au Tarn.

XV

CARMAUX ET SES MINES

De Lescure au Saut de Sabo. — Les usines de Saint-Juéry. — En remontant le Tarn. — La « Montagne ». — Villefranche-d'Albigeois. — Alban. — Les mines du Fraysse. — Ambialet et son méandre. — Valence-d'Albigeois. — Valderiès. — Notre-Dame-de-la-Drèche. — Carmaux. — La verrerie et les mines.

Albi. Mai.

Le village de Lescure s'étend au milieu d'immenses champs d'ognons et de belles vignes, entre le Tarn et un ravin profond excavé dans la plaine, parcouru par un clair ruisseau coulant sur les graviers. Ce dut être une bastide, car le plan est régulier et l'on voit encore des traces de l'enceinte, notamment une porte de ville surmontée d'une tour couronnée de mâchicoulis. Les rues, étroites, sont bordées de maisons de briques et de poutrelles formant encorbellement. Dans le cimetière est une intéressante petite église dédiée à saint Michel, dont le portail, du XIIe siècle, possède de curieuses sculptures où

l'on a voulu voir l'œuvre des manichéens, cathares ou albigeois.

Ce petit centre est assez commerçant ; plusieurs maisons centralisent et expédient l'ognon et l'ail récoltés sur le territoire.

Le chemin du Saut de Sabo parcourt ces riches campagnes dont chaque ferme est accompagnée d'un de ces grands colombiers carrés, à toit en crémaillère, caractéristique de la basse vallée du Tarn vers Montauban et qui donnent aux demeures rurales un vague aspect de forteresse. Aux approches d'Arthès, beaucoup de vergers, de vignes, de jardins, de champs de luzerne, jusqu'au fond du grand abîme d'érosion que le Tarn a creusé. Le village a perdu un peu son caractère albigeois, nombreuses sont les maisons modernes, banales, mais plus confortables que les bâtisses du passé.

Le Tarn sépare Arthès de Saint-Juéry. Entre les deux villages il se précipite d'une hauteur de 18 mètres, ou plutôt il se précipitait, car les eaux de la rivière sont captées par l'industrie et rejoignent le lit inférieur à l'aide d'un canal de fuite. Malgré cette dérivation, le *Saut de Sabo* est encore une fort belle chose. A son issue des gorges, le grand cours d'eau des causses et du Rouergue a rencontré un banc de schistes du sommet du-

quel il tomba tout d'une pièce, il y a bien des siècles. Mais peu à peu creusant, évidant, sciant le rocher, il s'est foré un lit énorme entre des parois brillantes ; tantôt les flots bondissent et écument sur la roche contournée, tantôt ils s'endorment, très verts, au fond de fissures. Vu du pont qui franchit le Tarn au-dessous de la cataracte, le spectacle est merveilleux encore malgré la rareté des eaux. Sur la rive droite, Arthès est charmant, ses toits plats apparaissent dans un cadre de verdure. Une sorte de château fort en briques domine le site : c'est le bâtiment qui abrite les pompes pour la prise d'eau d'Albi ; les tuyaux puisent dans le filtre naturel des graviers. La rive gauche est couverte par les vastes constructions des hauts fourneaux, forges et aciéries de Saint-Juéry.

La force motrice énorme — entre 2 000 et 5 000 chevaux — et le voisinage du bassin houiller de Carmaux ont permis à cette grande manufacture de se développer. Elle a été fondée sous la Restauration par M. Garrigou dans le but de fournir surtout de l'acier. Dès ses débuts, la marque fut réputée, l'armée vint pendant longtemps chercher ici l'acier nécessaire à la fabrication du « briquet » ou coupe-chou dont elle arma ses fantassins.

La chute d'eau a permis d'actionner toutes les parties de la fabrication. Les machines soufflantes des hauts fourneaux et le moindre engin des ateliers sont mis en mouvement par elle. La plus grande partie de l'acier obtenu est transformée dans l'usine même. Les usines nationales de Guérigny (fabrication des ancres et des chaînes) et de Ruelle (fonderie de canons) sont ses principaux clients. Près de deux millions de limes et de râpes sortent chaque année de Saint-Juéry. On fait également en quantité des faulx, fauchons, sapes, etc.

Cette usine de Sabo, comme on l'appelle souvent du nom de la chute, est intéressante parce qu'elle représente seule la grande métallurgie dans cette région, cependant favorisée par la houille, une voie navigable facile à rétablir et de nombreux chemins de fer. Le minerai de fer est tiré des mines d'Alban et Fraysse qui sont voisines, des Pyrénées, du Rouergue et du Périgord. Le nombre d'ouvriers atteint 1 600.

Ce nom bizarre de Sabo vient, dit-on, d'un jeune paysan qui pendant longtemps franchissait le Tarn à sa chute pour aller sur l'autre rive retrouver son amie et qui finit par être emporté en voulant sauter de rocher en rocher.

Dans la plaine, la rivière et les ruisseaux affluents coulent à une telle profondeur, que rien ne les ferait deviner ; à peine a-t-on quitté leurs rives et l'on croit avoir sous les yeux une nappe ininterrompue de cultures. Les collines, abaissées en pentes assez douces vers le sud, où de longs vallons les découpent, tombent plus brusquement de chaque côté du Tarn ; celui-ci ne peut se frayer passage que par une gorge extrêmement sinueuse et profonde, offrant des méandres très prononcés dont le plus curieux est celui d'Ambialet. Le défilé est charmant, mais peu accessible, aucune route ne le suit en entier, les sentiers latéraux eux-mêmes sont rares.

Les routes s'en vont entre les vallées maîtresses, s'élevant par des courbes douces jusqu'à la « Montagne », c'est-à-dire aux hautes terres qui prolongent vers le nord le massif des monts de Lacaune, sans offrir jamais de reliefs bien accusés. D'Albi à Alban et à la limite de l'Aveyron, on s'élève ainsi, sans grand effort, de 170 à 804 mètres, après un parcours de 40 kilomètres ; mais sur l'autre versant, jusqu'à Saint-Sernin, la descente est rapide ; c'est par des lacets et des rampes raides que l'on achève les deux lieues jusqu'à Saint-Sernin, à plus de 600 mètres audessous du sommet de la montagne.

Je rapporte de l'excursion une impression assez morose. Cet Albigeois, si éclatant avec le pur soleil, est de nuances très tristes sous un ciel couvert comme il l'est depuis deux jours et les ondées, cependant tièdes, du printemps. Le pays doit être riant à la grande lumière : des vignes aux abords de la plaine, des vergers, des cultures, des ravins boisés, une multitude de hameaux aux toits fauves et plats, tel est le paysage à travers lequel la route se déroule jusqu'à Villefranche-d'Albigeois. Cette bastide construite par un neveu de Simon de Montfort n'a pas pris un grand développement. Elle est bien moins populeuse que Saint-Juéry dont elle est le chef-lieu de canton, — à peine 600 âmes dans le centre communal [1]. On ne retrouve pas le damier de petites rues qui caractérise d'autres bastides, c'est une double rangée de maisons au bord de la route. L'emplacement était d'ailleurs plus militaire que commercial. Villefranche est sur la première terrasse de la « Montagne », entre l'Assou et le Tarn, à la naissance de plusieurs ruisseaux. Pour défendre ce passage entre Albi et les Cévennes, un puissant château servit de citadelle à la ville nouvelle ; il en reste un pan de courtine flanqué

1. 1 209 habitants, dont 629 agglomérés.

de tours; l'église, adossée à cette muraille, a pour clocher une de ces défenses.

Et la route continue à monter, le pays se fait plus désert, aucun village, rares sont les maisons, il fait froid sur le siège de la petite diligence où j'ai pris place et les nuages masquent les horizons ; à peine devine-t-on, de chaque côté de la route, les ravins et les vaux au-dessus desquels la chaussée suit une crête étroite. Pas d'autre clocher en vue que celui du hameau du Fraysse, importante dépendance de la commune d'Ambialet.

Toute cette contrée pourrait être active si elle possédait une ligne ferrée, car elle est riche en minerai de fer et de maganèse dont les gisements s'étendent de Villefranche à Alban. C'est là que vient s'alimenter l'usine de Saint-Juéry [1]. Paulinet exploite des ardoisières.

Le Fraysse marque l'entrée d'un pays plus riant, sorte de grand « toit des eaux » formé par un massif s'abaissant de toutes parts en longues stries séparées par des ruisseaux rayonnant autour d'Alban. Ce bourg occupe ainsi une situation militaire ; aussi eut-il de bonne heure quelque importance. Non seulement un château le

1. La mine a donné 11 512 tonnes en 1901.

défendit, mais la bastide tout entière fut aménagée comme refuge, la plupart des maisons eurent des souterrains où l'on pouvait se retirer en cas de danger.

Le canton d'Alban est purement rural, malgré ses richesses minéralogiques, peu exploitées d'ailleurs. La population s'y éparpille en une multitude de hameaux et de fermes isolées. Le plus gros centre, le chef-lieu, n'a pas 650 habitants agglomérés ; Curvale, commune de plus de 2 000 âmes, en possède 54 seulement autour de ses édifices communaux ; de même Paulin a le vingtième de ses 2 000 habitants. Si l'activité commerciale est faible, les campagnes sont donc fort peuplées. Les habitations se pressent surtout sur les versants du Rancé et du Tarn.

Je voulais gagner Lacaune par la longue arête si mince formant comme le sommet d'un toit à double versant, entre le Rancé d'un côté, le Dadou et l'Agout de l'autre, crête que parcourt une route formant presque sans cesse frontière entre les départements de l'Aveyron et du Tarn, mais le temps est décidément à la pluie, il serait imprudent et fastidieux de s'aventurer par ce pays où l'on ne trouve guère de gîtes, les seuls villages rencontrés sur ces dix lieues à une altitude de

800 à 900 mètres étant infimes : ni Montfranc, ni Laval-Roquecezière n'atteignent 200 habitants. Et je me suis résigné à descendre à Ambialet pour gagner Valence.

Sous la brume, le grand site d'Ambialet perd bien de sa beauté ; à peine distingue-t-on la crête des collines qui enferment l'étonnante gorge ; on pourrait se croire au sein de montagnes plus hautes, à voir ainsi les nuées s'effilocher sur les pentes. Et, imbibé par cette brume pénétrante, je suis arrivé d'assez méchante humeur à Valence-d'Albigeois.

Encore une bastide, Valence, dont la rue principale est parcourue par la route de Réquista. Très modeste elle aussi, et, comme ses voisines, sans industrie, mais ayant un commerce agricole considérable par des foires très fréquentées où les marchands du Bas-Languedoc viennent chercher les volailles et les lapins nécessaires aux habitants du pays vignoble. Région de schiste, micaschiste et gneiss aux sols pauvres, cultivés surtout en seigle et en pommes de terre, avec de grands massifs de châtaigniers. C'est par la nature et l'aspect des choses une partie de ce Ségala comprenant une si grande étendue du Rouergue. On trouve cette formation jusqu'aux abords de Valderiès, très petit village,

mais capitale d'un canton étendu vers les abords d'Albi.

Tous ces chefs-lieux sont infimes, les communes ne sont guère que des réunions administratives de fermes et de hameaux ; un seul centre considérable s'est formé dans cette région où coulent les eaux allant au Cérou ; ce groupement de population est dû à la houille qui a fait transformer en petite ville l'ancien village de Carmaux. Le charbon valut également un chemin de fer à cette contrée où la surface du sol est de mince fertilité. Longtemps voie industrielle, la ligne est aujourd'hui prolongée jusqu'à Rodez à travers le Ségala, mais ce n'est pas une route de grand trafic pour les voyageurs.

Cependant, nous étions nombreux ce matin ; le train fut pris d'assaut par une foule bruyante et vive, beaucoup de jeunes filles surtout. En tête venait un bonhomme en veston et pantalon rouge, portant sous le bras une sorte de boîte triangulaire et armé d'une grande canne à pomme de cuivre.

— C'est le suisse, me dit complaisamment un employé ; il mène un pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Drèche.

Les pèlerins semblent venir de loin, d'une ré-

gion où les choses de l'agriculture sont peu connues, car ils font d'étranges exclamations à la vue d'un train où sont attelés plusieurs wagons de bestiaux :

— Il y a des bêtes, viens donc *voirrr!* s'écria une des jeunes filles en faisant terriblement sonner les R, comme sonnent du reste presque toutes les consonnes.

— Oh ! ce qu'on va *channnter!* dit une voix.

— Je te crois qu'on va *channnter,* répondent les autres.

Et pendant que le train se met en marche, un cantique est entonné, avec tant d'ardeur que le chant étouffe le bruit du convoi. Celui-ci ne se presse guère d'ailleurs ; après avoir franchi le Tarn, il s'arrête assez longtemps à la station spéciale de la Compagnie du Midi où l'on charge en quantité des fraises et des légumes pour Carmaux, dont les jardins sont rares et peu productifs.

Le train ne tarde pas à se vider, voici la halte de la Drèche ; la chapelle vénérée est au-dessus, couronnant une colline ; de nombreuses voitures sont rangées aux abords de la voie, attendant les fidèles qui craignent de faire à pied la demi-lieue séparant la station de l'église. Des manchots, des culs-de-jatte, des individus ornés de

plaies et d'infirmités variées se précipitent vers les pèlerins en réclamant l'aumône. Dans le train, le suisse a achevé de se mettre en tenue, il en descend superbe, tout de rouge vêtu, mais il pleut, il doit abriter sa gloire sous un parapluie. Et d'autres parapluies s'ouvrent, formant une longue procession ; les bannières dominent lamentablement cette sorte de fleuve moutonnant. A côté du suisse, un prêtre qui, lui aussi, a revêtu ses ornements sacerdotaux dans le wagon, met le cortège en ordre.

Le train est reparti avant que la procession se soit mise en marche par les chemins détrempés. Nous montons au flanc de petites pentes bien cultivées et tapissées de vignes, pour trouer une colline par un tunnel et pénétrer dans un vallon d'aspect quelque peu sauvage, en partie couvert de chênes. Des cistes, des bruyères, des châtaigniers noueux, évoquent vaguement l'idée du maquis. Puis on retrouve la vie : beaucoup de maisons isolées habitées par les mineurs bordent la route, entre des jardinets riants. Ces habitations se pressent maintenant, elles forment rue ; on voit le nombre des toits s'accroître, ils deviennent ville. Des cheminées fument, un noir manteau de brume semble peser. C'est Carmaux.

Rien de moins régulier que le plan de cette cité

populeuse. Les quartiers se sont créés, au fur et à mesure des besoins, autour d'un village construit en pisé et en torchis au-dessus de la vallée du Cérou. Ce Carmaux primitif n'a pas changé, mais les habitants ont transformé en beaux jardins fleuris les bords de la petite rivière. La route nationale est devenue la grande artère de la ville



ouvrière ; dans ses maisons plates et sans style sont les principaux magasins et les cafés. Des rues droites s'en détachent, formant jusqu'à la gare un quartier régulier. Sur l'autre rive du Cérou est le vaste faubourg Sainte-Cécile. Entre la rivière et son affluent le ruisseau de Caudon, s'étend une cité ouvrière, voisine de la verrerie et des établissements des mines.

Rien qui frappe l'attention, c'est l'aspect banal des cités nées de l'industrie moderne ; mais le climat étant sec, on n'a pas l'impression de tristesse que la suie humide, imprégnant les murs, donne aux *corons* sous des cieux plus mouillés. L'église principale, dédiée à saint Privat, est au milieu du vieux bourg. Ce temple, construit de nos jours, comprend une seule nef aux arceaux de briques. La voûte est en bois. De belles verrières l'éclairent. Le chœur est élégant, grâce aux colonnes d'où jaillissent des nervures de pierre blanche. En face de l'église est l'hôtel de ville, construit dans le style Louis XIII. Des abords, la vue est charmante sur la verdoyante vallée que le viaduc du chemin de fer de Rodez franchit au delà de Sainte-Cécile.

Les mines auxquelles Carmaux doit la vie sont connues depuis longtemps. Il y a cent cinquante ans que la houille est en extraction, soit sur les affleurements, soit par des puits. Avant la constitution de la compagnie, chacun venait puiser à une faible profondeur ; il y avait, dit-on, plus de 300 fouilles, distantes à peine de 50 mètres les unes des autres, le pays était criblé comme une écumoire. Aujourd'hui, l'exploitation se fait avec plus de méthode, mais elle s'étend seulement sur 300 hectares, alors que la concession couvre

80 kilomètres carrés. Les six couches exploitées ont ensemble une épaisseur de 12 mètres.

L'extraction a surtout pris de l'importance à notre époque. En 1871 encore, il n'y avait eu que 127 000 tonnes; sept ans après, on atteignait 281 500, et aujourd'hui la production s'élève à 600 000 tonnes.

L'organisation de ces mines a souvent été signalée comme une des plus complètes; elle a été faite en vue d'une extraction bien supérieure à celle que l'on a atteinte. Les fours à coke sont installés de façon à permettre de récupérer la chaleur pour produire de la vapeur et celle-ci actionne des dynamos fournissant la lumière électrique. 1 200 chevaux de force sont ainsi recueillis.

La houille a fait naître une des plus puissantes verreries de France, occupant près de 800 ouvriers et dont les fours et les magasins ne couvrent pas moins de 4 hectares.

La pluie, qui m'avait poursuivi pendant deux ou trois jours, cesse enfin. Un soleil très chaud transforme, comme par un coup de baguette, le paysage tout à l'heure morose. J'en ai profité pour aller visiter la chapelle de Notre-Dame-de-la-Drèche dont on m'avait vanté la décoration in-

térieure. L'antique sanctuaire a été entièrement revêtu de peintures, œuvre d'un moine, le père Léon, d'après les cartons de M. Bénézech. Cela est intéressant et vaut une visite.

Des abords de la chapelle, la vue est merveilleuse sur la plaine, le Tarn déroulant ses replis étincelants, Lescure et son barrage, Arthès et Saint-Juéry gardant la fissure étroite par laquelle débouche la grande rivière; au delà, les collines se haussent, deviennent montagnes, monts de Lacaune et Montagne-Noire. Mais le détail saillant de l'immense paysage c'est Albi, pressant ses toits autour de la masse énorme de sa cathédrale et de l'archevêché.

XVI

ENTRE TARN ET DADOU

Le pays des couleurs. — Labastide-Dénat. — Une ville morte : Lombers. — Réalmont. — Montredon-Labessonnié. — Le tramway de Graulhet. — Au long du Dadou. — Graulhet. — La ville, son industrie. — Les mégissiers. — Briatexte. — Lavaur. — La culture du mûrier. — Au long de l'Agout. — Saint-Paul-Cap-de-Joux. — Vielmur.

Vielmur. Mai.

Quand Albi a disparu, quand les vastes constructions des casernes et de la cathédrale se sont effacées à leur tour, lorsque les fumées des fours à chaux et des puits de mine ne sont plus sur le ciel qu'un voile grisâtre rendu transparent par l'éloignement, le voyageur qui se dirige vers le sud rencontre un pays plus riant, du moins en cette saison. Les collines ondulées, bien cultivées, aux flancs rougeâtres, portent à leur sommet des landes couvertes de grands genêts d'Espagne à l'opulente floraison épanchant des senteurs exquises. Rien ne saurait rendre l'étonnante vivacité des teintes. En bas, les terres d'un rouge sombre, des crêtes jaunes ou blanches,

les genêts d'un jaune éclatant, les blés d'un vert lavé de gris, les arbres d'un vert intense. Le pays, grâce à cette crudité des tons, aux formes des collines, à la profondeur des horizons, à l'ampleur des vallées, est vraiment d'un grand caractère.

Au point culminant, l'église et les rares maisons de Labastide-Dénat sont l'embryon jamais développé d'une ville du moyen âge. L'église est un bel édifice ogival possédant des richesses d'art. Tout autour chaque mamelon porte sa ferme flanquée d'un pigeonnier. Des bandes de porcs et des troupeaux d'oies vaguent par les champs. Le maïs commence à pointer. Sur les chemins, tous les gens rencontrés sont chaussés d'espadrilles ; on est désormais dans les contrées où cette chaussure à semelle de tresse est nationale en quelque sorte. Même les employés de chemins de fer en sont munis.

Entre les collines égayées par ces habitations nombreuses et dorées çà et là par les nappes fleuries des genêts, coule l'Assou, long ruisseau aux eaux rares qui va baigner le pied de la colline de Lombers, sur laquelle des renflements et des traces de murailles indiquent l'emplacement d'une ville fameuse au moyen âge, ruinée par les guerres et dont le château disparut pendant

les grandes destructions de forteresses ordonnées par Richelieu. La puissante châtellenie qui avait donné le nom de Lomberois à la région et où se tint un concile contre les Albigeois, n'est plus qu'un infime village du canton de Réalmont.

La petite ville qui porte le nom de Réalmont — Mont Royal — est une des bastides les plus caractérisées de cette contrée où ces villes neuves, construites d'un seul jet au moyen âge, sont si nombreuses. Plus favorisée que tant d'autres, elle s'est développée et a même débordé du quadrilatère régulier, découpé en damier, orné au centre d'une place à grandes galeries, tracé par son fondateur le sénéchal de Carcassonne agissant pour le roi Philippe le Hardi. Des quartiers prolongent la ville sur les routes qui rayonnent autour d'elle et au long du ruisseau de Blima, descendu par un pli étroit. Réalmont, qui a remplacé par des boulevards les remparts détruits sous Louis XIII, est dans un beau bassin, au milieu duquel coule le Dadou. De riches cultures et des vignes l'encadrent. C'est un centre rural fort vivant par ses marchés et ses foires, l'industrie de la laine représente l'activité industrielle.

Située à l'écart du chemin de fer, Réalmont,

dont la population agglomérée dépasse 2 000 âmes, s'est reliée à la ligne de Toulouse par un tramway à chevaux aboutissant à Laboutarié, d'où part également le tramway à vapeur de Graulhet et Lavaur. Jusqu'ici l'emploi archaïque des chevaux a paru suffire aux besoins de la petite ville qui n'a pas d'environs fort peuplés, les villages étant rares dans la direction des monts de Lacaune qui dépendent économiquement de Réalmont. Le vaste canton de Montredon-Labessonnié, dont les relations ont lieu par Réalmont, ne possède que quatre communes, composées d'une multitude de petits hameaux et de fermes. Le chef-lieu ne renferme pas 1 000 habitants agglomérés, alors que la commune dépasse 4 000. Celle-ci présente la particularité de n'avoir pas de centre habité portant son nom, Montredon n'est qu'une belle ruine féodale dominant des horizons immenses du sommet d'un mamelon de 564 mètres ; celui-ci se prolonge en une colline portant à deux kilomètres au sud le bourg de Labessonnié. Là sont les édifices communaux.

Labessonnié est assez commerçant, car c'est le lieu d'échanges pour une partie des monts de Lacaune, l'industrie de Castres y a essaimé par une fabrique de bonneterie, la taillanderie oc-

cupe quelques ouvriers. Le pays est agreste; plusieurs châteaux, dont quelques-uns remarquables, occupent son territoire accidenté, parcouru par le Dadou et l'Agout, qui décrivent de grandes sinuosités au fond de gorges profondes, parfois superbes.

Au sud de Réalmont, le centre d'attraction est la populeuse cité de Castres, mais dans la vallée du Dadou, c'est l'industrieuse Graulhet [1]; elle aussi est desservie par la station de Laboutarié; l'importance de ses usines a permis de doter son tramway de locomotives; on prolonge cette ligne à voie très étroite jusqu'à Lavaur, d'où elle ira rejoindre Toulouse. Graulhet est le centre d'une fabrication florissante, la mégisserie, dont Laboutarié possède une dépendance; une usine est venue s'installer près de la gare.

La route de Graulhet, empruntée par le tramway, suit le Dadou, rivière qui s'est creusé un lit entre de hautes berges, sorte de vallée ouverte au sein d'une vallée supérieure. Une mince forêt d'arbres aquatiques borde chaque rive. Le moindre cours d'eau a profondément excavé le sol pour faire son lit, c'est entre des rives éle-

1. Prononcez *Grauillet.* Dans le Midi, *lh* a la valeur d'un *l* mouillé.

vées que l'Assou longe Laboutarié pour atteindre le Dadou. Celui-ci est parfois preste et clair sur un fond de graviers ; lorsqu'il s'endort en *plagnols,* son eau paraît étrangement sombre. Pas de bourg sur ses rives, mais des hameaux de quelques feux. L'un d'eux, Mondragon, forme décor par sa vieille église, ses ruines et des grottes qui furent creusées dans les berges du Dadou. Ce village est un rendez-vous par ses foires ; la rivière anime quelques usines : mégisserie, filature ou moulin.

Les habitations, trop éloignées des paroisses, ont nécessité la création de chapelles pour les besoins du culte, où les prêtres des chefs-lieux viennent dire les offices ; humbles églises, dont les toits se distinguent à peine des maisons qui parsèment le pays. L'une d'elles, nommée le Bruc, borde la route, au-dessus du grand ravin du Dadou. Autour, très espacées, de vastes fermes, entourées de champs de luzerne. Dans les pâtures sèches pacagent des troupeaux de vaches, hautes et bien membrées. Çà et là des figuiers, des amandiers, des mûriers, annoncent une région plus chaude encore que celle d'Albi. Ici commence la petite région séricicole dont Lavaur est le centre.

Au-dessus du Dadou, entre les champs de

maïs, se dresse l'élégante église de Notre-Dame de Vesplaux, dominée par une haute flèche de brique. A partir de ce hameau, de vastes usines bordent la rivière, beaucoup sont neuves et révèlent la prospérité de l'industrie. Les unes dans la campagne, d'autres dominant les berges, elles offrent un caractère assez pittoresque par leurs



grands toits rouges et leurs parois à claire-voie. Peu à peu ces établissements forment une véritable rue de piliers de pierre, encadrés de brique et reliés par des jalousies brunes permettant à l'air de circuler en arrêtant le soleil. Ce sont les séchoirs pour les peaux préparées.

La ville se montre en amphithéâtre de toits gris dominés par les tours d'une église ; on y pénètre en longeant un embryon de jardin public

au pied duquel coule le Dadou. Mais ce n'est plus la rivière de Réalmont, si vive et claire sur les seuils ; les mégisseries l'ont souillée par leurs déjections ; noircie, empuantie, elle roule ses eaux entre des usines grises, étalées au-dessus du flot dans lequel elles plongent. Cela n'est pas sans caractère, la note la plus pittoresque est fournie par un moulin flanqué de deux tours et soutenu par un contrefort semblable à un fuseau.

Près de la rivière, une grande place est bordée d'un côté par une terrasse ombragée d'acacias et supportée par des maisons. Un charmant hôtel de la caisse d'épargne attire l'attention.

Au-dessus de la terrasse, s'étend l'étroit noyau de la ville primitive, aux rues étroites, bien exiguë auprès de la cité nouvelle constituée par de longues avenues formées par les chemins et les routes. La ville moderne occupe surtout la rive droite du Dadou et compose la ville Basse ou Saint-Jean-de-la-Rive, le quartier ancien étant la ville Haute. C'est dans celle-ci que l'on a érigé la statue de l'amiral Jaurès, enfant de Graulhet.

La population de la commune atteint près de 8 000 âmes [1] ; elle est purement ouvrière. Une

1. 7 900, dont 5 490 agglomérés.

soixantaine de mégisseries dont quelques-unes importantes, possédant jusqu'à 80 personnes, occupent ensemble 1 200 hommes et 500 à 600 femmes.

J'ai trop souvent parlé de la mégisserie pour entrer dans de nouveaux détails sur ces procédés de fabrication [1].

Les procédés ne diffèrent que par les détails, mais Graulhet produit des cuirs bien spéciaux, notamment le maroquin pour doublure. En dehors de la petite ville albigeoise, les peaux genre Graulhet ne sont fabriquées que par trois maisons à Mazamet et une à Bordeaux. Chaque année, 750 000 douzaines de peaux de moutons sortent des usines. La matière première est tirée surtout de Mazamet, qui fournit ses peaux délainée [2]; une petite partie est alimentée par la boucherie de la contrée. Graulhet dépend donc étroitement des ateliers de Mazamet, sa prospérité est liée à celle de cette cité si extraordinairement active.

Graulhet fait elle-même montre de beaucoup de vitalité, sa production atteint un chiffre de

---

1. Annonay, 11e série du *Voyage en France;* Grenoble, 9e série; Levroux, 26e série; Saint-Junien, 28e série; Millau, chapitre VII du présent volume.

2. Voyez pages 317 et suivantes.

12 millions de francs par an; les débouchés sont Paris, l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Autriche et la Suède. Les peaux mégissées sont très variées de couleurs; il y a, au *café Tivoli,* siège du syndicat patronal, une exposition permanente des articles locaux, réunis dans les vitrines qui figurèrent aux expositions; elle émerveille par l'éclat des teintes obtenues. A côté des cuirs pour doublure, on voit tous les maroquins dont l'emploi est si grand dans les industries de luxe, telles que la reliure et la maroquinerie. Graulhet, qui exposa collectivement à Édimbourg, y obtint une médaille d'or, l'exposition d'Anvers lui valut un diplôme d'honneur.

Les peaux de Graulhet sont véritablement tannées, en cela elles diffèrent des matières premières pour la ganterie telles qu'on les obtient à Annonay, Grenoble et Saint-Junien. Le tan d'écorce de chêne, le sumac tiré de Palerme, les extraits de tanin : quebrasco et châtaignier, sont les matières premières utilisées. L'outillage est encore en retard, mais à cause de l'hostilité des ouvriers qui se sont insurgés chaque fois que l'on a voulu apporter quelque engin nouveau, ils ont véritablement prohibé l'emploi des machines. Dans tout le Tarn, l'organisation ouvrière est très forte, on le sait par les événements de Carmaux. A Grau-

lhet des grèves douloureuses ont sévi. En 1885, l'une d'elles dura quatre mois ; une autre causa de grandes pertes en 1889 pendant trois mois ; la dernière, partielle seulement, a sévi en 1898.

Quelques engins ont cependant été conservés : machines à écharner, à ébutter, metteuses au vent, mais dans l'ensemble, la main de l'ouvrier est restée prépondérante. Les salaires sont relativement élevés pour un pays où la vie est facile : le travail de corroierie est payé 5 fr. par jour en moyenne ; le travail « de rivière » 3 fr. 50 c., les femmes gagnent 2 fr.

L'existence de cette active ville de Graulhet, à l'écart des grandes voies ferrées, est d'autant plus intéressante qu'il n'y a pas de centres importants dans les environs, le plus considérable, Briatexte, groupe à peine 800 habitants ; dans le reste du canton, une seule commune, Puybegon, possède 100 âmes dans le bourg ; un chef-lieu de canton, Cadalen, situé au nord de Graulhet, n'en groupe pas 300 ; pourtant les communes sont populeuses, mais les habitations s'éparpillent sur tout le territoire, ayant pour centre de réunion quelques chapelles isolées où le curé de la paroisse vient dire la messe.

De Graulhet à Lavaur, la route court au mi-

lieu de ces campagnes charmantes ; les fermes sont encadrées de cultures variées : vignes, maïs, grandes luzernières et trèfles. Des petits bois tapissent les pentes et le sommet des collines ; de nombreuses bandes d'oies et de dindons parcourent les champs. A travers cette contrée plantureuse, le chemin est une allée de platanes.

La route retrouve le Dadou à Briatexte, ancienne bastide dont le nom serait, dit-on, une déformation de *Brisetête ;* elle fut fondée par Simon Brisetête, sénéchal de Carcassonne. La place centrale à arcades et à galeries de bois a conservé son aspect du moyen âge, quelques maisons de poutrelles et de briques, dont l'étage surplombe sur la chaussée, bordent les étroites rues. La bastide domine de haut le pli profond au fond duquel le Dadou coule entre de grands arbres. La rivière est utilisée, Briatexte étant un petit centre ouvrier. Quelques mégisseries s'y sont installées, des fabriques de bas, des ateliers où l'on fait des cages, des briqueteries occupent la plupart des bras.

Au delà du Dadou recommencent les placides campagnes ; les vignes et les mûriers dominent, entourant des petits hameaux de cinq ou six maisons. Sur la rive gauche se montre un instant l'étrange silhouette de l'église de Saint-

Pierre; la façade est un pignon percé de trois ogives dans lesquelles les cloches semblent des bonnes femmes de la foire au pain d'épice, avec une grosse tête, une taille épaisse et un grand développement de jupons semblables à des crinolines.



Nouvelle traversée du Dadou sur un pont très élevé et apparition d'Ambres, un des rares villages de la région. Ambres couvre une petite croupe; son élégante église ogivale domine le confluent de l'Agout et du Dadou et de beaux horizons. Au cœur du tableau, surgit la cathédrale de Lavaur. Dans les champs divisés par

des rangées de mûriers, beaucoup de maïs et de haricots.

Voici l'Agout : la rivière décrit ici un de ses plus curieux méandres, dont Lavaur ne peut remplir l'isthme trop large pour une ville aussi modeste ; on la franchit par un pont très élevé ; ses berges sont si hautes, qu'elle semble couler, glauque, au fond d'une gorge. Jusqu'aux abords de la ville, le méandre est rempli de mûriers.

Chef-lieu d'un arrondissement, rang que lui valut son ancien titre de ville épiscopale, Lavaur est moins peuplée et active que Graulhet, c'est une ville de commerçants et de fonctionnaires. Elle a perdu les fortifications qui en firent jadis une des cités les plus fortes du Midi. Mais la hauteur de la berge terreuse de l'Agout donne encore beaucoup d'allure à cette façade urbaine. Les bords de l'abîme sont occupés par la cathédrale et un joli jardin public établi sur l'emplacement de l'évêché. Cette promenade doit son charme à la rivière, dont le lit est profondément excavé et que franchissent deux ponts très hardis, d'une rare élégance, l'un pour la route, l'autre pour le chemin le fer. A l'entrée du jardin, le palais de Justice est un coquet édifice de brique et de pierre blanche.

La cathédrale doit son aspect pittoresque à ses

matériaux de brique rouge et à la hauteur de la terrasse qui la porte. L'édifice est d'assez pauvre mine, sauf du côté qui regarde l'Agout ; une partie très délabrée possède une tourelle renfermant un jacquemart privé d'une jambe. Ce mannequin est vêtu comme un chevalier du temps de la Ligue. Les parties inférieures de l'église sont contemporaines du siège terrible conduit par Simon de Montfort, à la suite duquel le sanguinaire croisé se livra à d'atroces cruautés demeurées vivantes dans les traditions locales. On montre encore le puits où Giraude de Lavaur, veuve du seigneur, et sa fille furent jetées par ordre de Montfort.

La ville est simple ; comme ses voisines c'est un petit noyau de ruelles aux maisons en encorbellement et entouré d'une ceinture de boulevards où sont les cafés, les hôtels et beaucoup de magasins. Ces promenades ombragées servent de champ de foire. En dehors de la cathédrale, Lavaur possède une autre église, Saint-François, charmant édifice ogival dont les voûtes et les murailles sont revêtues de peintures. Peu d'autres édifices intéressants, la promenade possède une statue de Las Cazes, qui écrivit le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

En perdant son évêché, un des plus riches de

France, puisqu'il rapportait 46 000 livres à son titulaire, Lavaur a perdu la plus grande part de son influence sur la contrée. Toute son importance économique lui vient aujourd'hui de sa situation au cœur d'un pays agricole où la sériciculture a persisté. Les cinq cantons de l'arrondissement possèdent d'assez nombreuses magnaneries qui forment, dans cette région, un intéressant îlot auquel se soude le canton de Gaillac. Les environs de Saint-Paul, surtout, se livrent à l'élevage des vers à soie. Certes, cela est peu de chose auprès des grands départements producteurs ; les 425 « éducateurs » du Tarn[1] font pauvre figure à côté des 29 000 du Gard, des 28 000 de la Drôme, des 142 000 que compte la France entière ; même c'est peu auprès des 860 de Tarn-et-Garonne, mais le fait que cette industrie a persisté prouve que l'Albigeois pourrait trouver un élément de bien-être dans la production des cocons, si l'on enseignait aux cultivateurs les saines méthodes modernes d'élevage du précieux bombyx.

Jadis Lavaur transformait les soies produites par les magnaneries de son rayon, mais les manufactures ont disparu, le débouché principal

1. D'après la statistique décennale de 1892.

est maintenant constitué par les fabriques de soie à bluter de Montauban.

Les mûriers bordent jusqu'à Saint-Paul les deux rives de l'Agout, dont le cours se déroule en grands plis au sein d'une vaste plaine que la rivière a profondément creusée. Ce pays opulent avait été choisi pour site de bastides dont aucune ne s'est élevée au-dessus du rang de village ou de petit bourg. On ne devinerait guère ces ambitions sans la régularité des rues ou le nom des centres évoquant ceux de villes lointaines; sous les collines de Fiac où se montrent des châteaux, le hameau de Viterbe dut sans doute son nom à la cité italienne; plus loin, Damiatte devait conserver le souvenir de Damiette l'égyptienne. Elle est restée un insignifiant groupe de maisons à un passage de l'Agout conduisant au bourg plus populeux, bien campé sur une colline, de Saint-Paul-Cap-de-Joux où naquit Pinel, le grand aliéniste.

Cette partie de la vallée de l'Agout possède beaucoup de villages, mais aucun centre considérable; Vielmur, chef-lieu de canton, est un petit bourg au bord de la rivière, moins peuplé qu'une de ses communes, Sémalens [1], mais celle-ci est

1. Vielmur, 877 habitants dont 539 agglomérés; Sémalens, 1 169 habitants, dont 875 agglomérés.

un centre industriel faisant partie du groupe de Castres. Plusieurs fabricants y tissent des *filoselles* et *péruviennes,* pour lesquelles des filatures de laine et de coton et des effilochages de vieux tissus de laine travaillent au long de l'Agout, en utilisant sa force motrice.

XVII

LES VINS DE GAILLAC

L'Agout et le Tarn. — Saint-Sulpice-la-Pointe et ses fabriques de brosses. — Rabastens. — Lisle-sur-Tarn. — Les « couverts ». — Le vignoble de Gaillac — L'anis et les plantes aromatiques. — Gaillac. — Sur la route de Graulhet. — Lautrec. — Progrès agricoles

Lautrec. Mai.

Le confluent de l'Agout et du Tarn est au sein d'un des plus grands horizons de la France méridionale, dans une vaste plaine encadrée de collines de hauteur médiocre ; pays fertile, aux grandes moissons entremêlées de vignes reconstituées dont la nappe s'accroît chaque jour. Ce point de jonction a fait naître une ville que l'industrie a développée et qui s'accroît, grâce au croisement des voies ferrées : Saint-Sulpice-la-Pointe. Cette commune est presque un phénomène par la densité de sa population agglomérée au milieu d'une contrée où tant de centres sont de simples hameaux[1] ; elle le doit au Tarn dont

1. 2 439 habitants, dont 1 801 agglomérés.

la navigation, active jadis, a fait naître villes et bourgs.

La Pointe est le quartier situé à la rencontre des deux cours d'eau, la ville proprement dite est sur l'Agout, franchi par un pont suspendu. Des abords de la rivière le panorama a beaucoup de caractère, grâce à l'église de brique rouge, semblable à une forteresse par les deux tours couronnées de mâchicoulis qui flanquent sa façade. Une luxuriante végétation enveloppe le site et fait mieux ressortir la teinte vigoureuse des matériaux de construction. Un pont non moins ardent de couleur franchit un profond ravin.

Deux industries occupent un grand nombre de bras à Saint-Sulpice : la brosserie, à laquelle se livrent une dizaine de maisons, et l'arçonnerie, qui emploie presque autant d'industriels à la préparation des arçons et rudiments de selles.

La brosserie produit surtout les articles courants pour les bazars, les quincailleries, le harnachement, etc. L'armée est pour elle un client important, mais le système d'adjudication ne permet pas à toutes les manufactures de s'ouvrir ce débouché considérable ; les brossiers de Saint-Sulpice se sont adressés jadis à la Chambre des députés par voie de pétition pour que les

soldats puissent acheter leurs brosses au dehors, au lieu d'être obligés d'utiliser les modèles-types dont les dimensions sont déterminées en vue du paquetage.

Comme l'Agout, le Tarn s'est creusé un lit très profond au sein des terrains meubles de sa vallée; cette sorte de grand fossé d'érosion borde le pied de collines escarpées, sur lesquelles s'est bâtie une ville jadis plus populeuse, Rabastens[1]. Ainsi que toutes les cités bâties au bord de ces rivières de l'Albigeois si profondément excavées, Rabastens, juchée sur les berges, offre un très pittoresque tableau. Le Tarn, longé par un étroit ourlet d'arbres verts et franchi par un pont suspendu, est bordé de hautes terrasses de brique portées sur des arcades. Sur ce puissant soubassement aux lignes classiques s'étagent des maisons de curieuse architecture. Les arbres vigoureux qui enveloppent ces murailles fauves accroissent la beauté du décor. Sur la rivière, un vaste moulin projette un arceau de brique qui le relie à la ville. Au-dessus de cet amphithéâtre, l'église se dresse, semblable à quelque castel

1. Rabastens eut près de 7 000 habitants; il lui en reste 4 593, dont 2 657 agglomérés; avec Coufouleux, village de la rive gauche, il y a 5 847 habitants.

féodal par son énorme clocher rappelant les beffrois des Flandres ; l'abside, dépassant de beaucoup le reste de l'édifice par sa hauteur, paraît isolée. Une autre église surgit au-dessus des toits.

L'intérieur de Rabastens ne déçoit pas trop le visiteur. Si les rues sont étroites, elles restent originales par leurs maisons de brique encadrées de poutrelles. L'église principale, Notre-Dame-du-Bourg, possède d'intéressantes peintures murales. Une chapelle voisine de la promenade renferme la sépulture de l'illustre famille de Puységur.

Pas d'industrie, sinon les petits ateliers des artisans, comme dans toutes les villes de cette importance. Jadis enrichie par le commerce des vins, elle a beaucoup perdu avec le phylloxéra, mais la restauration du vignoble est en bonne voie ; malheureusement, l'ardeur tend à côté : au lieu de chercher à produire de nouveau les vins qui firent la richesse de l'Albigeois, au lieu de reprendre les cépages auxquels on devait d'excellents crus bourgeois, très recherchés, on a voulu obtenir la quantité et, pour ces vins communs, on s'est heurté à la concurrence du Bas-Languedoc. Les vignerons ont donc partagé la « mévente ». La leçon semble d'ailleurs porter ses fruits, les objurgations du professeur dépar-

temental d'agriculture, dédaignées jadis, sont maintenant mieux écoutées.

Les vignobles couvrent déjà la plus grande partie de la plaine jusqu'au delà de Gaillac ; peu à peu ils réduisent l'étendue consacrée aux céréales. On retrouve dans cette contrée le groupement en centres populeux, caractéristique des pays vignerons, qui atteint son apogée dans l'Aude, l'Hérault et le Gard. Il n'y a pas de villages et peu de hameaux, les habitants résident dans les petites villes dont quatre jalonnant le Tarn sur 23 kilomètres, sans un seul village entre elles : Saint-Sulpice, Rabastens, Lisle et Gaillac.

Lisle-d'Albi, ou Lisle-sur-Tarn, renferme cependant une faible partie de la population de sa commune, les autres habitants sont loin du centre, au pied et sur les pentes des collines qui bordent la plaine à l'ouest [1]. La ville elle-même est une petite bastide, ayant gardé dans toute sa pureté le type de ces cités du moyen âge créées de toutes pièces. Le fondateur avait fait choix d'une sorte de presqu'île — d'où le nom d'*isle* — entre un ravin profond et la haute berge du Tarn. Les murailles dont il entoura sa bastide sont tombées, mais le décor

---

1. Population du centre : 1 427 habitants ; de la commune, 3 883.

reste curieux. Du dehors, les constructions aux grands toits plats, parfois portées sur galeries, font ressembler Lisle à quelque bourgade d'Italie. L'intérieur est un damier de ruelles tracées au cordeau, avec de petites maisons à carcasses de charpente emplie de torchis ou de briques posées à plat, le premier étage s'avance en porte-à-faux, les toits s'élancent plus encore. Cet ensemble de constructions, les teintes fauves de la brique, le gris des charpentes et des contrevents produisent une impression curieuse, rien n'est plus loin de notre époque que cette architecture vieillotte.

Au cœur de la ville s'étend la place, avec ses « couverts », galeries de bois ou arcades de briques, larges sur le trottoir, étroites sur la chaussée. Sur ces piliers et ces arceaux se dressent, alignées au bord même, les façades des maisons, plates, sans ornement, donnant un caractère sévère à ce petit forum. Pas d'arbre, pas de verdure ; une fontaine jaillissante, de style quelconque, qui a remplacé la belle fontaine actuellement à Albi [1], met son murmure au milieu de la solitude. Sous les couverts il y a quelque animation, les jeunes filles en toilettes claires s'y promènent.

1. Voyez page 231.

L'église est à l'extrémité de la ville, près du pont suspendu, qui offre une jolie vue sur le Tarn dont les eaux sont en ce moment d'un vert profond que les pluies d'orage transformeront en ondes rougeâtres. Cette église fut élevée, au XIVe siècle, sur les murs d'un temple plus ancien, car on entre par une porte latérale de style roman.

Les villages sont rares dans cette contrée. Le canton de Lisle comprend seulement deux autres communes, situées chacune à plus de trois lieues, dans le massif qui sépare le Tarn du Dadou, vers Graulhet. Sur la rive droite, les centres de population ne sont pas moins rares, on n'en rencontre aucun pendant les 12 kilomètres qui séparent Lisle de Salvagnac, petit bourg de la vallée du Tescou.

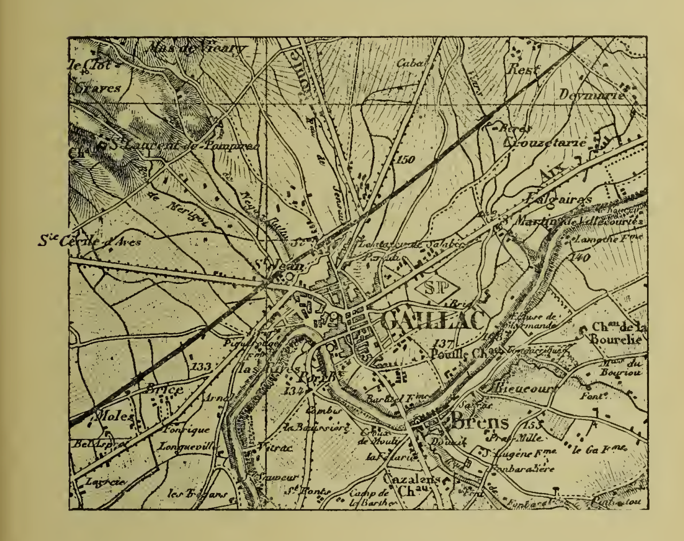
De Lisle à Gaillac, sur 10 kilomètres, pas un hameau, à peine quelques fermes ou habitations de vignerons, mais la plaine et les coteaux sont presque entièrement reconquis par le vignoble ; aux abords de cette dernière ville surtout, ce n'est qu'une mer de pampres. La reconstitution était une cause de vie ou de mort pour Gaillac, tout son commerce, toute son activité, étaient tournés vers les vins : vins rouges foncés en couleur, ayant beaucoup de corps et de spiritueux

et éminemment propres aux coupages, vin blanc très recherché en primeur comme vin doux. Avant le phylloxéra, on évaluait la surface du vignoble, presque tout en plaine, à 4 165 hectares. M. Victor Rendu, qui décrivait alors le travail de la vigne à Gaillac, dit que l'on faisait bouillir un dixième de la vendange et qu'on le versait tout chaud sur la cuve, ce qui accentuait la douceur et la couleur.

Aujourd'hui, à en juger par l'interminable tapis des vignes, la reconstitution doit être bientôt achevée. Les ceps sont tenus bas, sans échalas, à quatre ou cinq jets. Pas d'arbres dans ces étendues, sinon quelques amandiers. La vogue pour la plantation de la vigne a fort restreint le domaine des plantes aromatiques : anis, coriandre et fenugrec. Cependant les environs de Gaillac comprennent la plus grande partie des 288 hectares encore consacrés à ces plantations dans le département du Tarn.

L'anis, anis vert ou anis d'Albi, tient la tête pour l'étendue de la culture ; c'est une plante annuelle dont la partie utilisée par le commerce pour la fabrication de l'anisette, la confiserie ou la pharmacie est la graine, qui doit être récoltée avec beaucoup de soins. La coriandre est une plante de la même famille des ombelli-

fères; la semence sert également à la préparation des liqueurs, notamment l'eau de mélisse, et à la pharmacie ou à la fabrication des eaux de toilette. Quant au fenugrec, c'est une légumineuse; sa graine, broyée, sert à accélérer l'engraissement



du bétail. Cette poudre renferme un produit dont le principe actif est encore peu déterminé, mais reconnu partout, puisque les femmes musulmanes la consomment pour acquérir l'obésité qui est une beauté aux yeux des Orientaux.

Gaillac, banale entre la gare et le boulevard

tracé sur l'emplacement des fortifications, devient plus curieuse au delà de cette ceinture ombreuse. D'une place à arcades s'irradient de petites rues bordées de constructions de brique et de torchis, matériaux dont la teinte est relevée par la pierre des encadrements et le ton des poutres brunies supportant les ressauts ou formant les charpentes. Les toits, vastes et plats, projettent de grands auvents et se couvrent d'une végétation de petites plantes grasses.

Ces grands toits, ces formes capricieuses, cette couleur, acquièrent tout leur pittoresque et leur beauté sur le bord du Tarn. Comme toujours en Albigeois, la rivière coule, verte, au fond d'une sorte de cañon qu'elle s'est creusé dans le conglomérat de la plaine. Un pont suspendu la franchit à une grande élévation ; un barrage construit pour la navigation, mais inutilisé puisque l'on a abandonné l'entretien de cette voie d'eau, sert uniquement à donner la vie à des moulins et à fournir la lumière électrique à la ville.

Le caractère de « fabrique » est accru par le pont en pente jeté sur un ravin et conduisant à un faubourg. Une terrasse à arcades supporte des maisons et, en arrière, l'église Saint-Michel, étrange et lourde masse de brique percée de fenêtres ogivales, tandis que l'abside est romane. Der-

rière cette façade citadine on trouve, au long des rues solitaires, quelques vieux logis intéressants, l'hôtel de Pierre de Brens flanqué d'une tour, la maison Yversen, dont l'intérieur mérite une visite. Une tour nommée Palmata accroît l'impression archaïque.

Sur une place régulière, en dehors de la vieille ville, la mairie étend sa façade classique. Devant l'édifice municipal est la statue du général d'Hautpoul ; comme partout dans les petites villes, le monument est navrant d'abandon ; les lettres de bronze du piédestal sont en partie arrachées, il faut bien connaître l'histoire des guerres de la Révolution et de l'Empire pour ne pas être réduit aux conjectures sur le sens, comme le sont les savants devant une inscription romaine mutilée.

Bien que la plupart des ouvrages écrits sur le Tarn dotent Gaillac d'industries nombreuses, cette petite ville[1] n'est qu'un centre de commerce ayant surtout pour spécialité la vente des vins de son territoire et la fabrication des fûts et de l'outillage nécessaire à la viticulture. Le Tarn fait mouvoir des minoteries et des scieries mécaniques, l'argile des environs est transformée en briques qui sont à peu près les uniques ma-

1. Population : 7 671 habitants, dont 5 384 agglomérés.

tériaux de construction. Gaillac est donc loin d'être comparable pour l'activité aux autres villes populeuses du Tarn, notamment à sa voisine Graulhet.

Un service de voiture relie ces deux cités à travers un pays sans grand intérêt. Mais quelle poussière sur la route par laquelle je suis venu à Graulhet prendre le tramway pour Laboutarié ! Cette poussière et le vent violent ont peut-être contribué à ne pas me faire séduire par cette course. Cependant, lorsque les nuages soulevés par la bourrasque ne masquent pas l'horizon, on a vers l'est et le sud le beau décor des monts de Lacaune et de la Montagne-Noire se détachant, bleuâtres, sur le ciel.

Après la traversée du Dadou, jusqu'à Lautrec, le chemin de fer parcourt un pays assez banal, cultivé en céréales et qui peu à peu se hausse en collines ayant parfois assez fière allure. Sur l'une d'elles, le bourg de Lautrec est très féodal encore, ainsi qu'il sied à ce nom.

L'ancienne capitale d'une des puissantes vicomtés du Languedoc est une bien modeste bourgade [1], assise sur sa colline, entre des mamelons

---

1. 736 habitants agglomérés sur une population totale de 2 538.

aigus ; les maisons se groupent en deux masses autour de l'église, un des coteaux, qui dut porter un donjon, est couvert de genêts d'un jaune d'or. De cette ville très forte autrefois, il reste une partie de l'enceinte et trois portes. Quelques maisons anciennes sont encore debout.

De Lautrec, la vue est immense sur les deux versants du Tarn et de l'Agout jusqu'aux lignes sombres des montagnes. Le paysage environnant est très varié, grâce à l'extrême dissémination des demeures rurales dans ce pays où les habitants préfèrent le séjour sur leurs terres à la résidence dans les bourgs et les villages. Ces fermes et ces métairies sont enveloppées d'une belle végétation d'arbres fruitiers ; noyers, cerisiers et pommiers abondent. Les hauts pigeonniers accentuent le caractère de cette campagne si franchement rustique.

Dans ces communes, malgré le voisinage de Castres, il n'y a aucune industrie, le travail est purement agricole et n'a pas encore atteint le degré de progrès que comportent les besoins actuels. Mais, comme partout en France, des hommes intelligents ont eu à cœur d'entreprendre la rénovation de leurs domaines ; grâce aux capitaux assurés par l'industrie dans les villes actives de Castres et de Mazamet, plus d'une propriété peut

servir de modèle ; ainsi, près de Lautrec, le château de Puechassant est entouré de terres littéralement conquises par une femme, Mme Armengaud. 185 hectares de sol épais, rocheux, fort ou argileux, souvent en pente raide, sont devenus vignoble, prairies ou vastes champs de culture. Cette transformation a permis de dire au rapporteur de la commission du concours régional de 1893 que « les femmes sont souvent — pour ne pas dire toujours — supérieures aux hommes ».

C'est que Mme Armengaud s'est révélée ingénieur agronome, capable de niveler elle-même, d'arpenter, de diriger les constructions. Elle a fait analyser ses terres et a su déterminer les formules d'engrais et les cultures. Le rendement en blé s'est élevé à 30 hectolitres dans les meilleures terres ; le domaine, qui ne nourrissait que 34 têtes de bétail, en élève le double.

Un autre propriétaire, M. Cormouls, a démontré par l'exemple les avantages de l'irrigation dans cette contrée où les étés secs et ardents rendent particulièrement précieuse l'utilisation des eaux. Sa terre de la Salvetat, près de Mondragon, est devenue une véritable école d'irrigation. 20 hectares de prairies, sur 38, sont arrosés à l'aide des eaux du ruisseau du Lézert.

Grâce à cette organisation, on a pu doubler la quantité de bétail et modifier sa composition. Aux animaux de la race d'Aubrac M. Cormouls a partiellement substitué des bœufs limousins, plus rapidement préparés en vue de la boucherie.

Cette initiative a mérité l'attention du jury, car elle peut amener un sérieux progrès dans les méthodes agricoles du pays castrais.

Les hauteurs de Lautrec sont le point dominant de cette contrée. Jusqu'à Castres on parcourt une grande plaine très ondulée, sillonnée de ruisseaux aux eaux rares qui se sont creusé des lits profonds à la faveur des crues. Beaucoup de villages, mais de faible population. Contrairement aux arrondissements de Lavaur et de Gaillac où des hameaux assez grands ne sont que des écarts de communes immenses, chaque petit groupe de maisons autour d'une église est chef-lieu communal. Si l'on jugeait d'un pays par la carte, c'est-à-dire par le nombre des unités administratives, la zone comprise entre Lautrec, Castres et Puylaurens serait autrement populeuse que la vallée du Tarn entre Gaillac et Saint-Sulpice !

XVIII

CASTRES ET SON CAUSSE

Une ville d'artilleurs. — La garnison de Castres. — L'heure du troupier. — Le polygone du Causse. — La ville de Castres. — L'Agout. — Les monuments. — L'industrie. — Péruvienne et petit foulé. — La fabrication des meubles. — Le bois tourné.

Castres. Mai.

Sous l'heureux ciel du Midi, où les pluies et les frimas sont rares, le troupier jouit de son sou de poche avec un bonheur inconnu chez les soldats des garnisons du Nord. Rarement les ondées, la boue, la brume ou les averses l'obligent à s'enfermer dans les cabarets voisins des casernes ou à la cantine. Après la soupe, rien ne lui interdit de déambuler par les rues, de faire son tour du Mail, du Cours ou des Lices. C'est pourquoi le touriste irréfléchi pourrait, après avoir parcouru la France, déclarer que notre pays a accumulé des forces bien plus considérables au Midi que dans le Nord. Et il arriverait à de fantastiques déductions sur nos visées belliqueuses !

Ainsi j'aurais pu noter sur mes tablettes, à propos de Castres, que cette ville est exclusivement militaire. Dimanche déjà, à Albi, j'avais eu cette impression; les képis rouges du 148e étaient si nombreux sur les Lices et au Jardin national, que je me croyais transporté dans une de ces petites villes de l'Est où la population militaire submerge l'élément « pékin ». En réalité, il n'y a là qu'un régiment.

Combien le phénomène est autrement frappant à Castres, cité plus populeuse cependant, mais dotée de deux régiments d'artillerie au complet! Ici, à certaines heures, c'est un véritable flot d'uniformes roulant par les rues, s'arrêtant sur les places, devant les cirques ou les théâtres forains, formant cercle autour des concerts en plein vent. A la tombée de la nuit, on entend un bruit de bottes, un cliquetis d'éperons, des heurts de sabres contre la bordure des trottoirs ou le parapet des ponts ; toute la 16e brigade d'artillerie fait son tour de ville, musant aux étalages ou profitant des plaisirs gratuits offerts par l'exubérante vie méridionale.

Castres, ces dernières semaines, avait une animation militaire plus considérable encore que de coutume. Elle avait reçu de nombreux offi-

ciers d'infanterie de tous grades. Le général commandant de la division de Perpignan, ses deux brigadiers, la plupart de ses officiers supérieurs, des officiers subalternes, étaient venus pour assister aux tirs de l'artillerie, se familiariser avec les effets du canon et étudier la tactique à appliquer, soit pour coopérer à l'attaque par l'artillerie, soit pour se défiler des feux des batteries. Le café des officiers, ce café généralement vaste mais sévère des villes de garnison, avait une animation inconnue.

A Castres, cet établissement est sur la place, à l'ombre de grands arbres tamisant les implacables rayons du soleil. Les sous-officiers se réunissent de préférence dans la grand'rue; ils sont particulièrement nombreux en ce moment, les réservistes étant convoqués.

Les troupiers préfèrent les petites rues étroites de la rive gauche de l'Agout; ils s'assemblent dans les cabarets sombres, sans ornement, aux tables et aux tabourets de bois. Mais l'*ordonnance* domine. Peu de képis et peu de sabres dans ces auberges sommaires. On aperçoit beaucoup plus de casquettes plates et de vestons ajustés que de dolmans. L'ordonnance, grâce à ses « appointements », peut se payer des plaisirs que le simple canonnier, fils des causses de

la Montagne-Noire ou des Cévennes ne saurait s'offrir avec le sou de poche.

Et c'est pourquoi, jusqu'à l'heure de l'appel, les rues de Castres, les squares et les boulevards sont incessamment parcourus par les canonniers des 3e et 9e d'artillerie, donnant à la ville une animation qu'Albi, réduite à un seul régiment d'infanterie, ne saurait posséder.

Que d'envieuses fait maintenant la brigade d'artillerie du corps d'armée parmi les cités voisines ! Une garnison d'artillerie est une bonne fortune. On s'est efforcé de grouper les régiments de chaque brigade. La séparation de ces éléments en deux groupes, comme pour la 14e brigade répartie entre Valence et Grenoble ou la 2e partagée entre La Fère et Laon, est une exception. Une brigade d'artillerie comporte avec elle un état-major, une école d'artillerie avec sa musique, des magasins, un arsenal, c'est-à-dire de grands éléments d'activité et de revenu pour le commerce local. Les villes qui ont obtenu ces garnisons après la guerre, quand on a formé les corps d'armée, ont bien été payées des sacrifices imposés par la construction des bâtiments militaires.

Aussi est-ce une sorte de torpeur qui sévit sur

elles pendant le séjour des troupes au polygone et tient-on à posséder très près ce terrain de manœuvres. Castres est favorisé à cet égard par son causse, qui lui fournit, à proximité, l'espace nécessaire aux évolutions. Mais il a fallu établir des baraquements pour les troupes des autres garnisons qui viennent effectuer leurs tirs, on a donc créé deux groupes de baraques : le camp d'Envieu près de Labruguière, le camp du Pioch près de Valdurenque, constituent le camp du Causse.

La configuration du terrain rappelle d'assez loin celle des autres causses ; la délimitation en est bien moins régulière : on ne trouve pas ici les formidables falaises qui supportent le causse Méjan. Mais, par l'aridité, ce grand plateau calcaire, fortement ondulé, creusé de ravins profonds, mérite le nom qui lui a été donné.

Arrivé hier à Castres dans la soirée, où je ne vis de l'animation que le brouhaha militaire, j'ai été réveillé, dès le point du jour, par les rumeurs guerrières. L'hôtel où j'étais descendu avait reçu les *crocodiles,* c'est-à-dire les officiers d'autres armes que l'artillerie ; des breaks arrivaient pour les conduire, des chevaux tout sellés étaient amenés. L'idée m'est venue de faire l'excursion du camp et je me suis mis à la suite de cette sorte de cortège.

Les batteries sont parties déjà des diverses casernes, remontant la fraîche vallée de la Durenque ; derrière elles s'espacent de petits groupes de cavaliers, des fourragères pleines d'hommes de corvée en blouses blanches, les breaks des généraux et des officiers supérieurs. Devant un square, à l'entrée d'une caserne, la sentinelle est sans cesse à rectifier la position pour rendre les honneurs.

La route est charmante tant qu'elle suit la Durenque, sinueuse entre les prairies. A la Vitarelle, on abandonne le vallon pour monter sur le plateau par une route bordée d'ormes et d'alisiers, sous lesquels s'abritent des maisonnettes de tisserands. Soudain, on débouche sur le causse, près d'une batterie de grosses pièces. Peu d'installations permanentes : le camp du Pioch montre, à un quart de lieue, ses baraques à toits rouges. Sur le polygone, une ferme est devenue un poste ; au loin on distingue des cibles ; au point culminant se dresse une sorte de tourelle carrée, c'est l'abri où s'installe l'officier chargé d'indiquer le résultat du tir.

Les abords du camp sont interdits ; secret à garder, précautions à prendre contre des dangers possibles, ont fait entourer le causse entier de cavaliers qui écartent les curieux. Les mar-

chands de café, de goutte et de petits pains rôdent tout autour, attendant le dernier coup de canon pour pénétrer sur le polygone et faire leur commerce.

L'ancienne route de Montpellier, complètement abandonnée, rongée et creusée par les averses, sert de limite au camp au-dessus de la Durenque. La ligne des sentinelles à cheval la trace au loin sur le plateau sauvage. D'ici, on pourrait croire que le causse est simplement ondulé, on n'en devine pas les ravins qui sont pour les pointeurs nouveaux venus une source de traquenards. Mais les vieux Castrais les connaissent tous et ne se trompent jamais sur les distances à faire franchir aux projectiles. Aussi doit-on, de temps à autre, expédier la 16e brigade sur quelque polygone d'un corps d'armée voisin pour dresser les pointeurs à juger des distances.

Un coup de canon a donné le signal, le tir est commencé, les détonations se succèdent maintenant d'une façon rythmique, une vibration annonce le passage lointain de l'obus, un nuage de poussière grise, des pierres et des éclats noirs indiquent le point de chute. Jusqu'à la soupe du matin les détonations vont se succéder.

Dans les intervalles du tir on montre aux « crocodiles » les effets terrifiants des obus sur les panneaux fixes ou mobiles qui représentent des bataillons et des escadrons. Les artilleurs mettent une certaine coquetterie à cet étalage.

Tous les obus n'éclatent pas ; des faits divers ont prouvé que beaucoup de ces projectiles ont résisté à l'effroyable chute accomplie avec une vitesse fantastique. Mais, chose singulière, ces mêmes obus, après avoir montré tant de mauvaise volonté au point de contact avec le sol, éclatent avec une facilité déplorable quand un curieux veut savoir ce qu'ils ont dans le ventre. Chaque année, sur quelque point du territoire, des artilleurs sont victimes de cette sournoiserie. Un peu par fanfaronnade, un peu par l'attrait du fruit défendu, un peu dans l'espoir de vendre la poudre renfermée dans les projectiles, des troupiers fouillent les polygones à la recherche des obus intacts et cherchent à dévisser ceux-ci. L'explosion a lieu et l'on compte de nombreuses victimes.

Le polygone du Causse s'élève peu à peu vers le sud. Les collines, profondément découpées par les « rieus », à sec en temps ordinaire, sont à peine à 230 mètres à l'entrée du camp vers Castres ; elles atteignent 350 mètres à l'autre

extrémité, formée par le promontoire abrupt de Treize-Vents, entouré de hautes falaises.

Même là-haut, sur ces roches à pic, se profilent les silhouettes de cavaliers chargés d'empêcher l'accès du causse pendant le tir. C'est une consigne facile, il faudrait avoir bien envie de violer une consigne pour gravir ces parois et essayer de se hisser par les couloirs presque perpendiculaires tracés dans la roche.

De ce promontoire de Treize-Vents, où souffle en effet sans cesse une brise ou une tempête, on a une vue merveilleuse sur le plateau du Sidobre, les lignes lointaines et confuses des monts de Lacaune, les plaines de l'Agout et surtout les hautes et sombres croupes de la Montagne-Noire revêtues de leur manteau de forêt. La montagne surgit à une lieue à peine, profondément plissée, présentant dans ses creux, sur des ressauts ensoleillés, des villages et des hameaux au-dessous desquels Mazamet étend la masse régulière de ses toits et de ses usines. Au pied du noir massif, s'ouvre, très fraîche, la vallée du Thoré, dont on suit les lignes heureuses jusqu'à Saint-Amans-Soult. Soult! Quel nom pour le troupier, que de souvenirs de gloire il renferme, rappelant les temps héroïques où le fils d'un petit tabellion pouvait trouver dans sa giberne non

seulement le bâton de maréchal — à trente et un ans — mais encore un titre de duc et un portefeuille de président du Conseil.

Quel canonnier du 3e ou du 9e d'artillerie peut espérer aujourd'hui pareille fortune ?



Je suis revenu à Castres avant les officiers et les régiments. Privée de ses soldats, la cité est d'autant plus calme que les ouvriers sont encore dans les usines ; l'étendue est trop grande pour permettre aux passants de constituer une foule. Puis les gens ne vont pas volontiers à pied ; en descendant du train, les voyageurs s'empilent dans les omnibus bas, semblables à des tram-

ways sans rail et se font transporter jusqu'auprès de leur domicile. Le soir seulement, lorsque la fraîcheur est venue, on voit réellement de la vie, mais alors c'est toute la gaîté bruyante et la multitude des villes du Midi.

Si Albi est le chef-lieu du département, si elle a conservé le siège archiépiscopal qui en fait une métropole catholique, Castres demeure la ville la plus considérable du Tarn[1] et constitue une sorte de métropole calviniste. Les protestants, nombreux encore, sont à la tête de l'industrie. Cette importance de la ville se reconnaît dès l'arrivée : la gare, couverte d'une vaste marquise, est très animée, les omnibus sont nombreux et, au delà des faubourgs moroses d'une ville industrielle, on atteint des quartiers dont les maisons hautes et bien bâties renferment des magasins souvent luxueux. Nul édifice comparable à la cathédrale d'Albi, mais les monuments sont plus nombreux qu'au chef-lieu et l'Agout donne à la ville un caractère des plus pittoresques.

La rivière divise Castres en deux parties. Aucune ligne de quais ne la borde, les constructions plongent dans l'eau sombre rendue immobile par

1. 27 308 habitants, dont 3 188 de garnison ou autres comptés à part et 19 483 de population municipale agglomérée.

un barrage, les étages ouvrent sur des galeries de bois surplombantes, supportées par des échafaudages de poutrelles. Ces hautes bâtisses reflétées par le flot constituent un curieux décor.

Ancienne cité épiscopale, Castres possède une cathédrale, Saint-Benoît, reconstruite en partie à la fin du XVIIIe siècle, mais ayant conservé la tour romane de l'église primitive. Le palais épiscopal, construit à la fin du grand siècle, dont il a quelque peu la majesté, est devenu hôtel de ville, musée et bibliothèque. La maison du concierge porte une plaque disant que le baron Cochin, constructeur de la digue de Cherbourg, est né à Castres en 1757.

Même s'il ne possédait une précieuse toile de Goya, le musée mériterait une visite pour quelques-unes des œuvres présentées avec goût par le conservateur, un de ces savants de province dont on ne saurait trop admirer le zèle désintéressé.

Le prélat qui reconstruisit l'évêché avait fait appel à Le Nôtre pour dessiner les parterres de son jardin. L'œuvre du grand architecte jardinier a été respectée et donne une note inattendue à ce coin de ville manufacturière.

Castres possède d'autres promenades : le beau jardin Frascati, les allées du Mail et les Lices,

mais la vie se porte près de l'Agout, autour de la place Nationale, tandis que l'activité industrielle s'est concentrée surtout sur la rive gauche où les eaux dérivées de l'Agout et la petite rivière de Durenque donnent la force motrice.

Castres est depuis bien longtemps une ville industrielle ; après avoir eu la prépondérance par l'activité économique, elle est aujourd'hui bien dépassée par Mazamet. Si celle-ci, en tant que commune, est moins peuplée, toute sa vallée fait en somme partie de son rayon manufacturier et le mouvement des capitaux s'y concentre. Aussi la succursale de la Banque de France à Mazamet a-t-elle un rang supérieur à celui de Castres et surtout à celui d'Albi[1]. Castres n'a maintenu sa situation de ville de fabrique qu'en créant des industries nouvelles : mécanique, meubles, articles en bois tournés.

Avant l'apparition de Mazamet comme métropole économique de la région, Castres avait une réputation très grande ; elle fabriquait une sorte d'étoffe presque inusable appelée *cuir de laine,* des ratines, des couvertures, du molleton. Ces

---

1. Classement des trois succursales de la Banque de France (sur 126) dans le département du Tarn en 1902 : Mazamet, 60e avec 36 685 200 fr. ; Castres, 78e avec 26 743 400 fr. ; Albi, 106e avec 14 150 300 fr.

tissus devinrent peu à peu moins populaires ; tandis que Mazamet résistait en entreprenant les nouveautés, Castres ne savait pas réagir. *Son étoile semble pâlir,* disait Charles Raybaud en 1867.

Cependant, l'abandon n'a pas été complet ; alors que tant d'autres villes, telles que Carcassonne et Bédarieux, voyaient fermer leurs usines, les fabricants de Castres tentaient de lutter ; ils ont créé des articles nouveaux, notamment la péruvienne, devenue en quelque sorte la spécialité de Castres, et la bonneterie ; les draps ordinaires et de troupe occupent encore de nombreux ouvriers ainsi que la filature et le molleton. Le tissage n'est pas complètement mécanique, nombreux sont les métiers qui battent à domicile, dans la ville et les campagnes. On peut même dire qu'il y a progrès, le tissage seul est fait par 15 fabricants et le nombre des ouvriers à Castres et dans la banlieue atteint le chiffre de 5 000.

La péruvienne est un tissu dont la chaîne est du coton et la trame de la laine dite Renaissance, c'est-à-dire produite par le défilochage du vieux drap [1]. Les fils employés et l'étoffe ne sont pas

1. Sur cette industrie de la Renaissance voyez, dans la 7e série du *Voyage en France*, le chapitre sur Vienne ; sur Thizy et la péruvienne, même série.

débarrassés de l'huile d'ensimage ou oléonaphte; cette matière grasse et la colle dont la chaîne est imprégnée donnent du corps.

Un tissu semblable, le *petit foulé,* est prépar par les mêmes méthodes, mais est foulé et dégraissé à la soude et au savon puis apprêté; il offre un aspect plus souple. On arrive à fournir des tissus de bonne apparence pour des prix extraordinairement bas.

Castres lutte pour ces articles avec Thizy, qui fabrique aussi la péruvienne, avec Vienne et surtout avec Roubaix. Autrefois le pilou, fabriqué à Thizy, supplantait la péruvienne; cette dernière a repris le dessus. Les fabricants castrais alimentent notamment la Bretagne, puis Paris et ses grands magasins, Bordeaux, Lille et même Roubaix.

Les industries annexes sont nombreuses et actives, les filateurs ne travaillent pas seulement pour la fabrique, ils livrent aussi des fils dans les Pyrénées, le Nord et Aubusson, mais pour un chiffre modeste. Les ateliers d'apprêts ont une installation très complète, ils parviennent à préparer et calandrer des tissus pour 7 centimes et demi le mètre.

Les industriels de Castres ont donc su résister aux causes de désagrégation qui menacèrent la

fabrique et ils continuent de lutter avec une belle ardeur pour conserver leur place au soleil. A en juger par ceux que j'ai vus, par M. Lecamus notamment, dont j'ai visité les intéressants ateliers des bords de la Durenque, cette ville saura se maintenir, même à côté de la triomphante Mazamet. Celle-ci, d'ailleurs, nous le verrons bientôt, fait désormais passer à l'arrière-plan les tissus qui firent sa prospérité.

A Castres, la métallurgie comprend trois ateliers de fonderie, des fabriques de pompes d'arrosage, une fabrique de filtres, etc. Quant à l'industrie du bois, elle s'est portée fort loin dans la banlieue de la rive gauche, où elle a fait naître des quartiers ouvriers très étendus. Il y a trois fabriques de meubles dont une est un atelier coopératif fondé par des ouvriers. La plus importante, occupant 260 personnes, a été créée par M. Élisée Gourc vers 1865, sans le secours de capitaux; ce vaillant novateur m'a dit, avec une légitime fierté, qu'il n'avait pas le sou lorsqu'il débuta et trouva avec quelque peine les 50 fr. nécessaires pour acquérir le tour qui fut l'embryon de sa belle installation. Aujourd'hui, l'usine consomme pour 300 000 fr. de bois chaque année.

Cette prospérité n'est pas venue sans peine ; quatre fois l'usine a été dévorée par l'incendie, un de ces désastres fut si complet, qu'il ne restait pas même une chemise à M. Gourc, mais il inspirait une telle confiance, que ses propres créanciers lui vinrent en aide pour reconstituer l'outillage et, en deux ans, il avait pu les désintéresser.

L'usine produit tous les meubles modernes, dont les styles sont si variés et compliqués aussi ; elle possède ses dessinateurs, ses sculpteurs, ses ornemanistes, ses décorateurs et parvient ainsi à répondre aux goûts complexes de la société actuelle. A ces articles, dits de style, l'usine a joint la fabrication des petits meubles tournés et laqués si fort à la mode aujourd'hui.

Le bois tourné a fait naître dans le même quartier une autre usine où 120 ouvriers travaillent surtout le bois de hêtre, qui se prête bien au tour. On y fabrique par milliers les chaises d'enfants, les berceaux, les jouets, les petites voitures et ces innombrables bibelots dont sont remplis les bazars et les grands magasins de nouveauté. Tous ces objets sont inventés à Castres, dans le bel établissement créé par M. Astruc et qui vient d'être complété par une usine dont les engins reçoivent l'action d'un moteur électrique.

XIX

UNE PAGE D'HISTOIRE INDUSTRIELLE — MAZAMET

La plaine de Castres. — Au bord du Thoré. — Labruguière et ses usines. — Les falaises du causse. — Perte et réapparition du Thoré. — Mazamet. — La ville dans le passé. — Origines de l'industrie. — Olombel et Houlès. — Grandeur soudaine de Mazamet. — L'apogée. — Les grèves. — Apparition du délainage. — Développement extraordinaire.

Mazamet. Juillet.

La plaine de Castres est une des plus belles et verdoyantes du Midi, dans la zone où l'Agout souillé par les usines reçoit le Thoré encore plus sali que lui ; elle semble d'autant plus fraîche que le causse, surgissant au-dessus d'elle, est plus dépouillé de verdure. Peu de villages, mais de grandes fermes et d'assez nombreux châteaux dont les grandes toitures et les tours apparaissent au-dessus des arbres.

Le Thoré débouche dans la plaine au-dessous de Labruguière, centre industrieux bâti sur l'un de ses méandres, au pied du causse qui vient finir en escarpements. Ce voisinage du plateau

calcaire a fait donner parfois à celui-ci le nom de causse de Labruguière ; il a été appelé aussi grand causse, bien qu'il soit de faible superficie, mais il est plus étendu que d'autres formations semblables surgissant aux environs.

Labruguière est comme la sentinelle de la région industrielle de Mazamet. On y trouve les premières usines en remontant le Thoré, qui sera pour ainsi dire une rue manufacturière jusqu'auprès de sa source. Ces établissements sont nombreux et produisent des articles variés, tant dans les ateliers mécaniques que dans les campagnes où réside une grande partie de la population[1]. Labruguière, entre autres objets de laine, fabrique les fez et les calottes dont les pays orientaux, grecs et musulmans, font une consommation si considérable ; ces produits sont confondus sous le nom de bonneterie orientale. Les équipements et fournitures militaires, la fabrication des tissus spéciaux à Mazamet : molletons et flanelles occupent également beaucoup de bras. Enfin le délainage des peaux, qui a pris une si grande extension, s'étend jusqu'à Labruguière.

En dépit de son importance industrielle chaque

1. Sur 3 133 habitants, 1 500 seulement sont dans le centre communal.

RÉGION INDUSTRIELLE DE MAZAMET

● Centres possédant des usines.

jour grandissante, Labruguière a conservé un aspect assez pittoresque, grâce à la haute tour de son église romane et aux restes du château qui la défendait jadis. La situation est belle, entre son causse aux escarpements blanchâtres et les pentes sombres de la Montagne-Noire revêtues d'une forêt de chênes et de hêtres, dite forêt de Montaud ou de Labruguière. Une grande partie de ces immenses bois (1 732 hectares), constitue le domaine de la commune ; ils sont exploités en taillis sous futaie. Un des plus hauts sommets de la Montagne-Noire, le signal de Montaud, est le point culminant de ce massif sylvain.

Le Thoré descend au long du causse qui se dresse en falaises et en arêtes blanchâtres. Ces roches offrent les mêmes spectacles que dans la plupart des formations semblables, les eaux s'y perdent en gouffre et rejaillissent en grandes sources. Au-dessus de Caucalières, dans les parois, se creusent trois cavernes où jadis le Thoré s'engouffrait ; en aval du même village, d'autres ouvertures nommées *les Gaunios* livrent encore passage à la rivière, ses eaux y pénètrent entièrement à l'étiage. Ces conduits, au nombre de six, ont été explorés par M. Armand Viré, un des collaborateurs de Martel, et M. Maheu. Ils ont constaté que ces chenaux souterrains se réunis-

saient en une galerie unique où les eaux empêchent le passage, car elles atteignent le sommet de la voûte. A l'aide d'une coloration par la fluorescine, les explorateurs ont pu constater que le Thoré va renaître par deux grandes sources situées chacune à l'un des côtés du lit desséché. Celle de la rive gauche ou goul Fournès avait jusqu'alors passé pour indépendante ; on supposait qu'elle avait son origine dans la Montagne-Noire.

Caucalières fait partie du canton de Mazamet et possède des usines dépendant de la riche cité ; de même Payrin-Augmontel. Le Thoré est l'élément de vie de ces manufactures, mais il est loin d'avoir pour le rayon une valeur comparable à l'Arnette, son affluent. Si celle-ci n'est qu'un ruisseau, elle descend de la Montagne-Noire en une véritable échelle de cascades compensant le peu de débit du torrent par la hauteur des chutes. C'est l'Arnette qui a fait Mazamet, et non le Thoré.

Au commencement du XIXe siècle, il y avait au débouché des gorges un pauvre village de 500 à 600 âmes, habité par quelques tisserands, c'était Mazamet ; de modestes usines, foulons et lavoirs de laine, bordaient un *canal noble,* dit de la Nogarède, construit au début du XVIIe siècle

par un seigneur qui voulut irriguer des prairies. Mais toute l'industrie se bornait à la production des bures vendues dans la vallée et la Montagne-Noire. Il fallut la Révolution, qui brisa les entraves fiscales et les règlements étroits, pour donner un peu d'élan à la fabrique. Les ateliers, car le mot *usine* serait ambitieux, firent des étoffes nouvelles : molletons, ségoviannes, espagnolettes. En même temps, on chercha des débouchés dans les villes de la région, de la Garonne à Limoges, et l'on s'ouvrit les foires. Les routes manquaient, on vit les fabricants de Mazamet s'en aller à pied ou à cheval jusqu'à Toulouse et à Beaucaire. Cependant, Mazamet se serait traînée dans l'ornière et aurait fini par disparaître comme les autres centres lainiers du Midi, sans l'intelligence et l'énergie de quelques-uns de ses enfants.

Le développement a été merveilleux ; c'est une des plus belles pages de l'histoire industrielle de notre pays, comparable à ce qui s'est passé dans le Nord pour des villes comme Calais, Roubaix, Armentières et tant d'autres[1]. Le sujet a tenté bien des écrivains et des économistes, no-

1. On trouvera dans les 18e et 19e séries du *Voyage en France* une suite de descriptions ou d'études sur les villes industrielles du Nord.

tamment Audiganne et Louis Reybaud, mais ce qu'ils disent est déjà bien rétrospectif; ils ne pouvaient prévoir le délainage, qui a laissé si loin derrière lui la production des tissus et compense le déclin d'une fabrication un moment éclatante.

Il est bon de résumer cette histoire de la fabrique de Mazamet avant de décrire la ville, l'une explique l'autre. Elle a été tracée avec beaucoup de détails et de précision dans un rapport de M. Cormouls-Houlès écrit en vue de l'Exposition de 1878. Je puise à cette source les éléments de cette brève notice.

Le premier industriel qui tenta de rompre avec la routine se nommait Pierre Olombel, chef d'une petite maison fondée en 1760. Il eut l'ambition d'implanter à Mazamet la fabrication des draps larges que les villes du nouveau département de l'Aude produisaient et dont il avait vu des échantillons à Toulouse. En 1790, il dotait ses ateliers d'un matériel nouveau; treize ans après, il envoyait à l'Exposition de Paris deux pièces de drap bleu qui marquèrent l'essor. L'exemple fut bientôt suivi, d'autres usines se créèrent; en 1807, se fonda la première grande manufacture sous l'initiative de M. David Cabibel, négociant en tissus. Celui-ci parvint à grou-

per dix petits fabricants pour créer la « Société des Casernes », où l'on réunit tout ce que l'on connaissait alors au point de vue de la fabrication des draps, la teinture, les apprêts, etc. On fabriqua les *molletons*, les *frisés* et les *cadis*. La maison prospéra, mais fut dissoute en 1814 ; de ses débris naquirent plusieurs établissements. A cette époque, Mazamet produisait 80 000 « coupes » de tissus.

Le développement de la France impériale avait permis à la ville d'étendre fort loin son rayon de vente ; les traités de 1815, en reconstituant l'Europe, eurent pour résultat de limiter les débouchés ; Mazamet évita le naufrage en fabriquant les tissus que nous livrait la Belgique pendant la domination française, ce *casimir* dont la vogue fut éclatante mais fugitive ; en même temps, David Cabibel importait des machines belges qui donnèrent un nouvel élan à la draperie. Puis, pour chercher en France les clients enlevés par la nouvelle organisation européenne, un des manufacturiers, M. Pierre Olombel, envoya partout des voyageurs qui répandirent les articles de Mazamet. M. Olombel était aidé dans cette extension des affaires par un employé nommé Pierre-Élie Houlès, homme d'une rare intelligence commerciale, dont le génie devait indiquer

à Mazamet la voie à suivre. Houlès est pour la ville et son rayon le grand bienfaiteur, c'est à lui que l'on fait remonter l'extraordinaire développement des manufactures.

Houlès quitta la maison Olombel pour se faire commissionnaire en tissus avec son frère François. Ils achetaient les molletons blancs, casimirs, cadis, redins, bayettes et autres étoffes telles qu'elles sortaient du métier du tisserand et leur faisaient subir la teinture et les apprêts. Les deux frères n'hésitèrent pas à se mettre en route pour se créer une clientèle et réussirent même à vendre les *articles-Mazamet* en Suisse et en Italie. Puis ils installèrent une maison à Paris, se mirent à fabriquer eux-mêmes et devinrent fournisseurs des molletons de marine dans nos cinq grands ports. Autour d'eux grandissaient d'autres maisons. Quand l'association des deux frères cessa, en 1830, Mazamet comptait 7 190 habitants.

Pierre-Élie Houlès, demeuré seul, donna une extension nouvelle à ses affaires. Il ne craignit pas d'assumer l'habillement de l'armée accrue par la nécessité de conquérir pas à pas l'Algérie. Le maréchal Soult proposa à ses compatriotes de participer aux fournitures. Houlès accepta ; bientôt il occupait 1 500 ouvriers dans la région ;

il entreprit ensuite la fabrication des bonnets de marine et enfin, rompant nettement avec des articles surannés, sauf la flanelle, il livra des *castorines* et des tartans. En 1837, nouveau pas en avant : abandon des vieux métiers et leur remplacement par le métier Jacquard qui permit de fabriquer les tartans nouveautés pour robes, dont le succès fut immense. A l'Exposition de 1839, on célébra l'activité de la maison Houlès, qui était parvenue à un chiffre d'affaires de 1 500 000 fr.

Houlès avait désormais tracé la voie de Mazamet par l'article nouveautés ; il sut en même temps dégager complètement sa ville du tribut payé au dehors ; les apprêts et la teinture qui étaient confiés aux ateliers de Montauban se concentrèrent à Mazamet, qui put livrer directement aux maisons de commerce ses marchandises complètement finies.

Et l'on vit alors la nouvelle venue dans l'industrie lutter avec avantage contre les patriciennes : Elbeuf, Sedan ou Reims. Chaque tissu lancé par la mode était aussitôt fabriqué à Mazamet quand celle-ci ne l'inventait pas. Ainsi parurent l'*écharpe,* le *schall,* le *drap noir*. En même temps, les machines nouvelles recevaient droit de cité malgré l'hostilité aveugle des ou-

vriers, qui se soulevèrent contre l'introduction de la Mull Jenny. Tissus pour robes, tissus pour pantalons d'hommes apparurent à leur tour. Chaque année voyait naître des articles nouveaux. Quand M. Houlès mourut, peu après son fils qui avait été son collaborateur dévoué et habile, il laissait une des plus belles usines de France, dont l'exemple avait été pour Mazamet un guide vers une prospérité sans exemple. M. Cormouls-Houlès, gendre du grandindustriel, continua et développa encore cette belle entreprise.

Mazamet avait atteint le but qu'elle se traçait lorsqu'elle avait pris pour devise : *Crescam et lucebo,* elle avait cru et brillé. Et pourtant elle devait croître encore, grâce au commerce des laines qui a si prodigieusement dépassé celui des tissus. Cette nouvelle branche d'activité apparut timidement vers 1856, mais elle n'a pris la prépondérance que de nos jours, alors que l'on pouvait craindre un recul de la prospérité.

L'exemple de la maison Houlès avait porté ses fruits, les industriels augmentaient en nombre, les affaires se développaient sans cesse ; les maisons ne se bornaient plus au commerce avec l'Europe, elles fondaient des comptoirs dans l'Amérique latine pour l'achat des laines et la

vente des étoffes ; en 1877 on en comptait neuf à Buenos-Ayres, quatre à Montevideo, un à Rio-de-Janeiro, un à Oran. Au moment où Mazamet prenait une part si brillante à l'Exposition de 1878, la ville comptait 14 168 habitants ; elle avait 25 fabriques de drap produisant pour 12 à 15 millions ; les molletons représentaient 8 à 10 millions, le commerce des laines tirées de la Plata et lavées à Mazamet atteignait de 20 à 25 millions.

Cette prospérité de l'industrie textile avait son apogée en 1885. Alors les effets de la concurrence et d'une production intensive se firent sentir, une crise douloureuse ralentit les affaires ; en 1887, alors que les patrons se débattaient au milieu de ces difficultés, des grèves mirent le comble à la situation ; on put croire que Mazamet allait suivre le sort de Bédarieux [1]. Déjà deux maisons avaient fermé leurs portes, quand les travailleurs consentirent à rentrer dans les usines. Le mal était grand, les patrons ne purent reprendre tout le personnel inoccupé, la ville perdit de sa population ; aujourd'hui encore, malgré la prospérité croissante, elle n'a pas retrouvé le nombre d'habitants de 1878 [2].

---

1. Voyez le chapitre XVI de la 36e série du *Voyage en France*.

2. 13 978 en 1901.

L'industrie textile est donc moins active qu'elle ne le fut, mais elle est très importante encore ; la plus grande production est celle des molletons et flanelles, blancs et de couleurs ; vient ensuite la draperie nouveauté dont la variété de dessins maintient le renom de Mazamet [1]. Cependant, si les molletons restent actifs, il y a plus que de la langueur pour la draperie ; le compte rendu de la Chambre de commerce pour 1901 l'attribue à ce fait que les nations jadis nos tributaires sont devenues productives et aussi à la fabrication trop grande.

« Cet élan se calmera certainement, dit le rapport ; en attendant, il amène une surproduction générale qui atrophie notre industrie drapière avec beaucoup d'autres industries. Quelques industriels découragés se retirent ; les plus intrépides luttent péniblement, sans voir leurs efforts récompensés.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Mais si les vieux articles de Mazamet subissent le contre-coup de la pléthore mondiale, le délainage prend un essor chaque jour croissant.

---

1. Les gares du ressort de Mazamet ont expédié 1 308 526 kilogrammes de draps, molletons et flanelles en 1901.

C'est aujourd'hui la branche capitale de l'activité de Mazamet ; bien des maisons de tissage ont abandonné la fabrication des tissus pour se transformer en manufactures de préparation des laines.

Le délainage est l'enlèvement de la laine sur les peaux de moutons. On l'a entrepris à Mazamet dès 1850, à l'aide de procédés primitifs ; les peaux, suspendues autour de barriques défoncées, étaient frappées à coups de barres de fer par des *sabreurs*. La laine ainsi *sabrée* se détachait peu à peu, mais on en perdait beaucoup avec cette méthode barbare et des lavages sommaires ; en outre, le travail était si sale, les odeurs si nauséabondes, que l'on trouvait difficilement des ouvriers. Ceux-ci, vivant dans une atmosphère empuantie et humide, étaient sujets à de graves maladies.

Longtemps on ne délaina que des peaux du pays et d'Algérie ; en 1856 apparurent les premières peaux de la République Argentine ; elles abondèrent bientôt, suivies par celles d'Australie et du Cap de Bonne-Espérance, et firent naître de grandes usines remplaçant par des machines la main des sabreurs : *sabreuses, laveuses, essoreuses* mues par la vapeur ou les eaux de l'Arnette, de l'Arn et du Thoré. 70 usines traitent plus de

45 millions de peaux en laine [1]. Cela représente un chiffre d'affaires de 63 millions, soit 100 millions avec les autres branches.

La laine obtenue par ces usines a de grands débouchés à l'étranger, surtout en Angleterre. Viennent ensuite l'Allemagne, la Russie, l'Espagne, l'Italie et le Canada. Ces pays nous achètent des *lavés à dos,* « très appréciés pour le peigne à cause de leur propreté, de leur bon classement et de la régularité des mèches ; de même les *lavés à fond,* universellement employés pour les manufactures de cardé », dit le Guide-annuaire de Mazamet.

Cette ville est donc en relations avec une grande partie de l'Europe industrielle et de l'Amérique, non seulement pour ses laines, mais aussi pour ses *cuirots,* c'est-à-dire les peaux délainées. L'Allemagne en achète beaucoup et les États-Unis, à leur tour, demandent aux rives du Thoré les peaux nécessaires à leur industrie. La base pour la vente de ces cuirots est la douzaine ; le prix en monte sans cesse par suite des demandes de

1. Pour l'année 1901, le rayon de Mazamet traita 45 229 283 kilogr., dont 35 162 768 à Mazamet même, 3 809 252 à Lacabarède, 5 193 042 à Saint-Amans-Soult, et 1 064 221 à Labruguière. En outre, les usines ont lavé 1 721 487 kilogr. de laine en suint.

Les centres d'expédition de peaux sont : la Plata (72 000 balles), l'Australie (25 000), le Cap et l'Espagne (11 000).

l'Amérique ; les plus forts, provenant de peaux croisées de la Plata et de l'Australie, se sont vendus de 21 fr. à 28 fr. la douzaine en 1901 ; les cuirots provenant de peaux à laine grise atteignaient de 16 fr. 25 c. à 20 fr. 25 c.

La France consomme une grande partie de ces cuirots ; Graulhet est entièrement tributaire de Mazamet à qui elle en demande chaque année 20 000 douzaines ; Bédarieux doit le développement de sa mégisserie à ces abondantes matières premières. Mais les industriels locaux se sont dit qu'ils pourraient bien, eux aussi, travailler les cuirs de moutons; une vingtaine d'importantes mégisseries se sont créées sur place et se développent sans cesse. On y fait la grosse ganterie, les fourrures, puis les galoches, les cuirs pour chapeaux, des chaussons, des basanes, des cuirs vernis, que sais-je encore ?

Aussi, après avoir connu le chômage, les ouvriers de Mazamet sont-ils trop peu nombreux, on manque parfois de bras. Les femmes surtout font déjà défaut dans les usines à délainage ; cela tient au développement soudain d'une autre production dont je n'ai pas parlé, celle de la bonneterie. Le tissage des bas, tricots et bonnets de laine est plus agréable que le travail du délainage, demeuré assez écœurant dans certaines

parties, malgré les machines et le soin apporté à l'hygiène. Mazamet et sa banlieue ne comptent pas moins de 800 ouvrières qui, « un peu coquettes, donnent à la ville, les dimanches et jours de fête, de la gaîté et de l'animation. Si elles dépensent à leur toilette une partie de leur salaire, elles deviendront certainement d'accortes ménagères, de bonnes mères de famille, sachant apporter dans leur intérieur l'ordre, la propreté, la coquetterie féminine qui retiendront plus sûrement le mari au foyer. » Ainsi s'exprimait le président de la Chambre de commerce dans son rapport annuel.

Toutes ces industries sont pour la région du Midi une cause de prospérité. Bordeaux doit aux laines pour Mazamet 24500 tonnes de trafic, Marseille 18500, Cette 2300. A l'expédition, les gares de la vallée du Thoré ont enregistré 15793 tonnes de laine et 7352 tonnes de cuirots secs. Les usines ont consommé 23251 tonnes de houille.

Cet énorme mouvement a nécessité la construction de superbes hangars par la Compagnie du Midi; une condition des laines, analogue à celle de Roubaix, a été créée. La succursale de la Banque de France, en ce moment au 60e rang sur 126, beau classement eu égard à la population, fut même au 35e en 1900 par le chiffre des affaires.

On voit que Mazamet est dans le Midi une exception bien rare. Alors que les autres centres lainiers : Carcassonne, Bédarieux, Saint-Pons, Saint-Chinian, ont périclité ou ont disparu industriellement, celui-ci a résisté à toutes les secousses. Cela ressemble fort aux villes d'Amérique par l'esprit d'entreprise, presque d'aventure.

Et lorsque l'on connaît la richesse énorme accumulée dans cette gorge ouverte dans une des parties les plus âpres de la Montagne-Noire, on est quelque peu surpris de la simplicité d'aspect de la ville, plus semblable à un gros bourg qu'à une opulente cité [1].

---

1. Au moment où nous mettons ces pages sous presse, la Banque de France vient de faire connaître le résultat de ses opérations en 1903.

Mazamet, qui était au 60e rang (*voyez* page 321), est monté au 48e avec un chiffre d'affaires de 50 723 100 fr.

Les autres succursales dont il est question dans ce volume ont présenté le classement suivant : Millau (page 59), 56e au lieu de 54e en 1902, affaires : 42 594 900 fr. ; Rodez, 109e au lieu de 105e avec 13 392 900 fr. ; Albi (page 300), 94e au lieu de 106e avec 20 883 800 fr. ; Castres (page 300), 74e au lieu de 78e avec 32 661 600 fr.

XX

MAZAMET, LA MONTAGNE-NOIRE ET LE THORÉ

Mazamet. — La ville. — La gorge de l'Arnette. — Les usines. — Le délainage. — Les ruines d'Hautpoul. — Sur la Montagne-Noire. — Au bord du Thoré. — La vallée de l'Arn. — Les « Horreurs du Banquet ». — Au pied de la Montagne-Noire. — Saint-Amans-Soult. — La maison du duc de Dalmatie. — Le château de Soultberg. — En remontant le Thoré. — Labastide-Rouairoux.

Labastide-Rouairoux. Juillet.

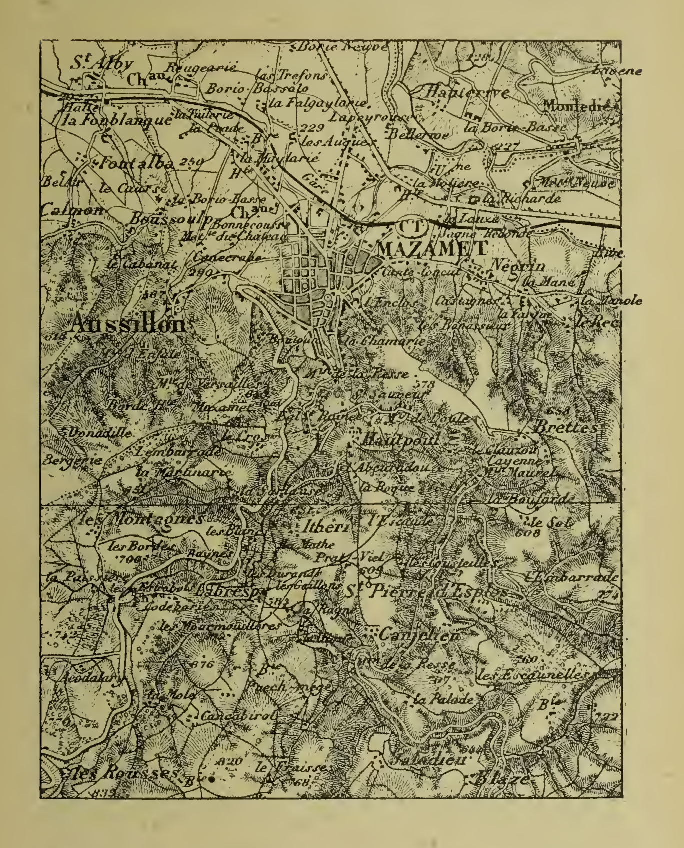
Mazamet était jadis d'entrée assez morose, la gare était une horrible bâtisse de bois et de briques entourée de hangars misérables. Son développement constant a décidé la Compagnie du Midi à la doter d'installations plus confortables ; une élégante station a été construite, des magasins superbes reçoivent les peaux et les laines. L'entrée en ville répond à ces abords, le boulevard Soult est une avenue de platanes touffus longeant un jardin public vert et bien entretenu. Quant à la cité proprement dite, elle est de médiocre aspect, ses rues régulières sont bordées de maisons à deux ou trois étages, aux

contrevents gris, aux murs sans saillies. Les comptoirs des fabricants, de grands magasins pour les peaux et les laines, quelques usines couvertes de toits à dents de scie se suivent, sans variété. Les édifices publics sont fort simples, le plus considérable est une école de commerce et d'industrie.

En parcourant cette ville régulière, on est surpris de ne pas trouver de plus nombreuses manufactures, alors que l'on s'attendait à entendre partout siffler les machines et battre les métiers. C'est que les établissements, voulant profiter de la force motrice offerte par l'Arnette, se sont installés, pour la plupart, dans la gorge où ce torrent descend par bonds de la Montagne-Noire. Ce cours d'eau, malgré son faible débit, est la vie de Mazamet ; l'active cité lui doit tout ; sans lui, elle serait demeurée un pauvre hameau.

Une route sinueuse et raide a été frayée dans l'abîme ouvert entre les pentes schisteuses revêtues de taillis ; elle y pénètre à l'extrémité d'une avenue ombragée. L'ouverture est soudaine, comme une porte dans la montagne, entre des rochers semblables à des ruines. L'Arnette bondit, atrocement souillée par les déjections des usines ; le bruit de la chute emplissant la gorge est adorable, mais il ne faut pas voir l'eau,

il faudrait surtout n'en pas respirer l'abominable



parfum. Au long du torrent s'étagent les usines, sur la route se suivent les magasins et les séchoirs où l'on entasse souvent d'immondes choses,

cuirs et débris en état de décomposition. Ces constructions sont amples, leurs arceaux et leurs terrasses leur donnent je ne sais quel aspect italien. Derrière quelques établissements, des barrières servent à étendre des tissus de flanelle, blancs ou rouges, sortant des essoreuses et dont les teintes vives s'enlèvent vigoureusement sur le roc sombre ou la végétation puissante.

Pas une goutte d'eau n'est perdue : à peine le torrent s'est-il échappé d'une roue ou d'une turbine, qu'il est happé par une nouvelle usine. D'une gorge latérale, un autre *rec* ou ruisseau, la Mole, descend plus bruyamment encore ; lui aussi fait mouvoir des usines ; dans sa partie supérieure il tombe par la cascade mugissante de Linoubre. Entre les deux torrents se dresse un rocher sombre, couronné par les ruines fières encore du château d'Hautpoul. On contourne cette pyramide et l'on voit sur une étroite arête un hameau dont les maisons sont collées contre la roche, sous les débris de la forteresse détruite par Simon de Montfort. Cela rappelle les hameaux féodaux de Provence et de Corse. Sur les bords de l'Arnette et de la Mole, les arcades régulières des manufactures s'harmonisent avec l'âpre nature.

Plus on s'élève au long de l'Arnette, par les incessants détours du chemin plein d'ornières et

poussiéreux, plus le site d'Hautpoul se montre de superbe allure. L'ascension en lacets se prolonge pendant 10 kilomètres, d'usine en usine. A chaque instant on croise des voitures montant chargées de peaux à délainer, d'autres redescendent avec des ballots de cuirots ou de laines lavées. Et toujours ce même bruit d'eau tombant en cascade, toujours la même senteur affreuse. Par les ravins latéraux accourent de purs ruisselets dont le cristal va se perdre et se ternir dans le torrent souillé par le lavage de la laine.

Entrons dans une des usines de délainage. Nous y sommes cordialement accueillis par le directeur, qui nous conduit d'atelier en atelier. L'opération est simple : les peaux de mouton, revêtues de leur toison courte, sont soumises à un premier trempage d'où elles vont à une machine appelée *sabreuse,* qui les débarrasse des plus grossières impuretés et de la laine qui n'est pas fixée. En revenant de ce travail, elles sont de nouveau mises à tremper, puis placées dans des étuves à fermentation où elles peuvent se *peler.* Il se produit là un travail putride répandant une odeur horrible, mais la toison perd de son adhérence et il suffit de tirer pour la détacher de la peau. Quand celle-ci est à point, on la porte au *banc de délainage ;* la laine est facilement arra-

chée, il ne reste plus qu'à l'envoyer au calorifère, ainsi que les cuirots humides.

Dans toutes les usines, le spectacle et le travail sont semblables, la seule différence est dans la superficie des ateliers. Quelques-uns modestes, beaucoup immenses ; ils ont nécessité la construction en terrasses, car l'espace est mesuré sur ces pentes abruptes dominées par des parois de rochers.

La route continue à s'élever; à mesure que l'altitude devient plus grande, les usines sont plus espacées, le torrent est moins souillé, bientôt même il est clair, et le voici transparent dans un vallon de prairies et de bois ; les châtaigniers ont disparu, remplacés par les hêtres ; plus haut, les bruyères couvrent les croupes suprêmes. On est ici dans une zone où les neiges séjournent souvent pendant de longs mois. A une lieue à peine, à l'est, s'élève le point culminant de la Montagne-Noire, le pic de Nore, dont l'altitude atteint 1 210 mètres et d'où la vue est splendide sur les deux versants : la vallée du Thoré d'un côté, celle de l'Aude de l'autre. Les monts de Lacaune, la Méditerranée, les Corbières, les plaines du Lauragais et celles de l'Albigeois font le cadre de ce merveilleux horizon.

Peu de culture dans cette contrée, mais des

pâturages de prairies au bord de l'Arnette naissante, d'autres pacages pour les brebis sur les croupes de bruyère. La principale industrie était jadis la récolte de la glace ou plutôt de la neige comprimée que l'on entassait dans des trous recouverts de branchages et de terre, d'où on la retirait pendant l'été pour l'envoyer dans les villes du bas pays : Carcassonne, Toulouse, Narbonne, Béziers, jusqu'à Montpellier. La fabrication de la glace artificielle a bien restreint ce commerce jadis considérable, dont le centre était au petit village de Pradelles-Cabardès ; cependant, on rencontre souvent dans la plaine des charrettes chargées de glace. Il en descend chaque année 30 000 balles de 50 kilos, rapportant 37 500 fr. aux « glaciers ».

La limite de l'Aude et du Tarn traverse ici la Montagne-Noire dans le sens de l'est à l'ouest et sépare en même temps deux régions bien tranchées. Vers le sud c'est le Cabardès [1], en partie ravagé par la déforestation et dont la plupart des versants sont si grillés, si privés de végétation autre que les plantes aromatiques des pays méditerranéens, qu'on lui a donné le nom de Montagne-Blanche. Vers le nord s'étendent des bois

---

1. Voyez la 38e série du *Voyage en France*, chap. V

épais, des prairies tourbeuses, des vallons où des eaux abondantes se précipitent en cascades. Là sont les belles hêtraies qui ont valu au massif le nom sous lequel il est connu et dont les limites sont à ce point indécises, que les géographes n'ont pu s'entendre à ce sujet. On pourrait cependant fixer comme frontières idéales de la Montagne-Noire la lisière de l'Hérault du côté de l'est, et, à l'ouest, la dépression suivie par le chemin de fer de Castelnaudary à Castres. Cette vaste contrée est facile à traverser d'un versant à l'autre, plusieurs belles routes franchissent la montagne ; mais dans le sens du grand axe il n'est pas de chemin, je ne pourrai donc la parcourir comme je l'aurais souhaité.

Par des sentiers où plus d'une fois je me suis égaré en traversant les plis entre les croupes, j'ai réussi à atteindre la route de Carcassonne à Mazamet, près des pauvres métairies des Roussés, au pied du pic de la Garnison qui s'élève à 967 mètres. Ce sommet est séparé par un col du massif forestier de Montaud, dont la hauteur est plus grande encore (1 021 mètres).

La descente sur Mazamet est rapide, le pli que suit la route voit se former la Mole et devient bientôt vallon où s'abrite le village de Labrespy. Le torrent court et saute de roc en roc et plonge

vers l'Arnette par la cascade de Linoubre. La route se tient très haut, par des murs en terrasses, et offre un coup d'œil superbe sur le château d'Hautpoul, l'Arnette et sa chaîne de grandes usines, Mazamet dont la vaste étendue de toits fauves semble s'échapper de la gorge pour s'étaler dans la plaine. La vallée du Thoré se creuse, très profonde ; par delà montent de belles campagnes coupées de vallées étroites, couronnées par les croupes du Sidobre et terminées par les hautes cimes des monts de Lacaune. Tout ce pays est vert et frais, ses eaux étincellent ; malgré les fumées noires des usines, il reste agreste et riant.

Pendant la traversée de Mazamet, l'Arnette fait mouvoir des usines de la vieille industrie, c'est-à-dire celles qui font les tissus, et va porter ses flots épais et noirs au Thoré, en face de l'embouchure d'un autre cours d'eau plus long et abondant, l'Arn, dont la gorge est si rétrécie et profonde, que Mazamet n'a pu y installer d'usines. C'est un formidable couloir de roches primitives où l'on n'a créé aucune route, où le torrent mugit et fume en se brisant sur les blocs de quartz et de gneiss, sur les feuillets de micaschistes. A peine, à longue distance, quelque plan étroit de prairies ou un moulin ; un seul passage au-dessus de ce cañon sombre, c'est

pour le chemin de Saint-Amans-Soult au Vintrou; la route y descend par un grand lacet en aval du hameau du Banquet. Là était un moulin près duquel, au pied des gigantesques entassements de rochers, on a bâti l'usine électrique qui donne la lumière à la vallée du Thoré. Un tunnel va chercher les eaux de l'Arn et les amène sur les turbines. Le site est d'une beauté saisissante et sinistre. Aussi lui donne-t-on le nom des « Horreurs du Banquet ». Les espèces de gouffres en apparence fermés qui se succèdent au fond du précipice se nomment des *gours*.

A peine échappé à cette prison, l'Arn atteint le Thoré, ayant parcouru à peine 200 mètres en pleine lumière. Cette issue est gardée par le château de Montlédier; au bord du torrent s'étend le village de Pont-de-l'Arn, succursale de Mazamet par ses usines.

En amont de la ville, les manufactures se suivent sur chaque rive du Thoré pendant plusieurs lieues. La grande route et le chemin de fer longent la rivière dont la vallée est admirablement dessinée, surtout sur la rive gauche, où la Montagne-Noire dresse à 700 mètres au-dessus de la rivière ses pentes abruptes, vraiment belles par

leur intense verdure : des châtaigniers, des prairies dans chaque pli, plus haut les hêtres. Çà et là des carrés ou des rectangles de moissons mûrissantes où les chaumes mettent une belle teinte fauve. En face, les collines qui portent le plateau d'Anglès ne sont pas moins riantes, mais leur altitude n'est pas aussi grande.

Au pied de la Montagne-Noire, court un joli chemin sinueux, sans cesse bordé de maisons, franchissant à chaque instant quelque clair ruisseau descendu en cascades blanchissantes. C'est un délicieux et vivant parcours, tandis que la grande route est en plein soleil et n'est bordée que par de rares fermes ou usines. Près des Alberts, un menhir est resté debout ; ce monument mystérieux contraste fort avec les filatures, les tissages et les ateliers de délainage qui se suivent au long de l'actif Thoré.

Au fond de la vallée, deux gros bourgs séparés par la rivière : Saint-Amans-Soult et Saint-Amans-Valtoret, constituent une cité de plus de 4 000 âmes dont l'aspect est charmant[1]. Le plus important de ces centres, dominé par son église, couvre une ride ; l'autre, au-dessous, est enfoui dans

1. Saint-Amans-Soult : 2 566 habitants ; Saint-Amans-Valtoret : 1 638. Mais le nombre des habitants agglomérés n'est que de 1 283 pour les deux centres. Le reste est dans la campagne.

la verdure ; une flèche dentelée jaillit entre les arbres.

Saint-Amans, où naquit le glorieux soldat dont le nom, Soult, a été ajouté à celui de la bourgade, descend sur la grande route ; celle-ci constitue à la fois la rue principale et la place publique. Au-dessus, très mornes, sont les rues étroites, aux maisons grises, de la pauvre cité féodale. Sur une façade est une plaque de marbre avec cette inscription :

ICI EST NÉ M. LE MARÉCHAL-GÉNÉRAL SOULT
EN 1769.

La demeure natale du futur duc de Dalmatie est une construction à deux étages, fort simple, enduite d'un crépi gris, avec des contrevents de même teinte, logis assez rébarbatif, sans caractère. Presque en face, une autre maison offre une rangée de fenêtres à croisillons.

Dans la partie la plus haute de Saint-Amans est la sépulture de Soult. Cette chapelle, adossée à l'église, est un édicule de style grec fermé par une porte de bronze et portant les armes du maréchal. Une terrasse ombragée de tilleuls énormes, sans doute contemporains du grand soldat qui dut venir, enfant, jouer sous leur cou-

vert, précède le mausolée, en vue des pentes sombres de la Montagne-Noire. Sur un boulevard qui descend vers la cité nouvelle est un orme gigantesque à la puissante ramure. Lui aussi abrita les jeux du fils de maître Soult, tabellion royal.

Devenu maréchal de France et duc, Soult voulut faire de sa ville natale sa résidence entre deux campagnes ; il acquit au pied des monts un vaste domaine qu'il se plut à planter et à embellir ; le château édifié au milieu du parc aux belles eaux reçut le nom de Berg, en souvenir du duché rhénan où le maréchal s'était marié. Cette belle demeure appartient aujourd'hui à la famille Reille.

Saint-Amans ne s'est pas endormie dans ces souvenirs, c'est une des plus actives succursales de Mazamet par ses usines échelonnées au long du Thoré. Les deux communes — Soult et Valtoret — comptent ensemble douze usines de délainage et lavage de laine ; la bonneterie, si récente, y est déjà représentée, une filature et deux tissages y mettent la laine en œuvre, des scieries débitent les bois de la montagne, plusieurs briqueteries font face aux besoins des incessants travaux de construction nécessités par le développement de l'industrie.

En amont, toujours des usines, au sein d'un pays qui est un véritable parc par sa grâce et sa fraîcheur ; les grands bois, les châtaigniers aux cimes arrondies, les prés verts couvrent les pentes de la Montagne-Noire, le pic de Nore domine de haut l'ample paysage ; plus loin, le roc conique de Peyrenaux surgit au sommet d'un mont. En face, les collines de la rive droite, en pentes plus douces, sont partout recouvertes de verdure jusqu'à leurs cimes. Le Thoré coule clair et rapide entre les roches. Au bord de la rivière, le petit village de Sauveterre reste rustique, mais plus loin Lacabarède délaine les peaux et apprête les draps. Des mines de zinc et d'argent existent aux environs ; leur exploitation est si peu active que le rapport de l'ingénieur des mines au conseil général du Tarn ne les signale pas, cependant je viens de voir des wagons de galène sur les quais de la gare.

La route monte au long du Thoré, d'usine en usine, et atteint la florissante cité industrielle de Labastide-Rouairoux, mieux cantonnée que Mazamet dans la production des lainages ; ses manufactures font le drap de troupe et les nouveautés. Malgré l'ampleur des fabriques, le site n'a rien de farouche, le paysage est d'une douceur idéale et pourtant un tunnel seulement sépare

ce coin riant de la vallée du Jaur qui porte ses eaux à la Méditerranée et dont les pentes au pied du Saumail[1] sont si chaudes. Tandis que là-bas l'olivier mûrit ses fruits, ici l'on pourrait se croire en Normandie ou dans les Vosges, tant les eaux sont abondantes et la verdure puissante. Pour protéger les logis contre l'humidité des vents d'ouest, on a dû revêtir d'un doublage d'ardoises les maisons à cette exposition. Les petits hameaux répandus dans les prairies et ainsi protégés rappellent les groupes ouvriers des bords de la haute Moselle.

Labastide-Rouairoux, dernier centre du Tarn — l'Hérault commençant à moins d'une demi-lieue — en est donc un des points les plus actifs. Les fabriques de drap ont fait naître la teinture, la filature et le commerce des laines et des déchets, la construction de machines et d'appareils pour les ateliers. Les bois de la Montagne-Noire, les hêtres surtout, sont travaillés par des scieries et une fabrique de bois de soufflets. Enfin le délainage y possède aussi des établissements, notamment au hameau d'Albine, où sont de grandes manufactures.

1. Ou Somail. Sur cette montagne, voyez la 38e série du *Voyage en France*.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

A

B

S

TABLE DES CARTES

TABLE DES MATIÈRES

V. — Espalion et le Causse de Bozouls.

VI. — Le Causse de Sévérac.

VII. — Millau.

VIII. — Les Brebis du Larzac.

IX. — A travers le Larzac.

X. — Les Caves de Roquefort.

XI. — Le Rougier de Camarès.

XII. — A travers le Ségala.

XIII. — Entrée en Albigeois.

XIV. — Le pays de Cocagne.

XV. — Carmaux et ses mines.

XVI. — Entre Tarn et Dadou.

XVII. — Les Vins de Gaillac.

XVIII. — Castres et son Causse.

XIX. — Une page d'histoire industrielle. Mazamet.

Pages.

XX. — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré.

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS AUX GORGES DU TARN

Il est délivré pendant toute l'année des billets de voyage circulaire de 1re et de 2e classe, permettant de visiter les **Gorges du Tarn** et comprenant les itinéraires ci-après, savoir :

Paris — Montargis, viâ **Moret** ou **Corbeil — Arvant — Neussargues — Garabit — Mende** ou **Banassac-la-Canourgue** (interruption du voyage par fer) — **Aguessac** ou **Millau — Sévérac-le-Château — Rodez — Figeac — Brive — Limoges — Vierzon — Paris.** — 1re classe : **118** fr. ; 2e classe : **83** fr.

Paris — Montargis, viâ **Moret** ou **Corbeil — Arvant — Neussargues — Garabit — Mende** ou **Banassac-la-Canourgue** (interruption du voyage par fer) — **Aguessac** ou **Millau — Béziers — Carcassonne —** { **Toulouse — Montauban — Brive** / ou **Toulouse — Capdenac — Brive** } **— Limoges — Vierzon — Paris.** — 1re classe : **130** fr. ; 2e classe : **93** fr.

Paris — Vierzon — Limoges — Brive — Figeac — Rodez — Sévérac-le-Château — Mende ou **Banassac-la-Canourgue** (interruption du voyage par fer) — **Aguessac** ou **Millau** ou **Sauclières** ou **Comberedonde** ou **Le Vigan — Nîmes — Tarascon — Lyon — Dijon — Paris.** — 1re classe : **136** fr. ; 2e classe : **96** fr.

Toulouse — { **Figeac — Neussargues — Garabit** / ou **Capdenac — Rodez** } **— Mende** ou **Banassac-la-Canourgue** (interruption du voyage par fer) — **Aguessac** ou **Millau — Béziers — Carcassonne — Toulouse.** — 1re classe : **64** fr. ; 2e classe : **47** fr.

Validité des billets : 30 jours, non compris le jour de départ.

NOTA. — Les voyageurs peuvent commencer leur voyage à toutes les gares situées sur l'itinéraire du voyage circulaire, mais ils doivent suivre cet itinéraire dans l'ordre indiqué ci-dessus, l'excursion des **Gorges du Tarn** n'étant possible que dans le sens de la descente. Il n'est rien remboursé pour les parcours abandonnés.

Les frais de l'excursion dans les **Gorges du Tarn** ne sont pas compris dans les prix des billets de voyages circulaires.

La Compagnie d'Orléans a organisé dans le grand hall de la gare de Paris-Quai-d'Orsay une Exposition permanente d'environ 1600 vues artistiques (peintures, eaux-fortes, lithographies, photographies), représentant les sites, monuments et villes des régions desservies par son réseau.

CHEMINS DE FER DU MIDI

VOYAGES CIRCULAIRES

1° Pyrénées et Provence.	1er, 2e et 3e parcours . . .	**68** fr. en 1re classe ;	**51** fr. en 2e classe.
Prix.	4e, 5e, 6e et 7e parcours. .	**91** fr. —	**68** fr. —
	8e parcours	**114** fr. —	**87** fr. —

Durée (1) 20 jours pour les sept premiers parcours et 25 jours pour le huitième.

En outre, il est délivré des billets spéciaux d'aller et retour à prix réduits en vue de permettre aux voyageurs porteurs de billets de voyages circulaires de visiter des points situés en dehors du voyage circulaire, notamment les **Eaux-Bonnes** et les **Eaux-Chaudes**, stations thermales desservies par la gare de Laruns-Eaux-Bonnes. La durée de validité des billets spéciaux est la même que celle des billets de voyages circulaires.

2° Gorges du Tarn. — Voyages circulaires : 4 itinéraires au départ de Paris ; 2 itinéraires au départ de Bordeaux ; 1 itinéraire au départ de Toulouse.

Durée (1) 30 jours non compris celui du départ.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR INDIVIDUELS

pour les stations thermales et balnéaires.

Billets délivrés toute l'année avec réduction de 25 p. 100 en 1re classe et 20 p. 100 en 2e et 3e classes dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État et d'Orléans ainsi que dans les gares du réseau du Midi, sous réserve des minima de prix de 8 fr. 40 c. en 1re classe, 6 fr. 05 c. en 2e classe et 3 fr. 95 c. en 3e classe.

Durée (1) 33 jours non compris les jours de départ et d'arrivée.

BILLETS DE FAMILLE pour les stations thermales et balnéaires.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de deux personnes, 0 p. 100 ; de trois personnes, 25 p. 100 ; de quatre personnes, 30 p. 100 ; de cinq personnes, 35 p. 100 ; de 6 personnes ou plus, 40 p. 100.

Exceptionnellement pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins quatre personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée (1) 33 jours non compris les jours de départ et d'arrivée.

---

(1) *Faculté de prolongation moyennant supplément de 10 p. 100.*



Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.
Chaque volume, broché, **3** *fr.* **50** *— Élégamment relié,* **4** *fr.*

L'œuvre considérable entreprise par M. Ardouin-Dumazet touche à sa fin; on pourrait même dire qu'elle est terminée aux yeux des habitants de Paris, car tous les volumes consacrés à la France au delà de Paris et de l'Ile-de-France sont achevés, les derniers paraissant au plus tard au mois de juillet 1904. Et l'auteur annonce pour la fin de cette même année les quatre volumes sur le bassin de Paris et, peut-être, le commencement de son étude sur la grande ville, qui comprendra de deux à trois volumes. On voit avec quelle ardeur et quelle persévérance M. Ardouin-Dumazet a conduit cette entreprise sans précédent et sans équivalent dans aucune littérature.

Le cycle de ces voyages à travers la France s'est terminé par les Cévennes et les Pyrénées. Les lecteurs retrouveront dans les derniers volumes les qualités qui ont fait le succès de cette description vivante

et minutieuse de notre pays. Ainsi que les premières séries, les nouvelles se recommandent par la vivacité et le pittoresque des descriptions, comme par les qualités littéraires qui rendent attrayant cet ouvrage, véritable monument élevé à la patrie française.

Aussi les récompenses n'ont pas manqué au **Voyage en France**. L'Académie française par deux fois, la Société des gens de lettres jugeant un de ses pairs, la Société de géographie et la Société de géographie commerciale de Paris ont couronné l'œuvre. Cette dernière lui a décerné la médaille de France dès le vingtième volume, et son rapporteur disait :

Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France? Posez cette question devant **M. Ardouin-Dumazet** *! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son «* **Voyage en France** *», œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.

La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.

L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France depuis le célèbre voyage d'Arthur Young à la fin du XVIIIe *siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.*

Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul ; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même,

il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la médaille de France.

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France,** la Société de géographie de Paris l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier.

M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.

Dans le *Journal de Genève,* un éminent écrivain, M. le Professeur Sabatier, a dit à propos du **Voyage en France** :

« M. Ardouin-Dumazet est de la race des voyageurs ; il en a le génie, la méthode et le flair, et c'est la seconde raison des découvertes qu'il fait. D'abord il ne voyage pas en chemin de fer ; il va à pied. Entre la grande route et le chemin de traverse, il n'hésite jamais ; il prend le sentier infréquenté, il grimpe sur toutes les hauteurs dominantes, interroge avec intelligence tous les hommes qui peuvent l'instruire, s'étonne de tout et veut tout voir et tout s'expliquer. A ces qualités qui font le voyageur, ajoutez une profonde et chaude sympathie pour la vie rurale, une aptitude extraordinaire à pénétrer le secret d'une industrie, le genre d'existence d'une classe de travailleurs, comme à sentir et à interpréter l'âme d'un paysage ; enfin un talent de peintre et d'écrivain pour rendre toutes ses sensations, mettre en relief les choses les plus communes et raconter les plus humbles aventures de la route, et vous aurez l'image d'un guide sûr, instruit, le plus charmant qu'on puisse souhaiter en voyage. »

Et un savant professeur, titulaire de la chaire de géographie moderne d'une de nos plus importantes universités, a déclaré que

dans ce **Voyage en France** il voit, pour la première fois « une **géographie nationale** vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues, que de la méthode d'exposition, et qui laisse bien loin derrière elle tout ce qui a été tenté dans ce genre ; — en un mot, une œuvre moderne dans la meilleure acception du terme ».

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant, que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une géographie dans le sens étroit de ce mot. C'est aussi une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'Académie française, appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française.*

Voici les sommaires des quarante et un volumes parus où près de paraître et des six derniers volumes annoncés :

Volumes parus :

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — la Flèche et le pays fléchois. — 370 pages avec 19 cartes ou croquis.

2e Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le Camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 356 pages avec 24 cartes.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'Académie française dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — I. *D'Arcachon à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oléron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes.

4e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — La Charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes.

5e Série : ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE. — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 407 pages avec 29 cartes.

6e Série : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les Vaux-de-Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — tringlots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de

l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

7e Série : LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ. — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — Teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages, 19 cartes.

8e Série : LE RHONE DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE. — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le Sault du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes.

9e Série : BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS. — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes — 357 pages avec 23 cartes.

10e Série : LES ALPES DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes.

11e SÉRIE : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12e SÉRIE : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le Plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13e SÉRIE : LA PROVENCE MARITIME. — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14e SÉRIE : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca — la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e SÉRIE : LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE. — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les

Voyage en France



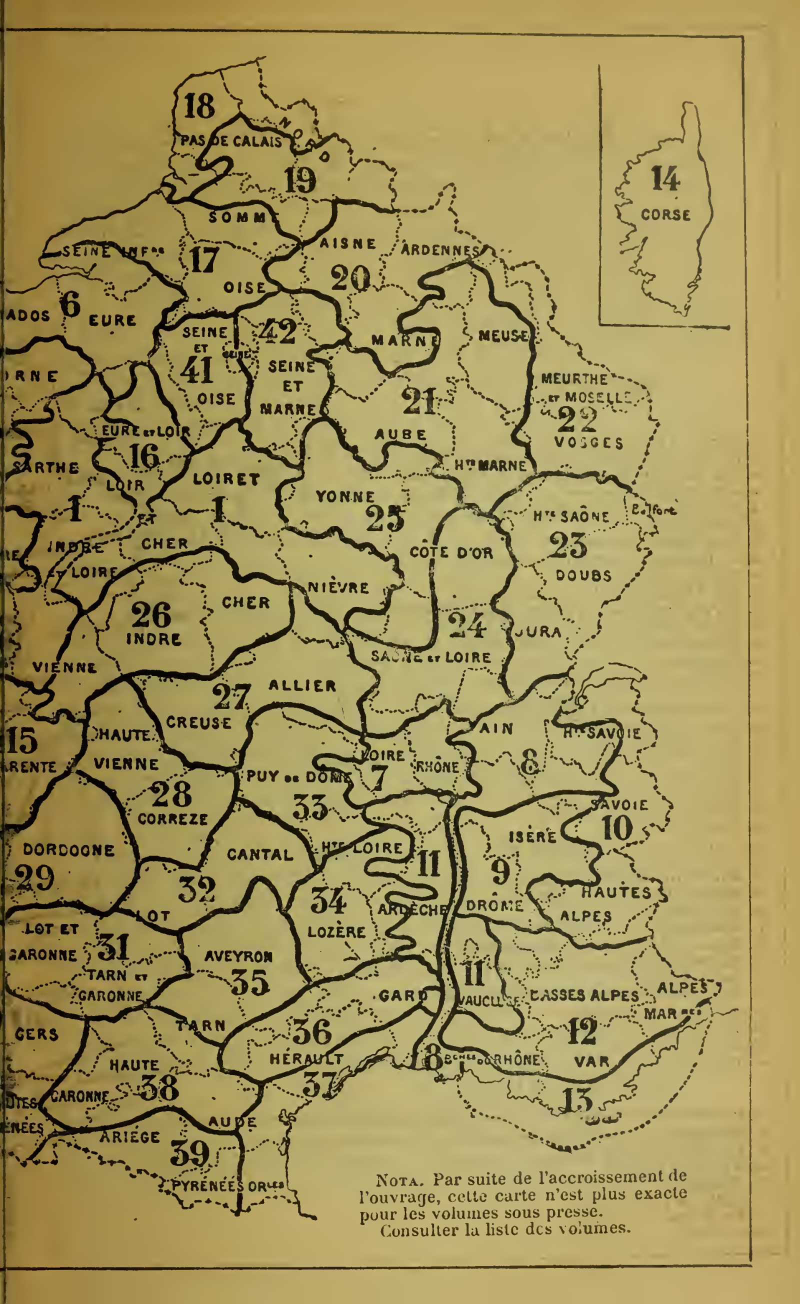
VOLUMES PARUS

1. **Morvan, Val de Loire et Perche.**
2. **Des Alpes mancelles à la Loire maritime.**
3. **Les Iles de l'Atlantique : I.** *D'Arcachon à [Belle-Isle.*
4. **— II.** *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. **Iles de la Manche et Bretagne.**
6. **Normandie.**
7. **La Région lyonnaise.**
8. **Le Rhône, du Léman à la mer.**
9. **Bas-Dauphiné.**
10. **Les Alpes, du Léman à la Durance.**
11. **Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.**
12. **Alpes de Provence et Alpes maritimes.**
13. **Région marseillaise et Côte d'Azur.**
14. **La Corse.**
15. **Charentes et Plaine Poitevine.**
16. **De Vendée en Beauce.**
17. **Vexin, Picardie et pays de Caux.**
18. **Nord : I.** *Flandre et Littoral.*
19. **Nord : II.** *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. **Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.**
21. **Haute-Champagne ; Basse-Lorraine.**
22. **Plateau lorrain et Vosges.**
23. **Plaine Comtoise et Jura.**
24. **Haute-Bourgogne.**
25. **Basse-Bourgogne et Senonais.**
26. **Berry et Poitou oriental.**
27. **Bourbonnais et Haute-Marche.**
28. **Basse-Marche et Limousin.**
29. **Bordelais et Périgord.**
30. **Gascogne.**
31. **Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.**
32. **Haut-Quercy, Haute-Auvergne.**
33. **Basse-Auvergne.**
34. **Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.**
35. **Rouergue et Albigeois.**
36. **Cévennes méridionales.**
37. **Golfe du Lion.**
38. **Haut-Languedoc.**

SOUS PRESSE :

39. **Pyrénées orientales.** — (*Départements des Pyrénées-Orientales, Aude, Ariège.*)
40. **Pyrénées centrales.** — (*Départements des Hautes et Basses-Pyrénées.*)
41. **Pyrénées occidentales.**
42. **Valois et Parisis.**
43. **La Brie.**
44. **Gâtinais et Hurepoix.**
45. **De Beauce en Vexin.**

46-47. **Paris.**



NOTA. Par suite de l'accroissement de l'ouvrage, cette carte n'est plus exacte pour les volumes sous presse.
Consulter la liste des volumes.

merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre Niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'École de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : **FLANDRE ET LITTORAL DU NORD.** — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le Val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les Wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes.

19e Série : **ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT.** — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne

— le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — En Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes.

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE RÉMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les Bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le Pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes, le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e Série : PLATEAU LORRAIN ET VOSGES. — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — Luthiers et Dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs Vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le Ballon de Servance — au Ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes.

23e Série : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fayl-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au Val de Mièges

— l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les Lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e Série : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les Pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Cîteaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val d'Amour — le Bon Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charollais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e Série : BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — le Gâtinais français — le Gâtinais orléanais — entre Sologne et Gâtinais. — 373 pages avec 24 cartes.

26e Série : BERRY ET POITOU ORIENTAL. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie d'aliénés — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse. — 365 pages avec 25 cartes.

27e Série : BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE. — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — des côtes Matras à la Sioule — de la Sioule à la Bouble — houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28e Série : LIMOUSIN. — La basse Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines

— autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — aux confins du Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — le château d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle. — 350 pages avec 24 cartes.

29e Série : BORDELAIS ET PÉRIGORD. — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre Deux-mers — en Bazadais — la Dordogne en Périgord — la Double — de la Dronne à la Nizonne — Périgueux et l'Isle — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais — chez nos aïeux préhistoriques — les truffes du Sarladais. — 411 pages avec 31 cartes.

30e Série : GASCOGNE. — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Maremne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY. — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — Avec 22 cartes.

32e série : HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE. — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Segala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — Avec 21 cartes.

33e série : BASSE-AUVERGNE. — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — au puy de Dôme — le reboisement dans le Puy-de-Dôme — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues

de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — en Livradois — du Livradois en Forez — de la Loire aux Boutières. — Avec 23 cartes.

34e série : VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN. — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan de Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual.

35e série : ROUERGUE ET ALBIGEOIS. — La basse Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré.

36e série : CÉVENNES MÉRIDIONALES. — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Salendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois.

37e série : GOLFE DU LION. — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Bitterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls.

38e série : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauragais — Carcassonne et le Carcassès — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan.

Sous presse :

39e Série : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Llivia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel.

40e Série : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie.

41e Série : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la basse Navarre — une pointe dans le Val Carlos — le Bas-Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du Gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre.

42e Série : VALOIS ET PARISIS. — En Orxois — la haute vallée de l'Ourcq — la forêt de Villers-Cotterets — Autour de Pierrefond — la forêt de Compiègne — entre l'Oise et le Matz — l'Oise, de l'Aisne au Thérain — l'Oise, de Creil à la Seine — la vallée de l'Authonne — Senlis et la forêt de Hallatte — en Valois — autour de Chantilly — la Goëlle et le Multien — la forêt de Bondy — Vincennes et la Marne — le Parisis — la boucle d'Argenteuil — Luzarches « en France » — la forêt de l'Isle-Adam — Ecouen et Gonesse — le pays de Pontoise.

43e Série : LA BRIE. — Les cerisiers de Dormans — navigation de la Marne — les meules de la Ferté-sous-Jouarre — Autour de Meaux — la Marne de Meaux à Chelles — au long du Grand-Morin — les fromages de Coulommiers — vallée de l'Aubetin — la Brie forestière — la vallée de l'Yerre — entre l'Yerre et la Seine — le pays de la Bassée — le pays de Montois — les roses de Provins — la falaise de Brie — les ateliers de Romilly — la forêt de Sénart — l'usine de Noisiel.

44e Série : **HUREPOIX ET GATINAIS.** — Les lilas forcés — autour de Sceaux — Palaiseau et Orsay — la vallée de Chevreuse — les vaux de Cernay — en Hurepoix — l'Orge et la Remarde — les maraîchers de Montlhéry — Corbeil et Petit-Bourg — les usines d'Essonnes — la forêt de Fontainebleau — les raisins de Thomery — le Loing à Moret — Nemours et ses sablières — en Gâtinais — la vallée de l'Essonne — la vallée de la Juine — l'Etampois.

45e Série : **DE BEAUCE EN VEXIN.** — Autour de Versailles — l'école de Saint-Cyr — le Josas et la Bièvre — les Yvelines — Epernon et Maintenon — la vallée de la Voise — la Beauce Chartraine — un chemin de fer militaire — les volailles de Houdan — le pays de Montfort l'Amaury — les eaux d'égout à Gennevilliers — Marly et Saint-Germain-en-Laye — la vallée de la Mauldre — la Seine de Paris à Meulan. la Seine de Meulan à Vernon — le pays de Madrie — le Mantois — l'Authie — le pays d'Arthies — en Vexin français.

En préparation :

46e, 47e et 48e Séries : **PARIS.**

Mars 1904. *Les Éditeurs,*

BERGER-LEVRAULT & Cie.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

Voyage en France

VOLUMES PARUS

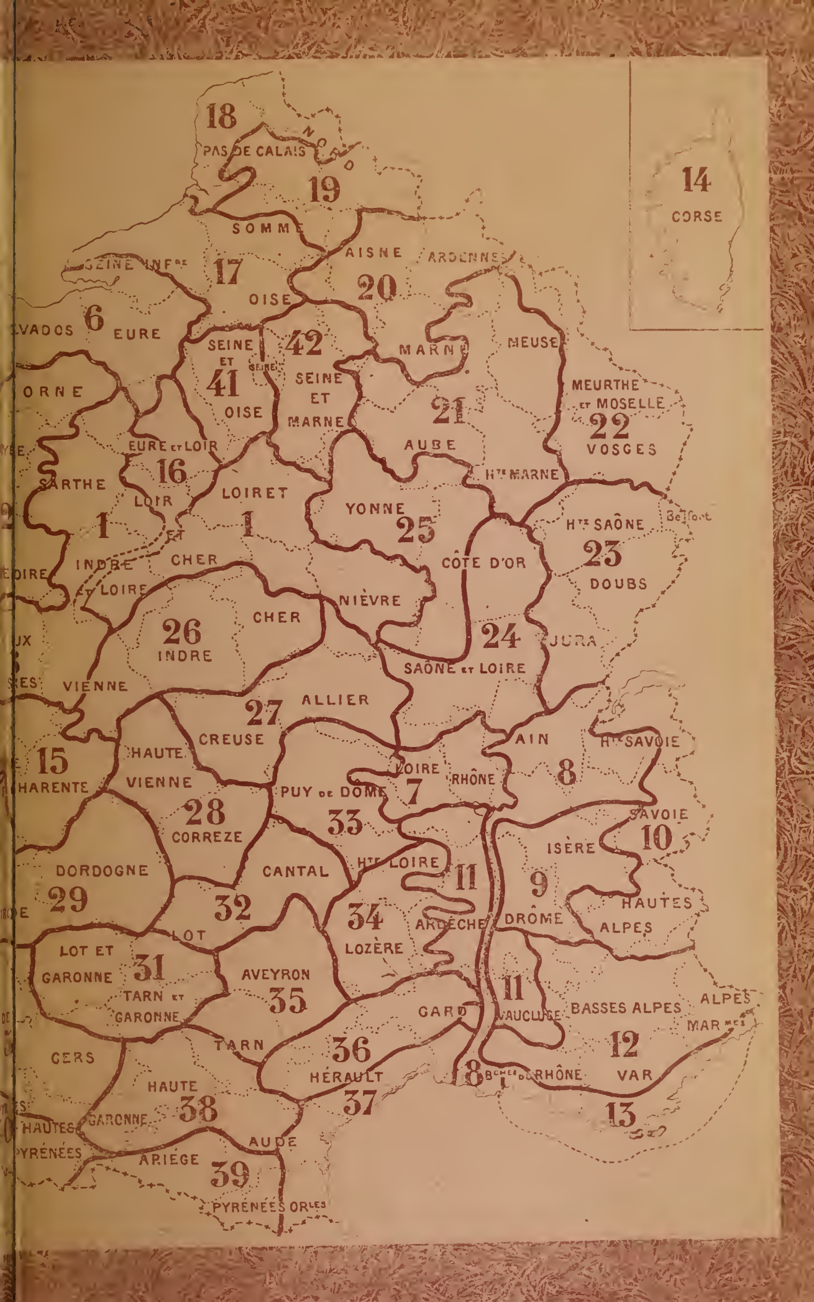
1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *D'Arcachon à Belle-Isle*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes maritimes.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis et Hainaut.*
20. Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Haute-Champagne; Basse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Basse-Marche et Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.

SOUS PRESSE :

34. Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Haut-Languedoc.

EN PRÉPARATION :

39. Pyrénées (Partie orientale). — (Départements des Pyrénées-Orientales, Aude, Ariège.)
40. Pyrénées (Partie occidentale). — (Départements des Hautes et Basses-Pyrénées.)
41-42. Paris et l'Ile-de-France.


18
PAS DE CALAIS
NORD
19
SOMME
AISNE
ARDENNES
14
CORSE
SEINE INF.RE
17
OISE
20
6
EURE
SEINE
ET
41
OISE
SEINE
42
SEINE
ET
MARNE
MARNE
MEUSE
ORNE
21
MEURTHE
ET MOSELLE
22
VOSGES
AUBE
EURE ET LOIR
16
SARTHE
LOIR
LOIRET
H.TE MARNE
1
1
YONNE
25
H.TE SAÔNE
Belfort
23
INDRE
ET LOIRE
CHER
CÔTE D'OR
DOUBS
NIÈVRE
CHER
26
INDRE
24
JURA
VIENNE
SAÔNE ET LOIRE
ALLIER
27
CREUSE
AIN
H.TE SAVOIE
15
CHARENTE
HAUTE
VIENNE
LOIRE
7
RHÔNE
8
PUY DE DOME
33
SAVOIE
10
28
CORREZE
ISÈRE
DORDOGNE
29
CANTAL
H.TE LOIRE
11
9
32
34
ARDECHE
DRÔME
HAUTES
ALPES
LOZÈRE
LOT
LOT ET
GARONNE
31
TARN ET
GARONNE
AVEYRON
35
11
VAUCLUSE
BASSES ALPES
ALPES
MAR.MES
GARD
CERS
TARN
36
HÉRAULT
8
RHÔNE
12
VAR
HAUTE
GARONNE
38
37
13
HAUTES
PYRÉNÉES
AUDE
ARIÉGE
39
PYRENÉES OR.LES


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 12 04 12 003 9